IMAGES

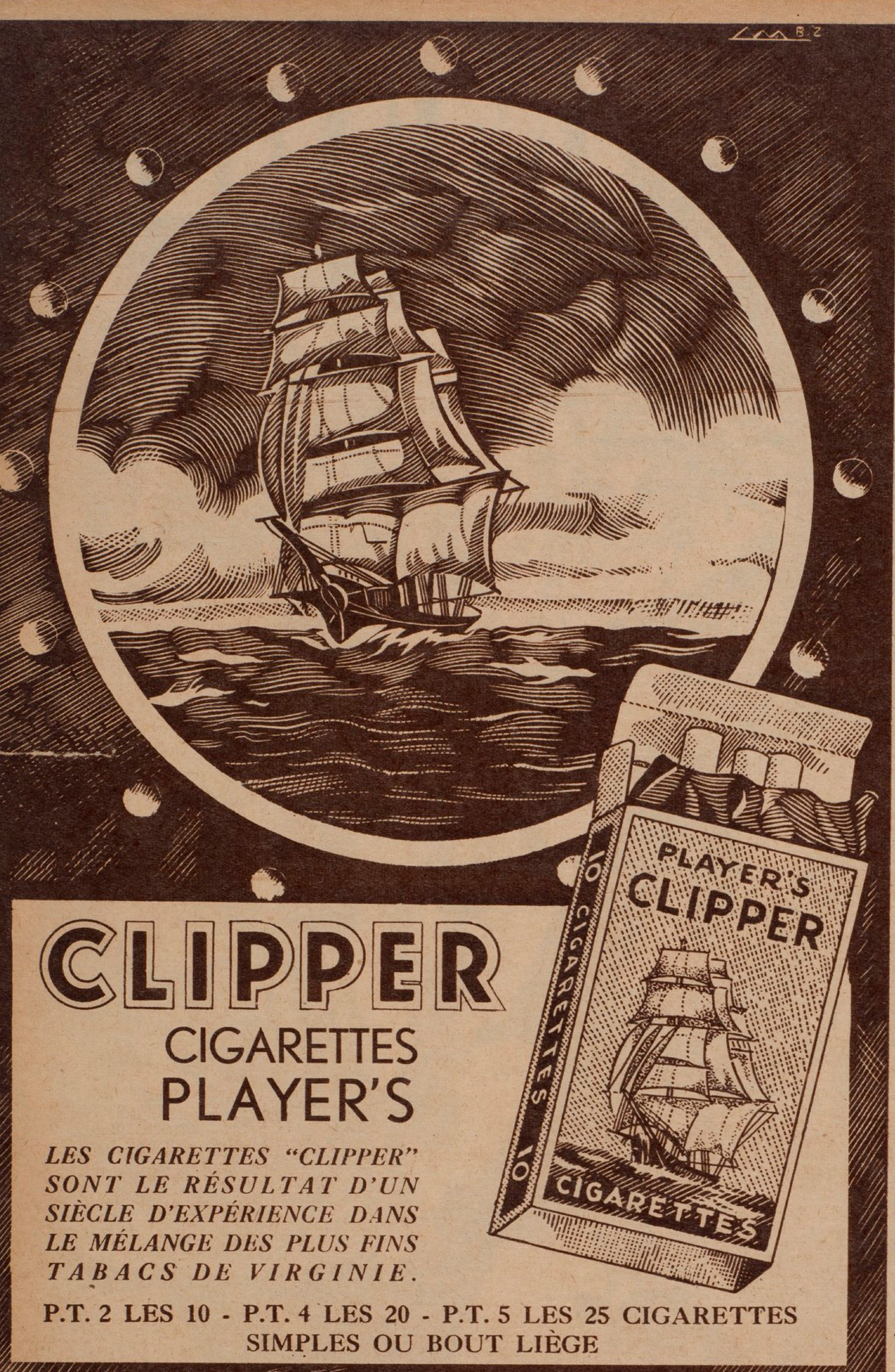
No. 654 — LE CAIRE (EGYPTE) 23 MARS 1942

PRINTEMPS RUSSE 1942
Les Russes sont prêts à affronter l'offensive du printemps et continueront à donner de rudes coups à l'adversaire. Voici des lanceurs de mines soviétiques sur une partie avancée du front.

DANS CE NUMERO :

LES INDES DEVANT LA GUERRE

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres



Nos lecteurs écrivent...

Petit ange

Je suis très jeune et je poursuis encore mes études. Depuis quelque temps je connais un jeune homme, physiquement très agréable, de bonne famille, sympathique et très sérieux, pour lequel j'éprouve une très vive affection. J'ai essayé de m'éloigner de lui. Impossible. Bien entendu, mes devoirs sont négligés et mes leçons mal apprises. Que faire, Horatius ? Aidez-moi, car je souffre horriblement.

Cher petit ange, séchez bien vite vos larmes. Vous êtes à l'âge où le cœur s'éveille, où les pensées d'une jeune fille de votre âge volent loin derrière le pupitre de classe pour se perdre dans un monde dont on ne connaît rien encore. C'est mal, et il ne faut en rien compromettre vos études. Laissez donc pour plus tard ces affaires de cœur. Pour le moment, ne songez qu'à vous instruire pour devenir une personne cultivée et brillante.

J'aime la couture

J'aime la couture et je voudrais travailler. Mes parents sont aisés et ne me verraient pas avec plaisir me livrer à ce métier ni à aucun autre. Dois-je me soumettre à leur volonté ? J'aime cependant le travail qui donne l'indépendance, et je ne vois pas pourquoi ma famille m'empêcherait de gagner honnêtement ma vie ?

Préjugés, évidemment, préjugés hélas très communs dans les pays d'Orient. Au contraire, en Europe, rares sont les femmes, même dans les milieux de la bourgeoisie, qui n'ont pas d'occupation. Et je ne vois pas du tout pourquoi vous renonceriez à un métier qui pourrait même être très lucratif. Tâchez de convaincre vos parents. Faites intervenir des amis. Quant à moi, je vous donne cent fois raison de vouloir travailler plutôt que de ne pas savoir quoi faire de vos doigts toute la sainte journée.

Sarah

Est-il vrai, Horatius, que Sarah Bernhardt fut très maigre et que sa maigreur lui valut des « mots » d'auteurs en froid avec elle ?

Tout à fait exact, chère amie, et la grande actrice en souffrit cruellement. Il n'est pas jusqu'à Ludovic Halévy, le fameux auteur de la « Belle Hélène » et de « l'Abbé Constantin », qui ne lui fit subir ses sarcasmes. Dans ses Carnets on trouve quelques bons mots relatifs à la célèbre tragédienne. Celui-ci, par exemple :

Un fiacre vide s'arrête devant le théâtre français. Sarah Bernhardt en descend.

Ou cet autre :

Deux Anglais rencontrent Sarah et Jeanne Samary (autre actrice).

Premier Anglais (regardant Samary) :
— Voilà une femme comme il m'en faudrait une.

Deuxième Anglais (regardant Sarah) :
— Voilà une femme comme il m'en faudrait deux.

Félix O.

J'aimais une jeune fille qui me payait de retour. Un jour elle dut partir. La séparation fut dure, mais je m'y résignai. Quelque temps après elle revint. Fou de bonheur, j'essayai de reprendre nos relations. Hélas ! ce fut en vain. La raison en est bien simple. Elle fréquente un ami à moi et tous deux m'ont avoué qu'ils s'aimaient. Que dois-je faire, Horatius ? Je l'aime malgré tout et j'en souffre.

Pauvre ami, je vous plains de tout mon cœur. Mais la vie n'est-elle pas faite de surprises et ne savez-vous pas que l'on n'est trahi que par les siens ? Cependant, je trouve que votre belle et votre ami ont agi avec beaucoup de franchise. Du moment qu'ils vous ont avoué leur amour, il ne vous reste plus qu'à vous retirer. Il faut savoir être beau joueur. Et puis ne vaut-il pas mieux être trompé avant qu'après ?

HORATIUS

L'ÉCRAN de la Semaine

La bataille de l'Australie

Tous les regards sont tournés vers l'Australie, de toute évidence le grand objectif actuel des Japonais. L'on ne saurait trop souligner à ce propos l'importance du continent australien dans le dispositif de défense allié et comme base d'offensive contre les positions nippones du Pacifique. C'est en raison de l'importance de l'Australie que le général Mac Arthur a été transféré au commandement des forces alliées dans ce territoire aussi grand que la Chine.

L'on devrait se garder toutefois de croire que Mac Arthur, qui est certainement un grand chef militaire, pourra par sa seule présence accomplir des miracles. Il est d'ailleurs prématuré de parler comme on l'a fait d'une contre-offensive alliée d'envergure dans le Pacifique. La première tâche qui incombe au nouveau commandant en chef — défendre l'Australasie contre une invasion nippone — est déjà à elle seule assez lourde.

Il est probable que les Japonais réussiront à prendre pied en quelque endroit du continent. Mais le plus gros de la tâche leur restera encore à faire. Il leur faudra maintenir des têtes de pont sur l'île et envoyer sans cesse de nouveaux transports de troupe et des bateaux de ravitaillement pour venir à bout de la puissante garnison alliée, tout dernièrement encore renforcée de nombreux effectifs américains.

Si après la bataille navale de Java l'atmosphère était au pessimisme, les grosses pertes infligées aux Nippons au large de la Nouvelle-Guinée sont de nature à inspirer confiance. Il semble en effet que l'équilibre des forces navales soit en train de s'améliorer petit à petit et que les attaques aériennes alliées à partir des bases australiennes se soient révélées d'une redoutable efficacité contre les escadres et les convois ennemis. C'est là, certes, un des aspects les plus réconfortants de la situation dans le Pacifique et l'amiral de la flotte, lord Chatfield, pouvait déclarer jeudi dernier que la Grande-Bretagne allait restaurer sa position maritime dans cet océan beaucoup plus tôt qu'on ne serait enclin à le croire.

On prévoit avec raison que la guerre en Australie sera, à la différence de celle des Philippines, une guerre de mouvement. A cet égard, Mac Arthur sera mieux placé que dans la presqu'île de Batan pour tenir l'ennemi en échec. Avec les nombreuses troupes dont il dispose et l'appui d'une forte aviation, il pourra préparer des défenses en profondeur.

La bataille pour l'Australie sera donc une véritable épreuve de force. Le mot de défense est certes devenu un mot détestable. Mais en ce qui concerne les importants développements qui se préparent, la définition qu'en donnait le stratège allemand Clausewitz : « La défense est la forme la plus forte de la guerre », peut trouver pour une fois une confirmation éclatante.



L'EMIR MANSOUR A L'AMBASSADE BRITANNIQUE

Sir Miles Lampson a offert, il y a quelques jours, un déjeuner en l'honneur de l'émir Mansour, fils du roi Ibn Séoud. Dans les jardins de l'ambassade on reconnaît, de gauche à droite : l'amiral Cunningham, le général Auchinleck, Sir Walter Monckton, l'émir Mansour, Sir Miles Lampson et l'Air Marshall Tedder, commandant en chef de l'aviation britannique dans le Moyen-Orient.

LES BULGARES SONT AMBITIEUX

Depuis le temps que les Bulgares massent des troupes, puis les disloquent, pour les concentrer de nouveau sur leur frontière, les Turcs ont certainement fini par se faire une raison. Il n'est qu'une façon de parer aux menaces d'où qu'elles viennent : c'est d'être prêt à la défense. La mégalomanie s'est installée à Sofia avec la dynastie allemande des Saxe-Cobourg Gotha. Et à plus d'une reprise le pays bulgare a failli être victime de l'ambition effrénée de ses princes.

Province de l'Empire ottoman, qui étendait sa suzeraineté sur les nombreux Etats constitués par la suite en Europe orientale, la Bulgarie se détache de la Porte en 1908. Il s'était à peine proclamé indépendant que Ferdinand s'offre un titre : Tsar des Bulgares. La copie des empereurs russes était manifeste. Magnanime, la Russie n'en considère pas avec moins de sympathie pour autant le réveil d'une nation à laquelle la liait la communauté slave. Mais Ferdinand qui est, lui, de sang germanique a des objectifs personnels. Et tous les moyens lui paraissent bons pour y atteindre. Ferdinand avait « besoin d'empire ». Allié aux Serbes et aux Grecs en 1912, il se défait d'eux en 1913, pendant la seconde guerre balkanique. L'histoire n'est qu'un perpétuel recommencement. Les dirigeants bulgares de ces derniers temps ont-ils fait autre chose ? Ils ont prodigué de pacifiques assurances à la Yougoslavie et à la Grèce, mais ils se sont prêtés au jeu allemand, lorsque le Reich les envahit. La Bulgarie n'avait jamais adhéré au pacte balkanique. Toute tentative de rapprochement esquissée par ses voisins avait été torpillée par son gouvernement.

On sait que les rudes paysans bulgares sont surtout russophiles et en grande partie communistes. Un gouvernement représentatif aurait poursuivi une tout autre politique.

Il semble bien que les Allemands aient « promis » aux Bulgares des agrandissements territoriaux (dont ils sont toujours friands) et une place de choix dans l'économie de l'ordre nouveau. Mais on ne serait pas surpris qu'Hitler ait fait donner, une fois encore, dans le panneau de Constantinople le fils du « Tsar des Bulgares » qui rêvait naguère de se faire sacrer dans une célèbre basilique. On raconte à ce propos une anecdote : Ferdinand recevait en 1911 le fils du duc de Penthièvre. Grand fut l'étonnement de ce Français en visitant le palais royal de voir dans une des salles un grand tableau représentant Ferdinand lui-même, en uniforme de cérémonie, entrant à cheval dans l'église Sainte Sophie de Constantinople. Comme il manifestait sa surprise, Ferdinand expliqua du ton le plus naturel : « Ce qui est représenté là s'accomplira, et l'armée bulgare une fois mobilisée ne s'arrêtera plus ».

Le roi Boris conserve-t-il encore ces fresques paternelles ?

Leur vision, sans doute, fournirait un bel aliment à sa chimère. Mais comment ne pas se rendre compte, tout de même, de quelques petits changements ? Constantinople s'appelle aujourd'hui Istanboul, la Porte est devenue le gouvernement d'Ankara. Les Russes, enfin, toujours sympathiques au peuple slave bulgare, font la guerre aux amis de son roi, et vivent dans une paix que rien ne trouble plus avec leurs voisins turcs, vigilants gardiens, au surplus, du sol de leur patrie.

Un beau jour, le sabotage bulgare peut devenir une révolte ouverte, et le pays que son gouvernement a trahi prendra sa place à côté des autres pays slaves.

LA FRANCHISE DE LITVINOFF

Ce n'est pas seulement parce qu'il représente une grande puissance et une nation en guerre dans un pays allié que M. Litvinoff ne mâche pas ses mots lorsqu'il s'adresse à ses auditeurs américains, et par delà les Etats-Unis à toutes les puissances alliées, comme il l'a fait cette semaine. Si la voix est forte, le tempérament de l'orateur l'est davantage. C'est dans la vigueur de ses conceptions et dans sa franchise personnelle beaucoup plus que dans son investiture diplomatique que l'ambassadeur des Soviets à Washington puise le courage dont son dernier discours est une supplémentaire affirmation. L'homme qui fait la leçon aux Américains est d'une envergure peu commune. Les Etats-Unis, qui ont déjà fourni beaucoup, n'en fournissent pas encore assez, ose-t-il dire. Litvinoff rappelle le Churchill des grandes occasions : celui qui, pour aguerrir son peuple lui promettait toujours plus de larmes, de souffrances et de sang. L'un et l'autre sont d'une trempe dont peu de gens sont faits.

Le Russe, comme le Premier britannique, a d'ailleurs quelques titres à invoquer.

Ce qui frappe, en effet, dans l'extraordinaire carrière de Maxim Litvinoff, c'est l'extrême sincérité qu'il apporte dans la défense de sa cause. Sa technique de diplomate est, sous ce rapport, assez simple. Elle désarme par sa rudesse. A peine arrivé à Washington, il déclare : « Je suis un égoïste. Je travaille uniquement pour le bien de mon pays. Je n'ai aucune confiance dans les hommes d'Etat qui ne travailleraient pas uniquement dans le même but. » Comment s'étonner qu'il ait mis tant de feu à son plaidoyer en faveur de l'aide à la Russie ? On lui demandait au premier jour de sa mission si les Soviets attaqueraient le Japon. Question absolument vitale pour les Américains. L'ambassadeur n'hésite pas à répondre, au risque de les décevoir : « Non. Le premier à abattre, c'est Hitler. » Il est clair qu'une pareille réponse eût pu être faite dans une tournure plus diplomatique. Litvinoff ne s'embarrasse pas de formules : il va droit à la vérité. Ce n'était pas la première fois.

Sa manière directe lui a d'ailleurs valu de sérieux mécomptes personnels. On se souvient en particulier que, pour ne pas avoir aimé le rapprochement germano-russe, il avait à l'époque perdu son portefeuille des Affaires Etrangères. Le ministre « en disgrâce » avait eu pourtant raison de se méfier de l'Allemagne. L'événement devait le prouver.

A Genève déjà, il s'était distingué par un franc-parler qui étonnait de sa part. Jusqu'alors boycottés par l'Europe, les Soviets venaient d'être enfin admis à la Ligue. On pouvait supposer que leur représentant s'y fut conduit de telle sorte que son pays ne s'y fît que des amis. Litvinoff n'avait rien du courtisan. En séance publique, il interpella un jour l'Assemblée pour la ridiculiser : « Vous mettez sur le papier des principes admirables. Quand il s'agit de les appliquer, dit-il, c'est une autre paire de manches. » Il faisait allusion à la mollesse avec laquelle la Ligue influencée par Laval — qui déjà « collaborait » — appliquait les sanctions à l'Italie, agresseur de l'Ethiopie. Dieu sait pourtant si une première leçon eût alors été efficace !

Les Américains qui sont des businessmen apprécient ce langage on ne peut moins tortueux et compliqué. Ils écouteront l'homme qui s'avoue « égoïste », mais pour une cause qui est celle de toutes les honnêtes gens. S'il leur fallait une démonstration supplémentaire de la sincérité de Litvinoff, c'est dans l'hôtel même de son ambassade qu'ils la trouveraient. Ce révolutionnaire ne veut rien révolutionner. Litvinoff et sa femme évoquent avec émotion le bon vieux temps des tsars. Ils s'entourent de bibelots, de souvenirs, de photographies et de livres qui le rappellent. Sous Staline et sa toute-puissance, Litvinoff ose s'attendrir sur l'heureuse époque de Nicolas II.



LA GRANDE ARMEE
vue par le « News Chronicle »

UNE INVASION DU CONTINENT
est-elle possible ?

Le dernier discours de M. Litvinoff remet encore une fois en discussion des problèmes qui, à plus d'une reprise, ont alimenté la chronique internationale. Si les Alliés doivent créer une diversion destinée à soulager les Russes de la pression exercée sur le front par les Allemands, la forme la plus concrète et la plus efficace de cette diversion consisterait en une tentative d'invasion du continent européen par des forces britanniques.

Une pareille entreprise comporte-t-elle des chances de réussite ? Nous donnons ci-dessous quatre opinions autorisées sur ce sujet.

TOM WINTRINGHAM RÉPOND : « OUI »

« Je pense que cette invasion est possible, d'abord parce que je crois que grâce aux méthodes modernes l'attaque est généralement plus forte que la défense ; deuxièmement, parce que je sais que le gros de l'armée allemande ainsi que la Luftwaffe sont lourdement engagés sur d'autres fronts; et troisièmement parce que les forces nazies restantes doivent tenir une interminable ligne qui de Narvik va jusqu'en Libye. Les garnisons ennemies de n'importe quel pays occupé sont à coup sûr beaucoup plus faibles que les forces que la Grande-Bretagne mettrait en ligne pour l'attaque. Je me rends très bien compte que le problème du transport maritime est difficile à résoudre. Mais si une solution à cet inconvénient est malaisée à entrevoir, elle n'est pas impossible.

« Je pense que la Norvège constitue le meilleur point où les forces britanniques pourraient tenter un débarquement. Les récentes campagnes allemandes nous ont prouvé que la guerre moderne, malgré toutes ses innovations, n'a pu se passer d'un très vieux principe. Ce principe dit que dans les régions accidentées, l'attaquant combat beaucoup plus aisément que le défenseur. La nature du terrain norvégien limite l'emploi des tanks. Les montagnes constituent un terrain idéal pour la guérilla et autres opérations de harcèlement, et la population locale pourrait apporter une aide immédiate et efficace. »

LIDDEL HART DIT : « NON »

« Les chefs militaires britanniques ont toute mon approbation et ma sympathie lorsqu'ils sont critiqués pour ne pas avoir apporté une solution au problème d'une offensive militaire. Pour débarquer des troupes sur le continent, des ports sont nécessaires. Depuis plus d'une année, la R.A.F. a fait tout son possible pour rendre les ports du littoral nord-européen inutilisables. Or nous devons entretenir un écran de forces aériennes qui serviraient d'ombrelle protectrice à nos effectifs de débarquement. Ceci nous oblige à effectuer la traversée sur un point où le bras de mer nous séparant de l'Europe est particulièrement étroit. Ce sont justement les ports qui commandent une pareille zone que la R.A.F. a pilonnés le plus efficacement.

« Une invasion, pour pouvoir produire de pleins effets, devrait être opérée sur une grande échelle, et ceci serait très difficile pour nous, vu les circonstances actuelles. Cela ne veut pas dire que, plus tard, nous ne serons pas en mesure de tenter le coup. Mais, en attendant, comment pourrions-nous prendre l'offensive directe contre les Allemands en Europe ? Nous devrions découvrir une nouvelle arme formidable, ou bien mettre sur pied une armée « Nouveau Modèle » entièrement mécanisée, et non pas une armée de masses partiellement mécanisée. Il est difficile de monter de toutes pièces une telle armée, si ce n'est en quelques années. »

LE MAJOR McCULLOCH RÉPOND : « FAISABLE »

« Celui qui profiterait de la défense magnifique des Soviets pour se retrancher dans un repos passager se rendrait coupable non seulement d'une attitude méprisable, mais agirait à l'encontre de son intérêt. Premièrement, il faut admettre que lorsque l'attention de l'ennemi est concentrée sur un autre point, le moment est indiscutablement venu de frapper. Deuxièmement, en nous abstenant de faire tout notre possible pour apporter une aide effective à notre alliée, nous donnons à l'ennemi la possibilité de nous battre un à un. Il est possible que nous ne possédons pas encore tous les atouts pour tenter cette opération en grand, mais nous pouvons très bien multiplier nos coups de main sur les côtes nord-européennes, jusqu'à causer de sérieux embarras à l'ennemi. Je pense que nous pouvons forcer une entrée en Europe. Pourquoi devrions-nous craindre les « aventures » ? Nous paraissons avoir perdu le sens des proportions. Nos pertes ont été légères en Norvège, la France nous a coûté trois divisions, la Grèce et la Crète deux. Nous avons perdu beaucoup plus d'hommes au cours de la bataille de la Somme en 1916. Si nous perdons notre esprit d'aventure, notre volonté d'attaque et le désir de faire payer à l'ennemi les campagnes de France, de Grèce et de Crète, que Dieu nous vienne en aide ! »

LE MAJOR FULLER RÉPOND : « NON »

« Nous sommes une puissance insulaire. Par conséquent, pour entreprendre une invasion, nous devons d'abord traverser la mer ; ensuite, une fois que nous l'avons traversée, nous devons établir une tête de pont sur la côte ennemie, avant que nos forces de débarquement puissent se déployer. Si les Allemands n'étaient pas engagés dans la guerre de Russie, nous n'aurions jamais été capables d'aligner en face de leurs armées des forces supérieures destinées à l'invasion. Et même dans les circonstances présentes, en tenant compte que l'armée nazie atteint un total de huit millions d'hommes, je ne vois pas pour quelle raison l'Allemagne ne pourrait pas opposer à nos forces des effectifs allant d'un à deux millions d'hommes, sans besoin de modifier radicalement ses plans en Russie. Si nous tablons sur ces chiffres, il ressort qu'il ne serait pas sage, de notre part, d'envoyer contre l'ennemi des forces inférieures en nombre. Une fois l'objectif sur lequel sera concentrée notre attaque établi, nous devrons encore solutionner les trois problèmes suivants : embarquement, voyage, débarquement. Tout en ne perdant pas de vue ces problèmes, auxquels on pourrait aisément en ajouter d'autres, je ne pense pas qu'une invasion sur une grande échelle serait une opération opportune et pratique à tenter en ce moment. »

LES AÇORES ET MADERE
et leur rôle dans la bataille de l'Atlantique

Un vapeur portugais, le « Serpa Pinto », a quitté mercredi Lisbonne, emportant les troupes qui doivent renforcer la garnison des Açores et de Madère. Le Portugal, qui a déjà éprouvé à Timor combien les Japonais sont peu respectueux des droits de neutralité, prend des précautions dans l'Atlantique contre les partenaires aryens des Nippons.

A l'heure où nous écrivons, aucun commentaire n'est encore parvenu d'Amérique sur ces prudentes mesures décidées par M. Salazar. On devine pourtant avec quelle satisfaction Washington a pu les accueillir. Les Etats-Unis ont en effet l'attention tournée depuis longtemps vers les quatre groupes d'îles qui, épousant dans leur tracé la circonvolution même des rivages africains, constituent autant de têtes de pont jetées sur l'Atlantique : les Açores, Madère, les Canaries et les îles du Cap-Vert.



C'est un stratège allemand, Hensen, qui a écrit : « Si nous tenons les Açores, nous sommes maîtres de l'Océan. » Pendant la dernière guerre mondiale, les Etats-Unis avaient pris sur eux de défendre les Açores, séparées de leur territoire d'un peu plus de 1.000 milles. Les distances géographiques n'ont pas changé — et 1.000 milles ne sont rien dans les conditions où se fait la guerre moderne... En s'y établissant il y a un quart de siècle avec l'agrément du Portugal auquel les Açores appartiennent, les Etats-Unis avaient pu envoyer en Europe des millions de combattants, sans un seul accident. L'expérience du passé a en revanche instruit les puissances de l'Axe dont les états-majors navals n'ont pas tardé de leur côté à découvrir les ressources que ces îles offriraient à leurs sous-marins.

En plus d'ailleurs de leur position stratégique incomparable, les Açores bénéficient des richesses d'une nature qui fait que ses habitants se suffisent à eux-mêmes : céréales, lait, fruits, vins et tabac s'y trouvent à profusion. C'est dire qu'une garnison même renforcée pourrait y vivre sans recourir à l'importation de denrées alimentaires. Les Allemands et les Italiens avaient par conséquent bien choisi. Malheureusement pour eux, le gouvernement portugais est résolu à défendre ses possessions. Le dernier envoi de troupes est plus qu'un symbole : une démonstration par les faits. Elle est également valable pour Madère, dont le souvenir est cher à des milliers de touristes.

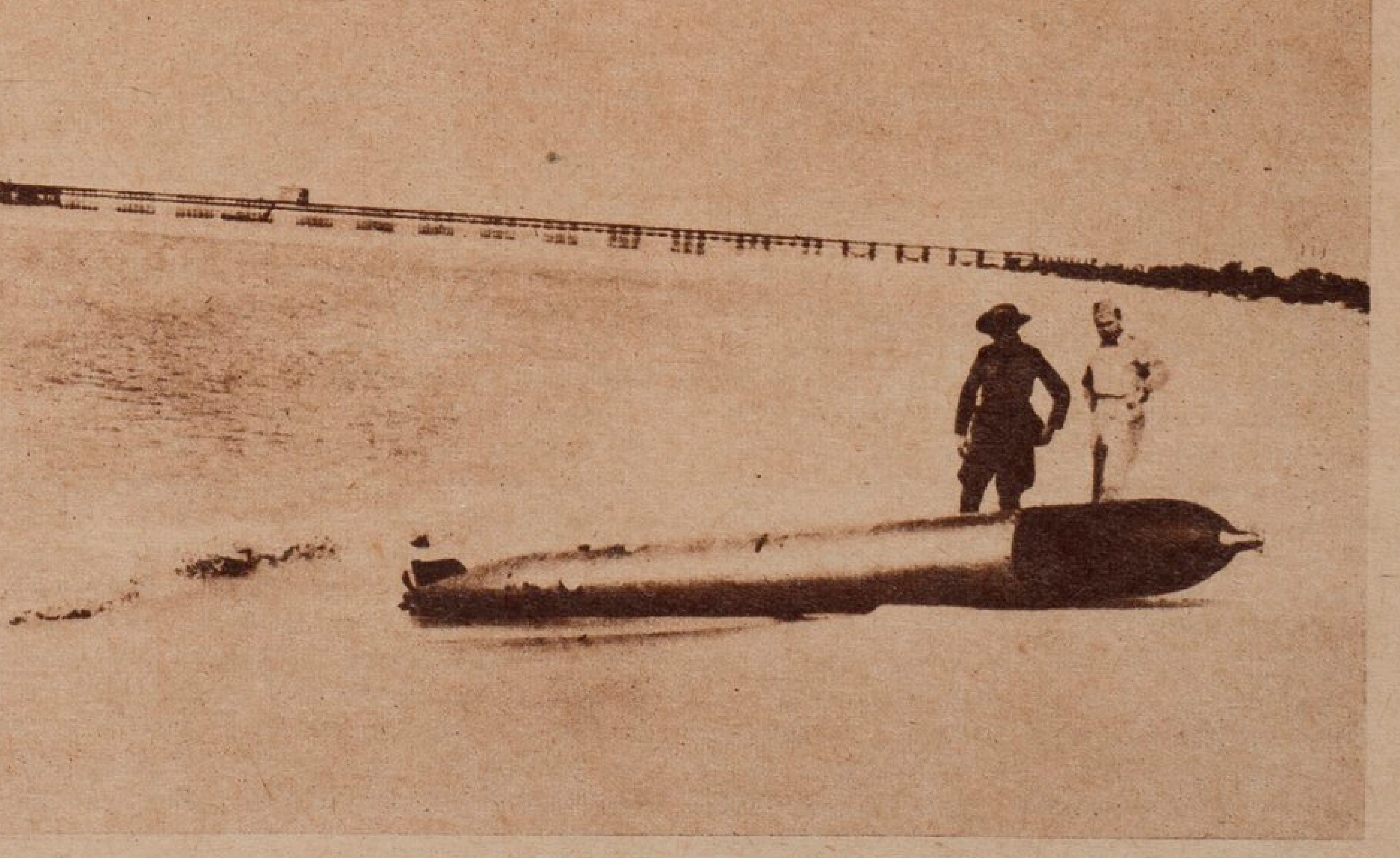
Infiniment moins riche que le groupe des Açores, Madère, en effet, peut jouer un rôle important dans la guerre actuelle. L'Axe ne la rechercherait ni pour la beauté de ses jardins en terrasse, étagés sur des volcans d'acier, ni pour la solennelle grandeur de ses ravins ouvrant sur l'Océan. Madère est simplement, dans le système des îles de l'Atlantique, celle qui est la plus proche de Gibraltar. On sait combien lacapture o ula destruction de cette base britannique qui verrouille littéralement la Méditerranée serait précieuse aux flottes ennemies. Les experts sont d'avis que l'Axe pourrait tenter de s'établir à Madère, afin de jeter sur Gibraltar le flot de ses bombardiers et les assauts de son artillerie navale. Mais le Portugal ne se prêtera pas à ses projets. Dans la défense de ses possessions atlantique contre les visées italo-allemandes, le gouvernement de Lisbonne est assuré du concours très efficace que lui apporteraient simultanément la Grande-Bretagne et les Etats-Unis, également intéressés à ce qu'il demeure seul propriétaire des Açores et de Madère.

ET VOICI LA DERNIERE...

Churchill, Hitler et Mussolini décidèrent de régler d'une façon simple le sort de la guerre. Dans un grand bassin, un joli poisson rouge prenait ses ébats. Il fut décidé que celui qui arriverait à s'emparer du poisson serait reconnu comme le gagnant du conflit.

Avec une impétuosité bien latine, Mussolini se précipita dans le bassin. Il faillit s'y noyer, mais il n'arriva pas à attraper le poisson. Hitler arriva à saisir le poisson entre ses doigts, mais il le laissa glisser de nouveau dans l'eau. Churchill, froidement, prit une cuiller et commença à vider le bassin de son eau.

— Il est possible que cela me prenne du temps, dit-il en tirant de grosses bouffées de son cigare, mais je suis sûr à la fin d'attraper le poisson rouge.



UNE TORPILLE ECHOUEE

Une torpille lancée par un sous-marin nazi sur l'île d'Aruba (dans les Antilles) a atteint la côte sans éclater. Elle explosa cependant peu après que cette photo fut prise, tuant quatre hommes.

DUPLICITE NIPPONE

Le rappel de M. Tatekawa et son remplacement comme ambassadeur du Japon en Russie par M. Sato, le retour à Tokio du général Minami, gouverneur général nippon de la Corée, et la visite en Corée de Chang Ching-Hui, « Premier Ministre » du Mandchoukouo — tels sont les trois faits qui, joints ensemble, donnent à croire que quelque chose d'important se prépare en Mandchourie.

L'envoi à Moscou de M. Sato a été généralement interprété comme manifestant le désir du Japon d'ajuster ses relations diplomatiques avec les Russes, d'autant plus que Tokio est censé tenir à la neutralité soviétique. Cependant, cette opinion n'est pas universellement partagée. Les Chinois en particulier, qui ont appris à bien connaître les Japonais, y voient une habile manœuvre destinée à servir d'écran de fumée à la duplicité japonaise. De fait, l'importance de ce changement diplomatique ne réside pas tant dans l'envoi de M. Sato à Moscou que dans le départ de M. Tatekawa pour Tokio.

Le nouvel ambassadeur en Russie est un de ces nombreux personnages de la politique nippone qui, sous le couvert de modéré, prêtent leur ministère aux manœuvres perfides des bellicistes japonais. Détail significatif : M. Morishima, qui assistera M. Sato comme ministre plénipotentiaire, est un partisan déclaré de la clique expansionniste japonaise.

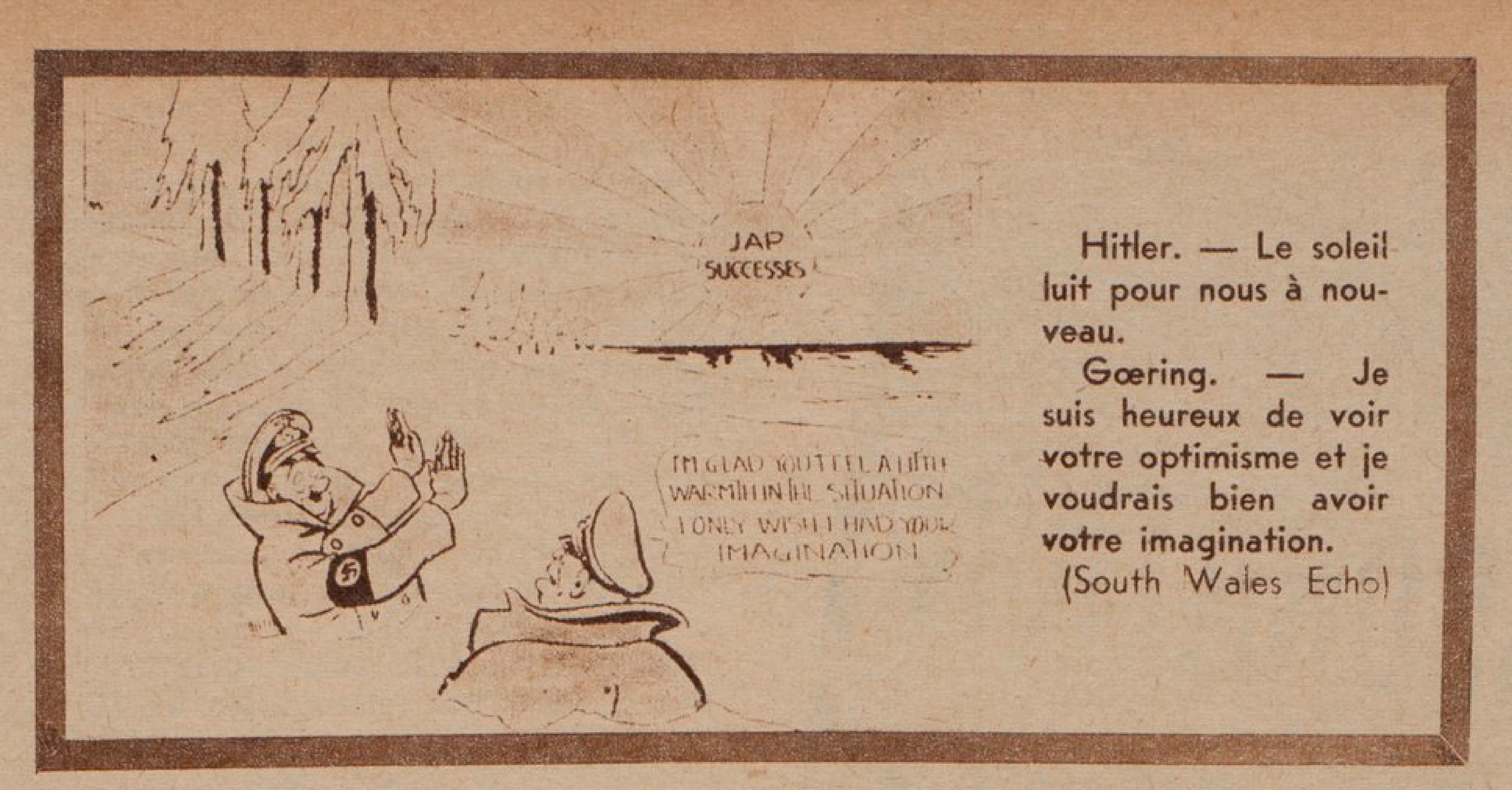
Tatekawa, lui, fait partie du groupe militariste nippon. Il y a un an, quand il arriva à Moscou, il appela hypocritement Staline « camarade », et déclara même qu'il aimerait être enterré en Russie soviétique. En fait, il était venu en Russie avec pour mission d'organiser un service complet de renseignements militaires.

Tokio a toujours été en effet très anxieux de connaître la situation militaire réelle de l'Union Soviétique. La transmission de ces renseignements par télégrammes eût été très risquée. De même, le but ne pouvait pas être atteint par le courrier diplomatique ordinaire. Le meilleur moyen, par conséquent, était pour Tatekawa de retourner à Tokio. Craignant qu'un retour soudain eût attiré l'attention, les dirigeants japonais pensèrent qu'il serait plus habile de nommer un nouvel ambassadeur. La nomination de Sato ne créerait pas seulement l'impression désirée, mais elle rendrait en même temps possible le retour de Tatekawa. Pour un espion militaire aussi haut placé, retourner à Tokio n'était pas certainement une affaire ordinaire, particulièrement dans les conjonctures actuelles, à la veille de l'offensive du printemps nazie.

Le général Minami est le chef véritable des militaristes au Japon. Sa position comme gouverneur général de la Corée est de la plus grande importance parce que la politique continentale du Japon est en quelque sorte entre ses mains. Pour lui aussi, un retour soudain à Tokio est un autre événement sortant de l'ordinaire. Quant au traître Chang Ching-Hui, s'il a choisi le moment présent pour aller à Tokio, ce serait « afin de remercier le gouvernement japonais d'avoir aidé le Mandchoukouo pendant les dix dernières années ». Il est par ailleurs commandant de la 7ème armée. Cela paraît non moins suspect.

Que signifient ces trois déplacements ? L'on a des raisons de croire dans certains milieux spécialisés qu'une importante conférence doit se dérouler à Tokio concernant la Russie soviétique.

Avant que le rideau ne se lève sur l'offensive du printemps nazie, l'on peut supposer que le Japon attaquera la Russie en conjonction avec les Allemands. Mais la Russie est sur ses gardes. Les intrigues japonaises sont pour elle, plus que pour toute autre puissance, cousues de fil blanc.



Hitler. — Le soleil luit pour nous à nouveau.

Gœring. — Je suis heureux de voir votre optimisme et je voudrais bien avoir votre imagination.

(South Wales Echo)

LES POLONAIS EN ACTION

Ce n'est pas la première fois dans l'Histoire que des soldats polonais se trouvent sur le sol égyptien. Ils avaient déjà traversé le désert avec l'armée de Bonaparte. Ils se battent aujourd'hui aux côtés de leurs alliés britanniques pour une juste cause. Beaucoup de Polonais ont en effet quitté leur pays, au prix des plus grandes difficultés, et ont rejoint par milliers, au péril de leur vie, les unités où se formait à l'étranger l'armée renaissante de la Pologne.

La brigade polonaise comprend des paysans, des ouvriers, des avocats, des journalistes, des ingénieurs, tous fondus dans le rang au service d'un commun idéal. Des quinquagénaires coudoient des jeunes gens de 18 ans. Deux ans (déjà !) de combat les ont liés d'une solide amitié. Ils n'ont qu'un but : lutter pour leur pays, comme leurs pères et leurs grands-pères, fidèles à une tradition qui date de cent cinquante ans. « Pour notre liberté et la vôtre. »

— En 1940, la brigade des Carpathes fut transférée de Palestine en Egypte pour occuper des positions défensives près d'Alexandrie. En décembre de la même année, elle fut chargée de défendre les arrières des troupes directement engagées sur la ligne de feu. Parallèlement à leurs activités militaires, les Polonais ont des occupations plus personnelles: ils publient leurs propres journaux, organisent des matches et des jeux divers, montent leurs cantines et leurs clubs. Ils ont même formé un orchestre dont les concerts sont très goûtés par les soldats britanniques lorsqu'ils y sont invités.

En 1941, la brigade se rend à Tobrouk. On pouvait craindre que le climat et les rudes conditions d'existence dans la place forte n'affectassent sérieusement nos Polonais. Ils ont pourtant démontré qu'aucune intempérie ne les rebutait, et que les tempêtes de sable, pas plus que l'eau amère, unique boisson de ces héros, ne pouvaient avoir raison de leur moral. Les qualités de la race et son optimisme foncier ont prévalu contre l'hostilité de la nature. A peine installés à Tobrouk, ils se mirent à l'œuvre : remise en état des tranchées, des abris, des postes souterrains ; réparation des armes et engins ; dénombrement du butin abandonné par les fascistes ; installation de lignes téléphoniques ; établissement de batteries d'artillerie, etc...

Trois mois d'une vie difficile à Tobrouk ne les avaient pas encore épuisés. A Ghazala, les Polonais de Tobrouk étaient encore là.

La tâche d'un soldat est dure au désert. Ceux qui sont affectés aux services de transports en particulier sont une cible facile aux bombardiers ennemis. Les chauffeurs polonais et les techniciens de toutes sortes de leur brigade ont fait preuve d'un courage et d'un oubli de soi jusqu'à ce jour inégalés. Les positions que tenait l'ennemi à Tobrouk n'étaient souvent qu'à 150 yards des nôtres. Une patrouille dans le désert, ce n'est pas une sinécure. Plusieurs hommes de la brigade polonaise ont cependant pénétré très avant dans les lignes ennemies. Certains d'entre eux ouvrirent une fois le feu sur un poste d'observation italien qui se trouvait à 100 yards seulement des positions ennemies. Ils le détruisirent. Quand ils voulurent se retirer, les ennemis les mitraillèrent avec toutes les pièces qu'ils avaient à leur disposition. Ils réussirent pourtant à se dégager et à regagner leurs tranchées après d'innombrables péripéties. Ils sont d'ailleurs prêts à recommencer. Un sergent de la brigade compte 50 patrouilles à son actif. L'ordre du jour du général Kopanski déclare que « son courage et son mépris du danger sont extraordinaires ».



Le général Nofanski, commandant en chef des troupes polonaises dans le Proche-Orient.

Ce n'est pas accidentellement que les listes des décorations méritées par des Polonais mentionnent des médailles britanniques « pour actes de chevalerie et de bravoure sur le champ de bataille ». On compte plusieurs croix *Virtuti militari* et des centaines de *Bravery Cross*. Parmi ces héros, vient en bonne place le commandant de la brigade des Carpathes, le général Kopanski qui a fait l'objet d'un ordre du jour du général Sikorski ainsi conçu : « Son courage personnel et son initiative ont poussé les hommes et les officiers à l'action. »

●

SACRIFICE

— Pourquoi Gœring va-t-il si souvent à l'étranger ?

— Parce qu'il se sacrifie pour le peuple allemand. Il y a ainsi une bouche de moins à nourrir et, par conséquent, les rations peuvent être augmentées.

PROVERBES RUSSES

Ce qui frappe principalement celui qui se penche sur les vieux proverbes et dictons populaires russes, c'est la philosophie particulière qu'ils contiennent, la notion singulière de la vie et de la mort qu'ils énoncent. On peut dire que, sous cet aspect, les proverbes russes sont absolument différents de ceux en honneur auprès des autres peuples. Le credo commun du Russe (indépendamment des concepts religieux) est tellement particulier et typique que la rédaction des proverbes est différente de celle des maximes que nous sommes accoutumés à méditer.

« Nul ne peut mourir avant sa mort. »

« Les malheurs arrivent par tonnes, les événements heureux par grammes. »

« Espérez le mieux, mais attendez-vous au pire ».

« Courageux ou craintif, nul ne peut échapper à son destin ».

« Le destin du soldat est de mourir sur le champ de bataille, celui du marin est de périr en mer ».

« La vie est devenue insupportable, mais personne n'arrive à s'habituer à la mort ».

« Vivez et grattez-vous. Lorsque vous serez morts, vous n'aurez plus de démangeaisons ».

« Crains la vie et non pas la mort ».

« La vie est donnée par Dieu seulement, mais elle peut être prise par n'importe quel être inférieur ».

« Tous les éclairs ne portent pas la foudre, mais si la foudre frappe, il n'est pas dit qu'elle ne s'abattra pas sur nous ».

Ces maximes, tirées du folklore de la philosophie russe sur la vie et sur la mort, sont des exemples typiques de la mentalité russe. Souvent, la vie ne vaut pas la peine d'être vécue. Nul ne peut diriger à son gré sa propre vie, le destin tout-puissant ne le permet pas. Le destin est partout, dirige tout. C'est peut-être cette considération qui empreint presque tous les proverbes russes d'une sorte de mélancolie désabusée. La vie est triste, la mort est également triste, mais nous n'y pouvons rien.

Tout en demeurant profondément croyant, l'homme du peuple est porté beaucoup plus, dans les proverbes, à invoquer le destin qu'à faire mention de Dieu.

Mais il ne faut pas conclure que tous les proverbes russes sont tristes. Voici quelques exemples de maximes gaies :

« Lorsque le cœur est joyeux, le visage fleurit ».

« On ne meurt pas de rire ».

« La gaîté vaut mieux que la richesse ».

« On ne peut pas acheter de la bonne humeur ».

« Tu peux rire à gorge déployée, tant que tes dents sont saines ».

« Pourquoi veux-tu te marier, si ton visage est laid ? »

Et voici encore quelques-uns qui témoignent de la tournure particulière de l'esprit populaire russe :

« Cheveux ondulés, pensées tortueuses ».

« Vends ta vache et achète une nouvelle robe à ta femme ».

« Le petit est trop petit. Le grand est trop grand. Celui entre les deux ferait l'affaire, mais il est impossible de le trouver ».

« Elle veut un chien, mais elle ne veut pas qu'il soit un fils de chienne ».

Les suivants sont une illustration singulière de la paresse :

« Tu as encaissé ton dû, ta maison est pleine de pain ; tu peux donc t'étendre près du poêle ».

« On ne peut pas tout faire ».

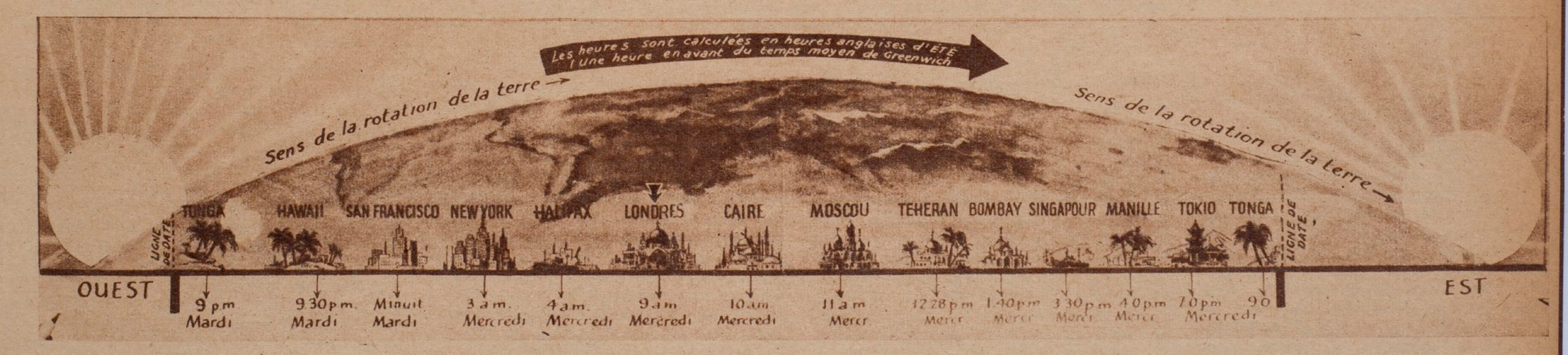
« Le travail n'est pas un ours ; il ne s'enfuira pas dans la forêt ».

« Pourquoi travailler puisque j'ai ma balalaïka ? »

« Dieu a créé des jours en nombre infini ; le temps pour travailler ne manquera pas ».

« Si tu dors, Dieu te nourrira ».

Le prestige des proverbes est si grand en Russie que tout le monde les accepte sans discussion. Pour les Russes, ils sont l'expression de la vérité.



QUAND IL EST 10 HEURES A.M. AU CAIRE...

A cause du mouvement de rotation de la terre, un voyageur qui quitte Londres en direction des pays d'Orient voit l'aurore se lever plus tôt chaque matin sur sa montre. Un tour du monde ferait une différence de 24 heures. Pour éviter des confusions, un barème horaire a été adopté par les plus petits pays du Pacifique, de telle sorte que les marins gagnent ou perdent un jour entier selon la direction que prennent leurs navires. Ainsi, un communiqué de guerre publié à Tokio, à sept heures du soir, ne parviendra à Londres qu'après neuf heures du matin le lendemain et à San-Francisco à minuit du jour précédent. Voici un tableau comparatif montrant le décalage des heures entre les divers centres du globe.



« Au fur et à mesure que le temps s'écoule, le peuple français semble oublier de plus en plus qu'il a été vaincu. Au lieu de chercher à coopérer loyalement avec l'Allemagne, il s'efforce chaque jour de creuser davantage l'abîme qui le sépare de nous. L'absurde théorie de l'ennemi héréditaire a rarement été aussi populaire de l'autre côté du Rhin. C'est là un jeu très dangereux et qui pourrait ménager à ce pays des surprises pénibles à l'heure de la victoire finale de l'Allemagne. A la lumière de cet état de choses, l'attitude des grands industriels français qui, depuis le premier jour, pratiquent une politique réaliste de collaboration avec nos propres industriels n'en apparaît que plus méritoire. Eux au moins ont compris où se trouvent les véritables intérêts de leur patrie. »

Ces lignes ont paru il y a environ six mois, exactement le 12 octobre 1941, dans le « Borsen Zeitung », organe de la haute finance allemande. Elles ont été illustrées d'une façon dramatique par le récent raid de la R.A.F. sur les usines Renault à Billancourt et les explications qui ont été données à cette occasion par le gouvernement britannique.

Les usines Renault sont, d'ailleurs, loin d'être les seules à travailler pour l'Allemagne. Il ressort de certains chiffres donnés par le même « Borsen Zeitung », et par conséquent puisés à bonne source, qu'il y a actuellement en France 337 établissements industriels collaborant à l'effort de guerre nazi. Les deux tiers de la production minière du pays sont absorbés par leur activité. Ces usines fabriquent notamment des tanks, du matériel d'artillerie lourde, des camions et des avions. Au cours de l'année dernière, plus de 3.000 tanks, de 7.000 camions et de 150 canons lourds seraient sortis des usines françaises. Pour ce qui est des avions, le général Valin, commissaire à l'Aviation de la France libre, a révélé que les usines qui avaient, auparavant, été nationalisées ont été groupées en un organisme unique ayant son siège à Paris et contrôlé par les Allemands. Ces usines emploient environ 15.000 ouvriers et construisent une quarantaine d'appareils par mois.

Dans la liste des fabrications de guerre, les usines Renault, spécialisées dans la construction de tanks, occupent une place de choix. Leur production, avant le raid de la R.A.F., était estimée à 700 tanks par mois.

●

Involontaire chez certains propriétaires d'usines, comme Louis Renault qui se trouve actuellement aux Etats-Unis et dont les établissements ont été « occupés » par les nazis, la collaboration de l'industrie française avec l'Allemagne a été, par contre, acceptée de plein gré par de nombreux autres. L'empressement de ces derniers ne doit étonner qu'à demi, car il n'est que le prolongement d'un état de choses qui date depuis de longues années. Au cours du dernier quart de siècle, en effet, les dirigeants de l'industrie française n'ont pas cessé d'entretenir des rapports étroits avec leurs collègues de l'autre côté du Rhin, attitude contre nature mais qui s'explique parfaitement lorsqu'on songe à la communauté d'intérêts qui relient entre eux de nombreux représentants des deux industries.

Dans l'ouvrage fortement documenté : « J'accuse », qu'il a écrit sur la tragédie de la France, André Simone a fait, au sujet de ces intérêts, des révélations vraiment troublantes. La place nous manque pour les reproduire en détail. Qu'il nous suffise de dire qu'une partie importante des mines et des aciéries appartenant au groupe De Wendel se trouve dans la zone allemande de la Sarre. Durant la dernière guerre, l'un des plus proches parents du sénateur François de Wendel, président du trust du même nom ainsi que du fameux Comité des Forges, le député Karl von Wendel, faisait partie du Reichstag allemand au sein duquel il représentait justement les populations de la Sarre. Le groupe Schneider-Creusot, le plus important des trusts d'armements français, possède de son côté de gros intérêts dans les usines Skoda, actuellement exploitées par l'Allemagne. En sa qualité de président du Conseil d'administration de la Banque de l'Union Européenne, Eugène Schneider, directeur du trust, avait la haute main sur ces usines jusqu'au moment de l'occupation de la Tchécoslovaquie. Au début de 1939, il vendit à l'Allemagne une notable partie des actions qu'il détenait. La transaction fut effectuée par l'entremise de la banque Lazard, de Paris, laquelle avait d'étroites affinités avec un grand établissement financier de Francfort : la banque Lazard-Speyer-Elison qui, à son tour, était reliée à la Metal-Gesellschaft, une des émanations du célèbre trust chimique allemand I.G. Farben. Celui-ci compte, d'ailleurs, dans son sein de nombreux intérêts français. En Espagne, en Amérique du Sud, en Chine, il a toujours collaboré étroitement avec son pendant français, le trust Kuhlmann, lequel détenait, à un moment donné, les trois quarts du capital des usines de cellulose explosive appartenant à l'I.G. Farben.

Au cours de la guerre de 1914-1918, la collaboration entre les industries lourdes de France et d'Allemagne fut, tout comme aujourd'hui, un des grands faits attristants de l'heure. Aux premiers moments du conflit, les mines de houille du bassin de Briey tombèrent entre les mains des Allemands qui les utilisèrent immédiatement pour leur industrie de guerre. Or, jusqu'à la fin de la guerre, les mines en question ne furent bombardées qu'une seule fois par l'armée française. En 1916, le ministre de la Guerre, qui était alors le général Lyautey, questionné sur les raisons pour lesquelles une source aussi importante de matières premières pour l'ennemi n'avait pas été détruite, répondit qu'il avait donné des ordres pour qu'il fût ainsi fait, mais que ces ordres n'avaient pas été exécutés. Un an après l'armistice, le journal parisien « L'Information », dans une lettre datée du 16 février 1919, révéla les raisons de cette carence : un accord secret avait été conclu entre les belligérants pour le respect du bassin de Briey. Les négociateurs avaient été, du côté français, François de Wendel et Eugène Schneider et, du côté allemand, le magnat Thyssen et le maître des forges sarrois Rœchling.

●

La guerre terminée, la grosse industrie française se maintint dans cette attitude que lui commandaient ses intérêts, tournant à plusieurs reprises avec sympathie ses regards vers Berlin ou Rome, pratiquant tour à tour une politique à tendances pro-allemandes ou pro-italiennes, appuyant financièrement les hommes qui, à l'heure actuelle, sont les plus ardents soutiens de la collaboration. Laval qui, par le truchement d'Oustric et de Stavisky, fut défrayé par la haute finance, le fut également par le Comité des Forges qui, en 1925, paya notamment son transfert dans la luxueuse villa Saïd, avenue du bois de Boulogne. Marcel Déat reçut à plusieurs reprises d'importants subsides. Georges Bonnet fut porté au pinacle de la politique et de la diplomatie. Otto Abetz, commis-voyageur d'Hitler, fut accueilli comme un ami et lancé dans la société parisienne. François de Brinon fut chargé de mission.

Lorsque Mussolini prit le pouvoir en Italie, la grosse industrie française considéra cet événement avec une faveur non déguisée. Durant la guerre de 1914-1918, le futur Duce avait lutté pour amener son pays à se ranger du côté des Alliés. Il avait été largement financé par le gouvernement français. Lorsqu'il fut devenu chef du gouvernement, le Comité des Forges trouva tout naturel de persévérer dans cette voie. Des capitaux importants destinés à servir à la reconstruction de l'Italie furent placés dans les aciéries appartenant à la famille Ciano, tandis que le nouveau régime était officiellement patronné par les De Wendel et les Schneider, et cela en dépit des attaques et des revendications territoriales contenues dans ses journaux.

En 1933, lorsque Hitler devint Chancelier du Reich, les grands industriels français, enchantés par la mise au pas du prolétariat allemand, la suppression des syndicats ouvriers et la dissolution des partis de gauche ne cachèrent pas, de même, leur satisfaction, déclenchant une vaste campagne de sympathie au bénéfice du nouveau Führer. Pour l'aider à atteindre ses buts, le Comité des Forges disposait d'une arme particulièrement puissante : la presse. Déposant, au début de la guerre, devant une Commission d'Enquête, M. Daladier révélait que, sur les vingt-cinq quotidiens paraissant à Paris, quatre — « Le Temps », « Le Journal des Débats », « L'Information » et « La Journée Industrielle » — appartenaient à de gros industriels, tandis que dix autres étaient subventionnés par eux.

En novembre 1933, François de Brinon fut envoyé par M. Daladier à Berlin. Il en revint avec une interview d'Hitler dans laquelle le Führer déclarait entre autres : « Je suis convaincu que lorsque la question de la Sarre aura été réglée, rien ne pourra plus séparer la France de l'Allemagne... J'ai répété à plusieurs reprises que le destin de l'Alsace-Lorraine est définitivement réglé et que nous n'avons pas de revendication à formuler à ce sujet... Ceux qui disent que je cherche la guerre me font injure. Je ne suis pas l'homme à provoquer des conflits. La guerre ? Elle n'arrangerait rien. Elle signifierait, au contraire, la fin de nos peuples et ferait triompher le bolchevisme... » L'interview fut publiée dans « Le Matin », organe officiel du Cartel de l'Acier. A partir de ce moment, la cinquième colonne eut beau jeu en France.

Trois ans plus tard, au mois de février 1936, Bertrand de Jouvenel, membre du groupe Doriot, se rendit à son tour à Berlin à l'instigation du Comité des Forges. C'était au lendemain de la ratification, par le Parlement, du pacte franco-soviétique. Durant les deux mois précédents, toute la presse subventionnée par l'industrie lourde avait mené campagne contre ce pacte, ce qui avait eu pour effet de retarder son approbation. Bertrand de Jouvenel fut reçu par Hitler qui brandit à nouveau devant lui l'épouvantail du bolchevisme, affirmant par ailleurs qu'il n'avait aucune revendication territoriale en Europe... Une semaine plus tard, l'armée allemande réoccupait la Rhénanie.

Les grands industriels français ont joué un rôle peu connu dans la préparation et dans l'acceptation par le gouvernement d'alors de cet événement.

Au cours de l'hiver de 1936, Otto Abetz s'était rendu à Paris où il avait eu des contacts avec divers membres du Comité des Forges. Il avait, ensuite, fait le tour des salons et des cercles politiques où il s'était livré à des sondages aux fins de savoir quelle serait l'attitude de la France dans le cas où les troupes allemandes viendraient à pénétrer en Rhénanie. Il dut certainement recevoir des assurances satisfaisantes, car, quelques jours plus tard, à Berlin, au général von Fritch qui lui faisait part de ses craintes concernant une réaction française, Hitler répondit : « Ne craignez rien. J'ai de bonnes raisons de croire que la France ne bougera pas. »

A quelques jours de là, Marcel Déat, alors ministre de l'Air, déjeuna en compagnie de l'ambassadeur d'Allemagne à Paris et de François de Wendel. Au cours du repas, Marcel Déat affirma que la France ne se battrait que si ses frontières étaient attaquées.

Lorsque les troupes allemandes eurent occupé la Rhénanie, la presse subventionnée par le Comité des Forges fit opposition à la demande de Mandel tendant à une mobilisation de l'armée. Le gouvernement, en définitive, préféra demeurer passif, d'autant plus que son ambassadeur à Berlin avait, dans un rapport, recommandé la conciliation. L'ambassadeur en question était François-Poncet. Il avait, pendant des années, rédigé le bulletin que publiait chaque jour à Paris le Comité des Forges lequel, en 1931, l'avait fait nommer à son poste en Allemagne.

A cette attitude du Comité des Forges concernant la réoccupation de la Rhénanie, il convient de rattacher celle qu'il avait adoptée deux ans auparavant, à l'occasion du plébiscite de la Sar-

(Lire la suite en page 19)

Une vue générale des usines Skoda de Pilsen (Tchécoslovaquie). Celles-ci couvrent une superficie de 400 acres et n'emploient pas moins de 30.000 ouvriers. Le directeur du trust Schneider-Creusot, M. Eugène Schneider, possédant de gros intérêts dans les usines Skoda, vendit à l'Allemagne au début de 1939 une importante partie des actions que son groupe détenait.

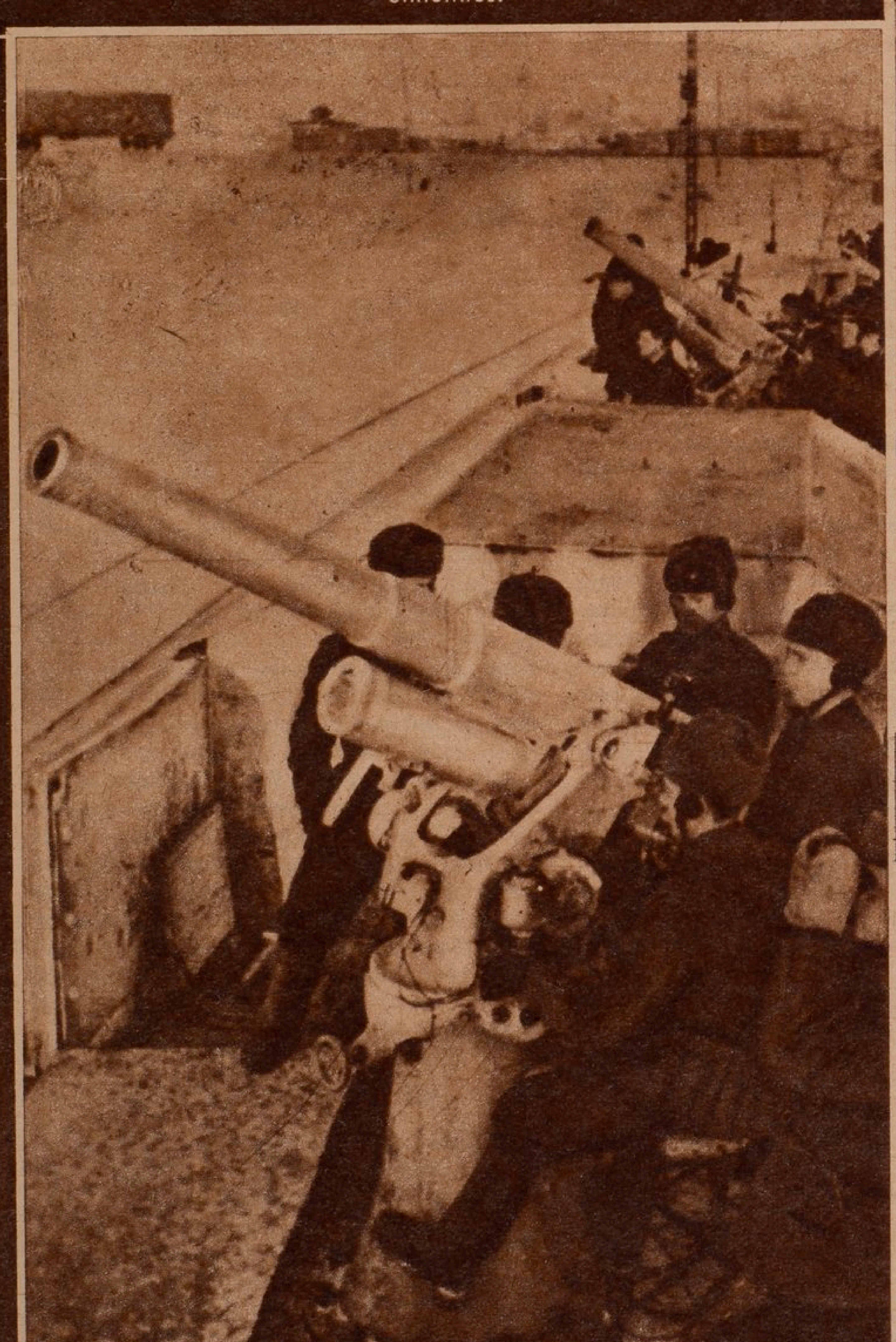
LE FRONT RUSSE

...Mars 1942

De nouveaux progrès ont été faits par les armées russes sur le lac Ilmen et entre Vyazma et Smolensk, et les contre-attaques allemandes sont repoussées vigoureusement sur toutes les parties du front. Notre photo montre des tirailleurs russes avançant vers les lignes ennemies.



Les parachutistes soviétiques effectuent chaque jour des coups de main derrière les lignes allemandes, semant la panique et détruisant des installations ferroviaires et autres. Ces deux parachutistes russes placent des mines sous un rail de chemin de fer utilisé par les envahisseurs.



Dans les lignes avancées, les Russes font preuve d'une activité sans cesse accrue, déclenchant attaques sur attaques. Un train armé sur les premières lignes du front.



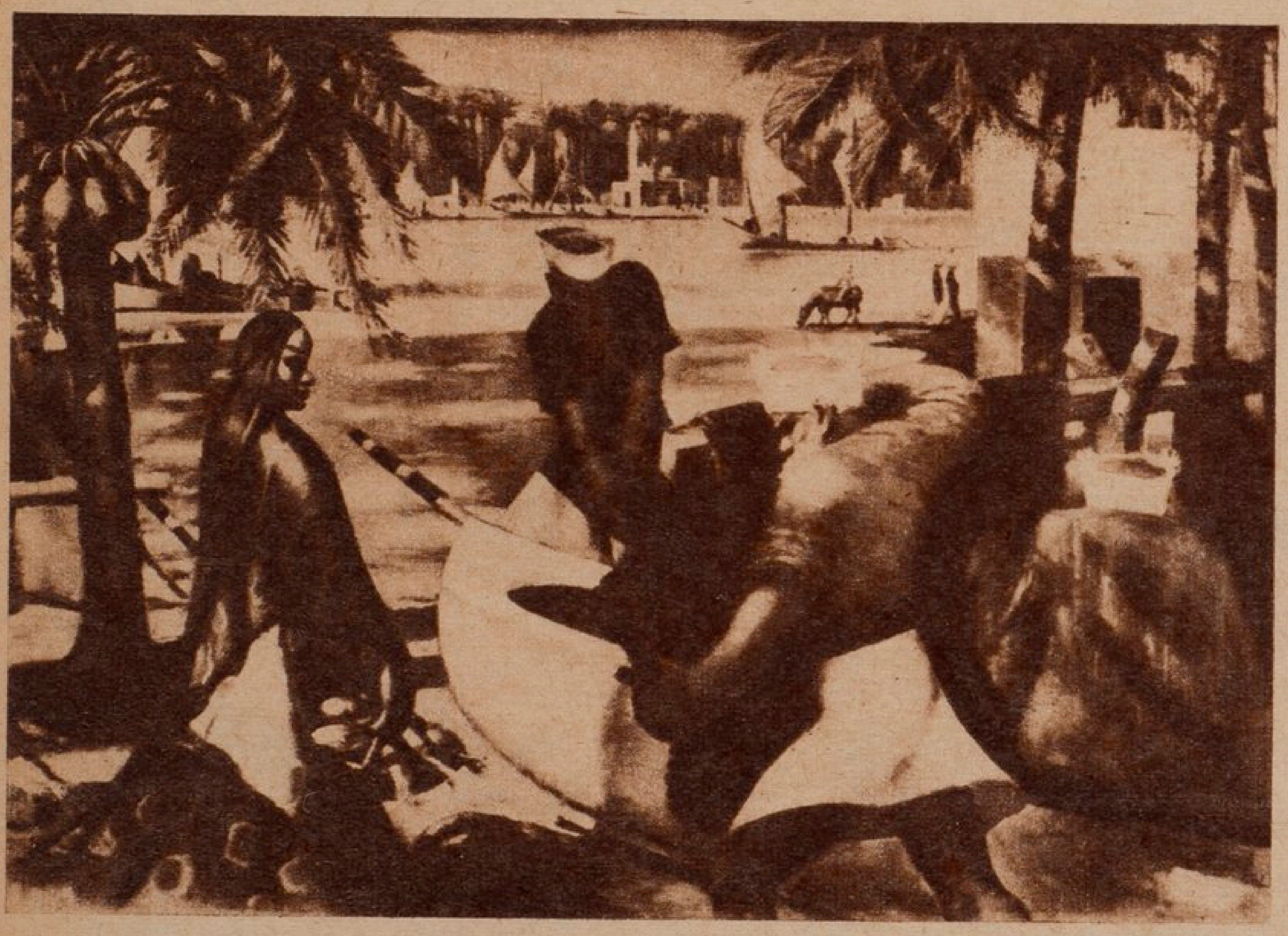
Dans la région de Staraya-Russa où de furieuses batailles se déroulent, les Russes se servent d'un nouveau moyen de transport sur la neige. Des traîneaux, mus par une hélice, rendent leurs mouvements extrêmement rapides et efficients. Précisons que ces traîneaux ont une vitesse de cent kilomètres à l'heure et sont armés



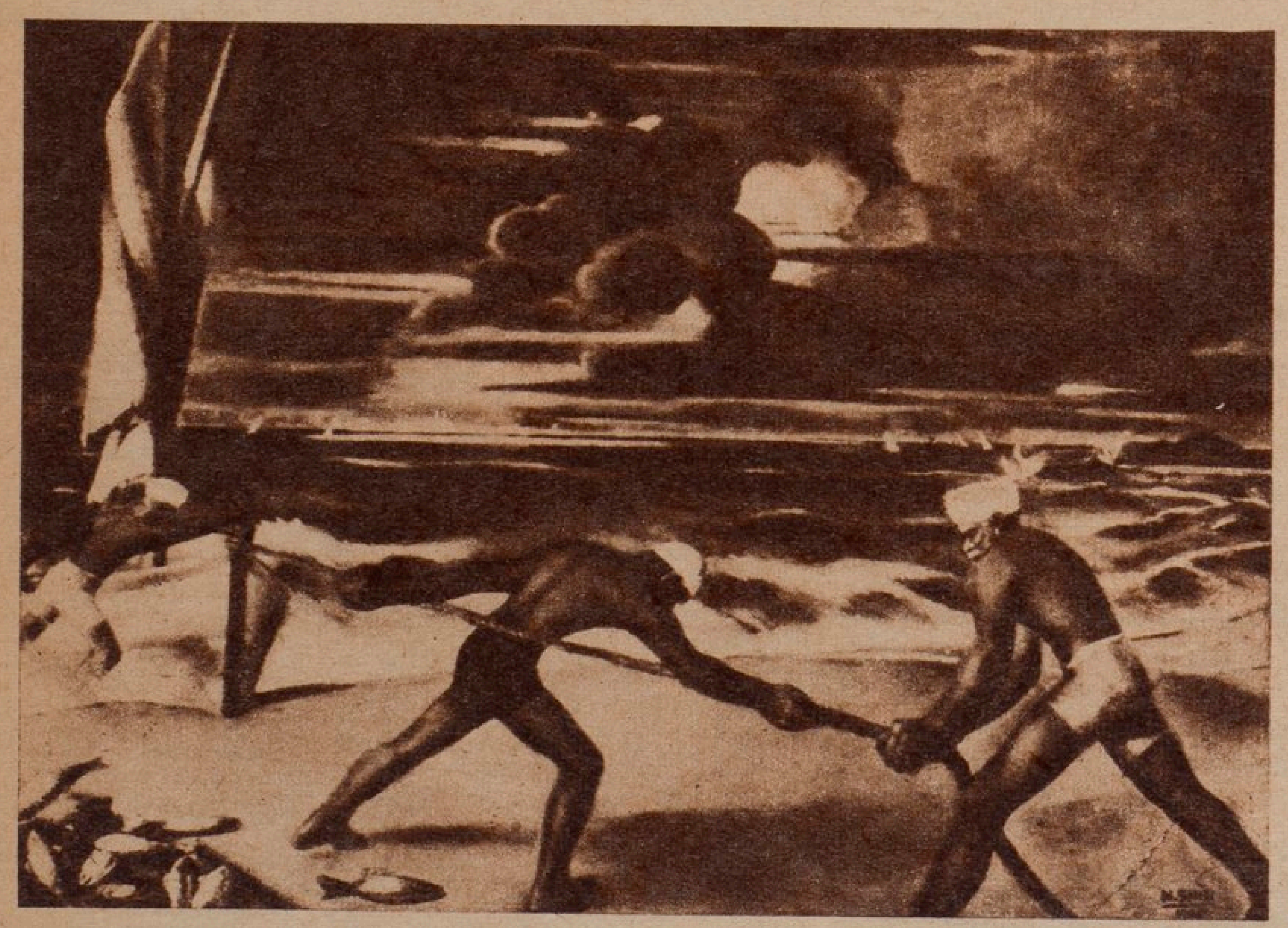
CHEIKH EN PRIERE.

L'EXPOSITION MAHMOUD SAID

Mardi 10 mars eut lieu à l'Atelier, à Alexandrie, le vernissage des œuvres du peintre Mahmoud Saïd au milieu d'un public nombreux et enthousiaste. La richesse de son pinceau, la vigueur de ses ombres, l'harmonie de ses contours en même temps que sa touche personnelle d'une rare puissance valent à Mahmoud Saïd, à très juste raison d'ailleurs, un grand nombre d'admirateurs. Nous reproduisons ci-contre quelques œuvres particulièrement appréciées lors de l'exposition.



PECHEURS A ROSETTE.



PECHEURS A SILSILAH.

MEMOIRES D'UN

"J'ai travaillé"

Après avoir été pendant de longues années au service du maréchal Chang-Tso-Lin, gouverneur de la Mandchourie, A. Vespa s'apprêtait à s'établir à Harbin en qualité de commerçant, lorsque les Japonais firent leur entrée dans les provinces de la Chine du Nord.

Quelques temps après l'invasion de la Mandchourie, Vespa fut convoqué par le commandant des forces d'occupation, qui lui proposa de faire partie du Service Secret nippon. Vespa refusa tout d'abord. Mais les Japonais tenaient sa femme, ses enfants et sa belle-mère à leur merci. Force fut donc à Vespa de travailler pour l'envahisseur.

Il fut placé sous les ordres d'un mystérieux personnage, lequel, dès la première entrevue, lui exposa les buts immédiats et lointains de la politique d'expansion japonaise.

C'est ce document sensationnel que nous reproduisons, d'après le livre de A. Vespa qui vient de paraître à Londres où il causa une grande impression.

Des personnalités britanniques se sont portées garantes de la véracité, jusque dans les moindres détails, du récit de Vespa, sans quoi il eut été difficile de croire à une relation aussi invraisemblable.

Voici le compte rendu de la première entrevue qu'eut Vespa avec son mystérieux chef.

●

Je fus introduit dans une vaste pièce élégamment meublée. Assis derrière un bureau monumental, un Japonais vêtu à l'européenne, d'âge moyen, me fit signe de m'asseoir. Ses yeux trahissaient une intelligence exceptionnelle. Sans aucune introduction, il commença à me parler, employant un anglais presque parfait. Ceci me fit soupçonner qu'il avait dû séjourner longtemps aux Etats-Unis. Cette première rencontre fit une telle impression sur moi, que je m'en remémore parfaitement jusqu'aux moindres détails.

— Monsieur Vespa, me dit le chef, dont je ne pus jamais par la suite percer l'identité, je n'ai pas besoin de vous demander qui vous êtes. J'ai ici, dans ce dossier, un rapport détaillé sur toutes vos activités depuis le jour où vous avez mis pied en territoire chinois. Les services secrets japonais vous ont suivi en Chine, en Mandchourie, en Mongolie, en Sibérie et en Russie ; plusieurs officiers supérieurs japonais m'ont parlé de vous en des termes très élogieux. Certains pensent même que vous êtes pro-japonais. Dans tous les cas, j'espère que nous nous comprendrons à la perfection et que vous ne regretterez pas d'avoir à travailler pour mes services.

« Et maintenant, je vais vous parler franchement. J'admets que les Japonais essayent de faire croire au monde entier, et particulièrement à la S.D.N., que l'indépendance mandchoue est le résultat d'une révolution populaire contre l'ancien régime, et que les Nippons se trouvent ici, en Mandchourie, seulement en qualité de conseillers du nouveau gouvernement. Mais la réalité est tout autre. Vous en savez trop pour que j'essaye de vous bluffer. Je dois être franc avec vous et vous faire connaître notre programme.

TOUS LES MOYENS SONT BONS

« Nous autres, Japonais, sommes un peuple très pauvre, et nous ne pouvons pas nous permettre le luxe de supporter les frais de notre occupation de la Mandchourie. D'une façon ou d'une autre, ce sont les Chinois de cette région qui devront payer la note. Ceci constitue notre tâche principale.

« Cependant, de sérieuses difficultés se dressent sur notre route. Comment pouvons-nous les obliger à dégorger, sans porter atteinte à la sensibilité des étrangers et de la Ligue des Nations ? Si nous avions ouvertement déclaré que nous occupions la Mandchourie, la tâche aurait été plus aisée, et personne ne se serait plus mêlé de nos affaires. Mais nous avons officiellement déclaré, et nous avons nos bonnes raisons pour cela, que nous ne sommes ici qu'à titre de conseillers. Par conséquent, nous devons veiller à ce que les Mandchoux nous payent, mais cela doit être fait de façon que personne ne puisse nous accuser de nous faire payer de force.

« En temps de guerre, tous les moyens sont bons. La méthode que nous avons employée à Moukden et dans d'autres villes occupées par nous sera celle à laquelle nous aurons recours, ici à Harbin et dans toute la Mandchourie du Nord.

« Notre système consiste : premièrement, à garantir des monopoles à certains individus que nous honorons de notre confiance ; deuxièmement, à obliger, directement ou indirectement, les riches Chinois, les Russes aisés, et particulièrement les Juifs, à partager avec nous une portion considérable de leurs richesses. Ceci doit être fait si habilement que personne ne pourra même imaginer que de pareilles pressions viendront de la part des Japonais.

« Vous devez aussi savoir que chaque officier japonais qui vient en Mandchourie s'attend, après deux ou trois ans, à retourner chez lui, riche de 50.000 à 100.000 dollars. Nous devons les surveiller, particulièrement les officiers de la gendarmerie. Tout l'argent qui sera soutiré aux Mandchoux devra aller au gouvernement japonais et non pas aux officiers japonais.

« Ces officiers essayeront par tous les moyens possibles de s'enrichir au maximum. Ce ne sera pas une chose aisée que de contrecarrer leurs agissements. La gendarmerie du Japon possède une mauvaise réputation, ses officiers sont méprisés et personne ne veut frayer avec eux. Même les officiers de l'armée les évitent. En Corée et en Mandchourie méridionale, la gendarmerie contrôle pratiquement toute l'administration civile et les officiers ont droit de vie et de mort sur les civils. Mais nous ne pouvons pas grand'chose contre eux. Ils sont tous membres du Parti des Jeunes dont le but est de retourner les pouvoirs civils et militaires à l'Empereur. Ce parti est très puissant. Des ministres et des généraux qui ont essayé de s'y opposer ont payé leur audace de leur vie. Nous devons être par conséquent extrêmement prudents dans nos rapports avec les officiers de la gendarmerie. Nous ne devons pas les frapper directement, mais plutôt les isoler en frappant ceux qui traitent avec eux et leur donnent la possibilité de faire de l'argent.

DES BANDITS EN SERVICE

« Dans quelques jours, une cinquantaine de bandits chinois arriveront de Moukden. Ils s'établiront ici et formeront le noyau de la troupe de 1.000 à 15.000 hommes prêts à exécuter tous nos ordres, et que nous devons former d'ici peu. Nous devons également trouver à Harbin 20 Russes capables d'exécuter n'importe quelle besogne ; ils doivent savoir manier le couteau et le revolver, et savoir aussi se taire. Finalement, nous avons besoin d'une douzaine de filous adroits, intelligents et présentant bien, pouvant fréquenter la meilleure société.

« Les bandits sont utiles en plusieurs circonstances. Pour certaines opérations sur une large échelle, ils sont même indispensables. Par exemple, la première

AGENT SECRET

"pour le Japon"

tâche que nous aurons à mener à bien, aussitôt que nous serons organisés, sera d'attaquer constamment la ligne de chemin de fer Harbin-Vladivostok, au point d'interrompre ce service. Les Soviets embarquent une grande quantité de marchandises de Vladivostok, ce qui cause un grand préjudice à notre port de Dairen. Ce chemin de fer russe sera attaqué par nos bandits tout près de la frontière soviétique. Il y aura plusieurs accidents, l'un après l'autre, jusqu'au moment où les Russes jugeront nécessaire d'embarquer leurs marchandises par Dairen. Il y aura également beaucoup d'accidents sur les autres lignes ferroviaires contrôlées par les Soviets, et parfois aussi, pour sauver les apparences, sur la ligne japonaise.

« De plus, nos bandits nous rendront de précieux services en créant des incidents tout au long de la frontière soviétique, des incidents dans d'autres régions de la Mandchourie, en enlevant des gens riches qui payeront de fortes rançons pour leur liberté, en attaquant des villages chinois et aussi des troupes japonaises, afin de nous permettre de gagner la gratitude des Chinois parce que nous les « protégerons » et en même temps cela nous permettra d'effectuer des expéditions punitives.

« Quant à notre corps de pickpockets, nous l'emploierons pour filouter les étrangers qui vivent en Mandchourie, particulièrement ceux qui viennent en qualité de touristes. Ils voleront des lettres et des documents de leurs poches. Ce n'est pas chose facile que de fouiller des étrangers, et si on le fait officiellement, ils n'arrêtent pas de pester et de récriminer. Mais, par contre, si un voleur russe leur subtilise le portefeuille ou une partie de leurs bagages, ils ne peuvent pas s'en prendre aux Japonais, n'est-ce pas ?



LA SURVEILLANCE DES RUSSES

« Il existe ici plusieurs associations d'émigrés russes. Ces organisations ont pour la plupart un caractère anti-soviétique. Je vous demande de m'établir un rapport détaillé sur le caractère, les buts, le programme et les activités de chacune de ces organisations, le tout accompagné d'une courte biographie de chacun des chefs.

« Je me propose d'éliminer toute organisation ou société dont l'attitude n'est pas tout à fait amicale envers le Japon. Nous devons également affronter un autre problème : celui des intellectuels. Ces gens-là sont un obstacle sur notre route. Que ferons-nous de tous ces généraux, colonels, professeurs et aristocrates de la vieille Russie ? Nous n'en avons que faire et ils nous gênent. Nous avons besoin d'hommes jeunes, d'intelligence moyenne, qui seront fiers de porter les galons que nous leur offrirons et qui seront disposés à nous obéir aveuglément. Nous avons besoin d'hommes ambitieux, mais dont la vanité sera satisfaite lorsqu'ils se verront à la tête de ces organisations.

« Une fois que ces sociétés auront été réformées, possédant chacune un chef choisi par nous, nous nous arrangerons pour créer des branches à travers toute la Mandchourie du Nord. Dans chaque section, un Japonais parlant le russe sera le chef contrôleur, le chef conseiller sans la permission duquel rien ne pourra être entrepris. Nos organisations réformées nous seront utiles contre les Russes rouges qui sont établis dans le voisinage des lignes de chemin de fer.

« Chaque jour, nous devrons provoquer un incident contre un citoyen soviétique. Le deuxième département de la Mission Militaire Japonaise nous fournira tous les moyens pour provoquer et arrêter n'importe quel citoyen soviétique, communiste ou non communiste. Nous aurons besoin de toutes sortes de documents dans ce but, et nous aurons également besoin d'hommes sans scrupules. Vous ne devez jamais oublier que les bolcheviks sont des bêtes et que nous devons les traiter en conséquence.

« Souvenez-vous que je n'apparais jamais sur scène ; jamais il ne doit être question de moi, excepté en ce qui concerne les affaires strictement japonaises. Vous recevrez des ordres seulement de moi. Aucun Russe ou Européen ne pourra pénétrer dans mon bureau ou bien communiquer directement avec moi. Vous seul pourrez vous introduire chez moi sans vous faire annoncer. Je ne vous accorde pas ce privilège parce que j'ai confiance en vous, mais parce que je peux vous faire fusiller à n'importe quel moment. D'autre part, votre famille constitue la meilleure garantie de votre zèle.

UN PROGRAMME AMBITIEUX

« Et voici mes dernières instructions. Ici, à Harbin, vivent plusieurs étrangers, Américains, Anglais, Français, Italiens, etc., qui jouissent encore de droits d'exterritorialité. Nous devrons ouvrir l'œil sur tout ce monde. Plusieurs d'entre eux sont des espions soviétiques. D'autres travaillent pour compte des Etats-Unis et de la Grande-Bretagne. Ces Américains et ces Anglais demanderont une surveillance spéciale. Ils s'imaginent que leurs pays possèdent des droits spéciaux sur l'Extrême-Orient. Chaque fois que le Japon fait un pas en avant, ils essayent de trouver des raisons stupides pour arrêter sa marche. Nous autres, Japonais, ne reconnaissons pas ces droits. L'Amérique possède sa doctrine de Monroë. Nous avons la nôtre. L'Orient tout entier fait partie de notre sphère d'influence, et doit tomber sous notre contrôle. La Corée, la Mandchourie, la Mongolie, et avant longtemps la Chine et la Sibérie jusqu'à Irkoutsk, formeront un seul empire, l'Empire du Japon, gouverné par notre grand empereur ; le seul empereur qui peut être appelé vraiment divin, vu qu'il est un descendant de la déesse du Soleil, et tous les Japonais sont des fils des dieux.

« Les Japonais sont le seul peuple divin de la terre ; c'est la raison pour laquelle ils n'essayent jamais de frayer avec les autres peuples. Notre culture est sacrée, et de même tout ce qui est japonais est intouchable. Nous n'avons pas l'intention d'inculquer notre civilisation aux peuples que nous vaincrons dans l'avenir. Ils devront tout simplement disparaître. Les Coréens sombreront dans leurs propres vices, les Chinois seront les victimes de l'opium et autres narcotiques, les Russes seront ruinés par la vodka. Tous seront annihilés. Seuls les descendants d'Amaterasu-O-Mi-Kami, la déesse du Soleil, peupleront notre empire.

« Et tout ceci ne constitue que la première partie du programme que les dieux ont donné pour tâche à notre peuple. La deuxième phase prévoit la conquête de l'Inde et de toutes les îles du Pacifique, ainsi que de la Sibérie jusqu'aux monts Ourals. Ne souriez pas lorsque je vous

(*Lire la suite en page 23*)



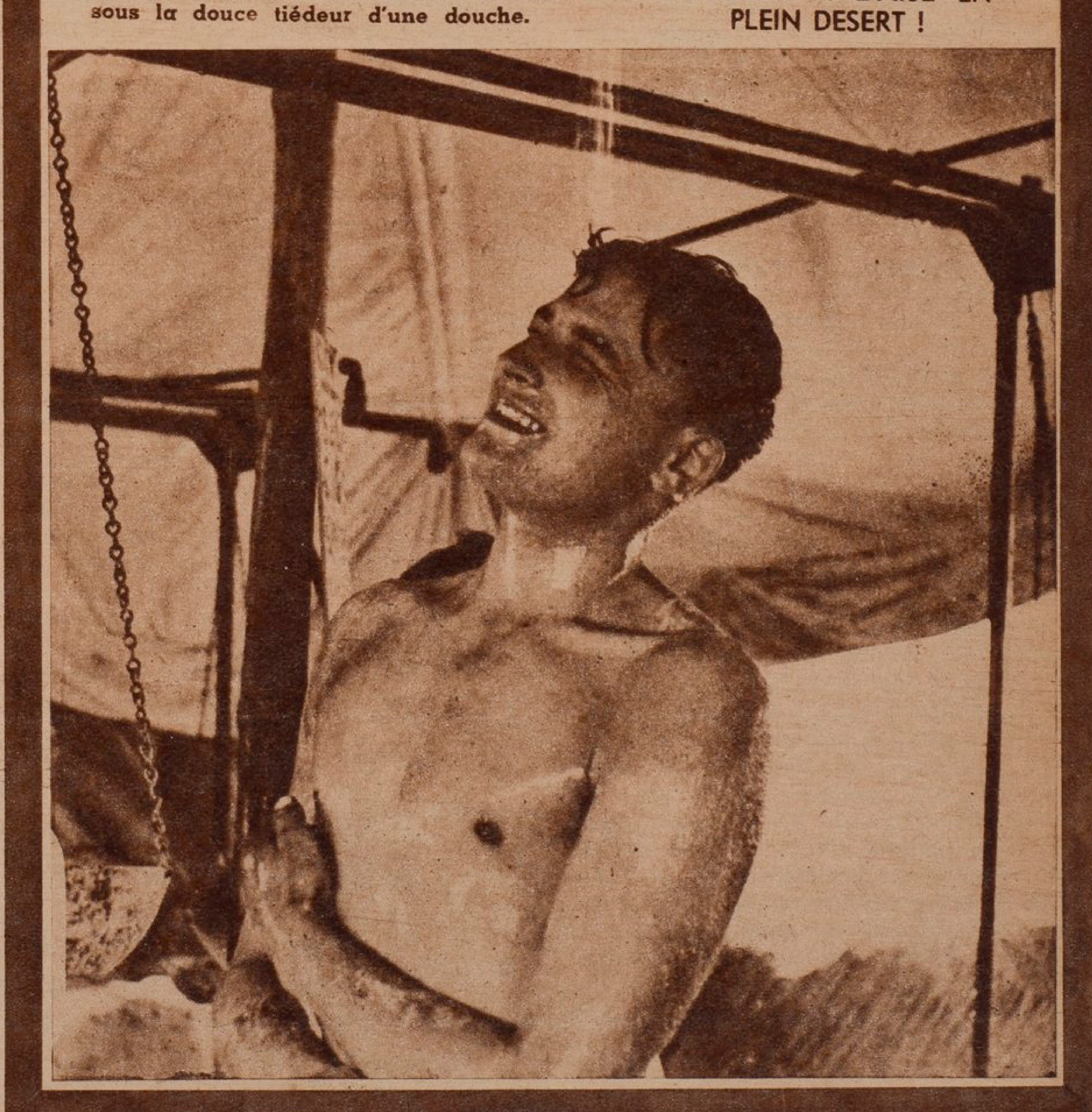
SE DEVETIR EST UNE JOIE QUAND UNE BONNE DOUCHE VOUS ATTEND.

TANDIS QUE SON MAITRE EST SOUS LA DOUCHE, CE BRAVE CHIEN GARDE AVEC VIGILANCE CHAUSSURES, FUSIL ET CASQUE.

BAINS MOBILES DANS LE DESERT

L'eau est rare dans le désert et les soldats ont, bien entendu, peu souvent l'occasion de se laver. Cependant, des bains mobiles viennent d'être créés qui, non seulement procurent aux militaires de l'eau, mais de l'eau chaude, et l'on imagine aisément la joie des soldats à même, grâce à ces bains mobiles qui les suivent dans tous leurs déplacements, de se savonner et de se débarbouiller à l'aise sous la douce tiédeur d'une douche.

QUEL BIEN-ETRE ON RESSENT DE POUVOIR SE SAVONNER ET SE DEBARBOUILLER A L'AISE EN PLEIN DESERT !





Les Patrouilles de la MORT

Les dépêches viennent de nous apprendre l'exploit d'une patrouille opérant avec audace, loin dans les arrières de l'ennemi. Elles ne sont qu'un résumé de l'intéressant reportage câblé à son journal par E. Biglo, correspondant du « Daily Express » auprès de la 8ème armée. Voici ce reportage en entier.

Dans le mess des officiers d'un aérodrome de l'Axe, trente pilotes allemands et italiens étaient assis un soir, buvant et devisant de choses et d'autres. La campagne n'évoluait pas pour le mieux. Rommel était en train de se retirer. Mais ils étaient encore assez loin de la ligne de combats. Le mess observait un léger black-out ; un feu brillant brûlait. Quelques officiers jouaient aux cartes.

Soudainement, la porte s'ouvrit avec force. Une explosion d'un fusil-mitrailleur faucha les joueurs de cartes et les buveurs qui étaient accoudés au bar. Les chansons allemandes firent place à des cris d'horreur. Ceux qui ne furent pas tués ou blessés essayèrent de se diriger vers la porte et les fenêtres. Ils furent abattus avant d'avoir pu faire un pas. Ils étaient à 500 milles de la ligne du front, mais une patrouille britannique se trouvait au milieu d'eux. Pas un ne quitta le mess vivant.

Cela se passait en décembre, quand la première phase de la présente campagne libyenne était à son point culminant. Aujourd'hui, les combats sur le front principal ont diminué en intensité pour le moment, mais les activités des patrouilles se poursuivent sans arrêt. De petits groupes de soldats britanniques et impériaux, connus pour leur courage, leur bravoure et leur esprit d'initiative, opèrent constamment derrière les lignes ennemies, parfois à quelques milles seulement, d'autres fois très profondément dans les régions occupées par l'adversaire.

L'histoire du raid de Sirte, racontée ici pour la première fois, est une de ces nombreuses randonnées en territoire ennemi, aussi spectaculaire qu'efficace. Trente-sept nouveaux bombardiers et chasseurs allemands, qui venaient d'arriver d'Europe, furent détruits en une seule nuit. Les dégâts infligés à l'ennemi se chiffrèrent à un million de livres, et aucun avion ennemi ne fut aperçu dans cette région de la Libye plusieurs jours après ce succès.

Le raid précéda d'une semaine avant les tirs d'artillerie. Un groupe d'officiers et d'hommes, principalement des Rhodésiens, s'assemblèrent autour de camions dans une position avancée. L'officier supérieur vint leur dire au revoir et leur souhaiter bonne chance. Tout d'abord, leur convoi ne rencontra pas de difficultés en traversant le désert. Avançant vers le sud à travers des régions rarement, sinon jamais visitées par les Bédouins, ils atteignirent le district de Sirte. Alors, commencèrent leurs ennuis. Ils campèrent la nuit près d'un troupeau de chameaux. Tôt le matin suivant, comme ils se préparaient à repartir, un avion ennemi apparut et bombarda les chameaux. Vous pouvez imaginer la situation dans laquelle se trouvaient ces hommes, leurs camions étant chargés jusqu'aux bords de pétrole, de gélignite et d'autres explosifs. Ils se dispersèrent alors que l'avion descendait jusqu'à 600 pieds d'altitude et les bombardait systématiquement pendant dix minutes.

COMMENT LES CONDUCTEURS DEPISTAIENT LES PILOTES

Les patrouilles ont une manière particulière de faire face aux attaques aériennes en plein désert. Elles se dispersent sans quitter les camions et avancent lentement, droit dans la direction de l'avion, puis elles tournent brusquement à angle droit au moment où l'ennemi pique sur elles. Cela donne au canonnier qui se trouve à l'arrière du camion une bonne chance de descendre l'appareil ennemi et de dépister le pilote qui lâche ses bombes près, mais jamais en plein sur les camions.

L'aviateur, à moins d'un hasard, n'enregistre aucun coup direct, mais quand il s'éloigne, le chef de la patrouille estime qu'il reviendra bientôt à la charge. C'est pourquoi il dirigea ses camions vers une vallée profonde, les dispersa de nouveau et les camoufla avec de la broussaille. De fait, 30 minutes plus tard, deux avions ennemis apparurent dans le ciel et bombardèrent la gorge dans toutes les directions, aussi bien que deux ouadis avoisinants. Les bombes tombèrent autour des camions, mais par miracle ne les atteignirent pas. Quand les avions furent partis, le convoi reprit sa route. Il se dirigea directement vers la principale route côtière où deux membres du groupe, un colonel et un sergent, avaient été déposés pour effectuer une « reconnaissance ». Ils devaient être recueillis 48 heures plus tard. Le reste du groupe se mit en marche de nouveau, en direction du sud cette fois, vers une profonde vallée, plus grande même que la première. L'escarpement au bas duquel les camions avaient été rassemblés était particulièrement haut et abrupt. Il n'y avait pas de piste. Maintenant encore, les hommes ne comprennent pas comment ils sont parvenus à l'atteindre. Mais ils réussirent et ils y restèrent toute la nuit et toute la journée suivante, dormant, mangeant et mettant au point les véhicules, se préparant pour la réelle besogne.

Elle ne devait pas tarder davantage. Une reconnaissance montra que l'ennemi avait transféré tous ses avions de l'aérodrome de Sirte vers un terrain d'atterrissage situé à peine à deux milles de la gorge. Il avait dû le faire sans doute à la suite du bombardement et de rapports indiquant la présence probable de patrouilles dans cette région (en effet, le groupe découvrit plus tard que des recherches sur une grande échelle avaient été entreprises dans ce but). Les éclaireurs du groupe repérèrent des douzaines d'appareils avant le coucher du soleil, dispersés sur le terrain d'atterrissage. On décida d'opérer la nuit même.

Le groupe fit un détour de huit kilomètres pour arriver à l'aérodrome, puis il se divisa en deux : une partie prenant le chemin de la côte pour le rendez-vous avec le colonel et le sergent, l'autre cherchant la meilleure voie pour atteindre l'aérodrome par le nord.

Les trois derniers milles furent parcourus à pied et les hommes arrivèrent au lieu de leurs exploits à la nuit tombée. Ils trouvèrent le terrain d'atterrissage étroitement gardé, des sentinelles faisant les cent pas et un camion patrouillant sans arrêt autour du champ d'aviation.

Ils disposèrent rapidement de deux sentinelles, puis pénétrèrent dans l'enceinte ennemie pour s'occuper des autres. Un lieutenant britannique, qui était un célèbre sportif international avant la guerre, entra dans le mess avec un homme. Ils ouvrirent brusquement la porte et pressèrent la gâchette de leur mitraillette. Tout fut réglé en une minute. Ils jetèrent une bombe à retardement sur le toit du mess « pour la chance », puis ils passèrent à une autre besogne.

Dehors, l'enfer s'était déchaîné. Les batteries de défense de l'aérodrome avaient été mises en action, et les Britanniques virent un violent tir de barrage à la mitrailleuse en direction de la mer. De toute évidence, les Allemands pensaient avoir été envahis par la mer. Entre temps, un de nos hommes cherchait un dépôt de carburants. Les balles des mitrailleuses sifflaient à ras de sol. Il poursuivit néanmoins sa tâche quand il repéra le dépôt. Il se mit alors à placer des bombes à retardement au milieu de la sortie. Les autres membres du groupe avaient trouvé un dépôt d'explosifs. C'était un des plus grands qu'ils aient jamais vus. Ils dévissèrent les capsules de deux canons de cinq cents et mirent des bombes à retardement à l'intérieur.

Les mitrailleuses se calmèrent. Les Allemands embarrassés avaient dû s'abriter, car sur le terrain d'aviation les Britanniques purent aller d'un avion à l'autre sans être inquiétés. Dans chaque appareil, ils mirent une bombe à retardement. Ils firent ainsi pour 37 avions, puis épuisèrent leur provision de bombes. Il restait encore 15 avions. Les hommes n'avaient plus d'outils, mais ils devaient faire quelque chose pour les endommager. Avec leurs mains, ils arrachèrent les instruments de bord.

Après cela, ils coururent vers leurs camions à trois milles de là, au milieu d'une obscurité profonde, en s'aidant de compas prismatiques ; ils fumèrent des cigarettes, attendirent et comptèrent les explosions. La première fut celle du mess qui explosa avec fracas, puis celle du dépôt de carburants et des avions qui sautèrent un à un, à une minute d'intervalle. Il y eut 40 explosions qui mirent en pièces et brûlèrent un matériel représentant près d'un million de livres. Alors, ils se décidèrent à repartir.

Plus loin, sur la principale route côtière, à quelques milles de distance, le reste du groupe comptait les explosions lui aussi. Il tenait à avoir sa part d'émotion. Les hommes avaient atteint la côte après le crépuscule et remarquèrent un trafic très intense. Si loin du front, les transports ennemis ne tenaient pas compte du black-out. Les phares des camions brillaient de tous leurs feux. Les Anglais allumèrent les leurs aussi, et ils se joignirent calmement à un convoi de camions ennemis qui poursuivait son chemin.

ENTOURE PAR L'ENNEMI

Ce qui arriva par la suite fut pour le moins inattendu. Après avoir parcouru des centaines de milles de désert, sur des routes épouvantables, la direction d'un des camions dévia de la route et s'enfonça dans le désert. Par bonheur, il n'y avait pas de fossé et le conducteur fut capable de redresser le volant. Mais le convoi était entouré par l'ennemi de tous les côtés. Les camions qui se trouvaient au-devant de lui et derrière lui étaient des camions italiens et allemands. Des deux côtés de la route, des centaines de soldats ennemis bivouaquaient pour la nuit, allumant des feux et préparant le dîner.

La chance fut une fois de plus de leur côté. Les soldats italiens étaient sans doute très loin de penser qu'une patrouille ennemie pouvait s'aventurer jusque-là. Les Anglais purent décharger le contenu du camion en panne dans un autre et poursuivirent leur route après avoir mis une bombe à retardement dans le véhicule abandonné.

Le colonel et le sergent furent recueillis à l'horaire fixé et le groupe reprit bientôt son chemin vers le sud, à travers le désert.

Le jour suivant, ils se trouvèrent tous au rendez-vous final, avec les hommes qui avaient fait leur œuvre de destruction sur l'aérodrome. Ainsi, toute la patrouille regagna les lignes britanniques sans avoir perdu un seul homme.

Ce récit ne donne que les grandes lignes de l'étonnante aventure de ces hommes courageux. Je ne vous ai rien dit des souffrances qu'ils ont endurées, de leur soif, de leur anxiété alors qu'ils fumaient nerveusement des cigarettes en conduisant leurs camions à travers le plus cruel désert qu'on puisse imaginer, la « contrée du diable », comme ils l'appellent.

Et ces hommes pour qui l'une des besognes les plus dangereuses de la guerre n'est qu'une simple routine maintenant — la capture pour eux signifie la mort — sont recrutés parmi les classes les plus simples de la société. Avant la guerre, l'un d'eux était vendeur dans un magasin, un autre employé dans une banque, un troisième plombier, un autre encore menuisier. Il y a un spécialiste de beauté parmi eux, un maître d'école, un glacier. Ce n'étaient que des novices quand ils commencèrent.

LES AMÉRICAINES ont répondu "PRÉSENTES!.."

Les femmes américaines apportent une collaboration efficiente à l'effort de guerre. Un projet pour la formation d'un corps auxiliaire féminin, à l'instar des A.T.S. britanniques, a déjà été présenté à la Chambre des Représentants et ne tardera pas à être approuvé. En attendant, des milliers de femmes américaines se sont engagées dans les services auxiliaires, les hôpitaux, les usines, les services de la défense passive, et même dans l'aviation.



Une jeune aviatrice, Jacqueline Cochran, qui poursuit les démarches nécessaires pour que 3.258 femmes américaines puissent piloter des avions vers la Grande-Bretagne, fait part de ses projets au capitaine Norman Edgar, représentant du service de transport auxiliaire britannique.

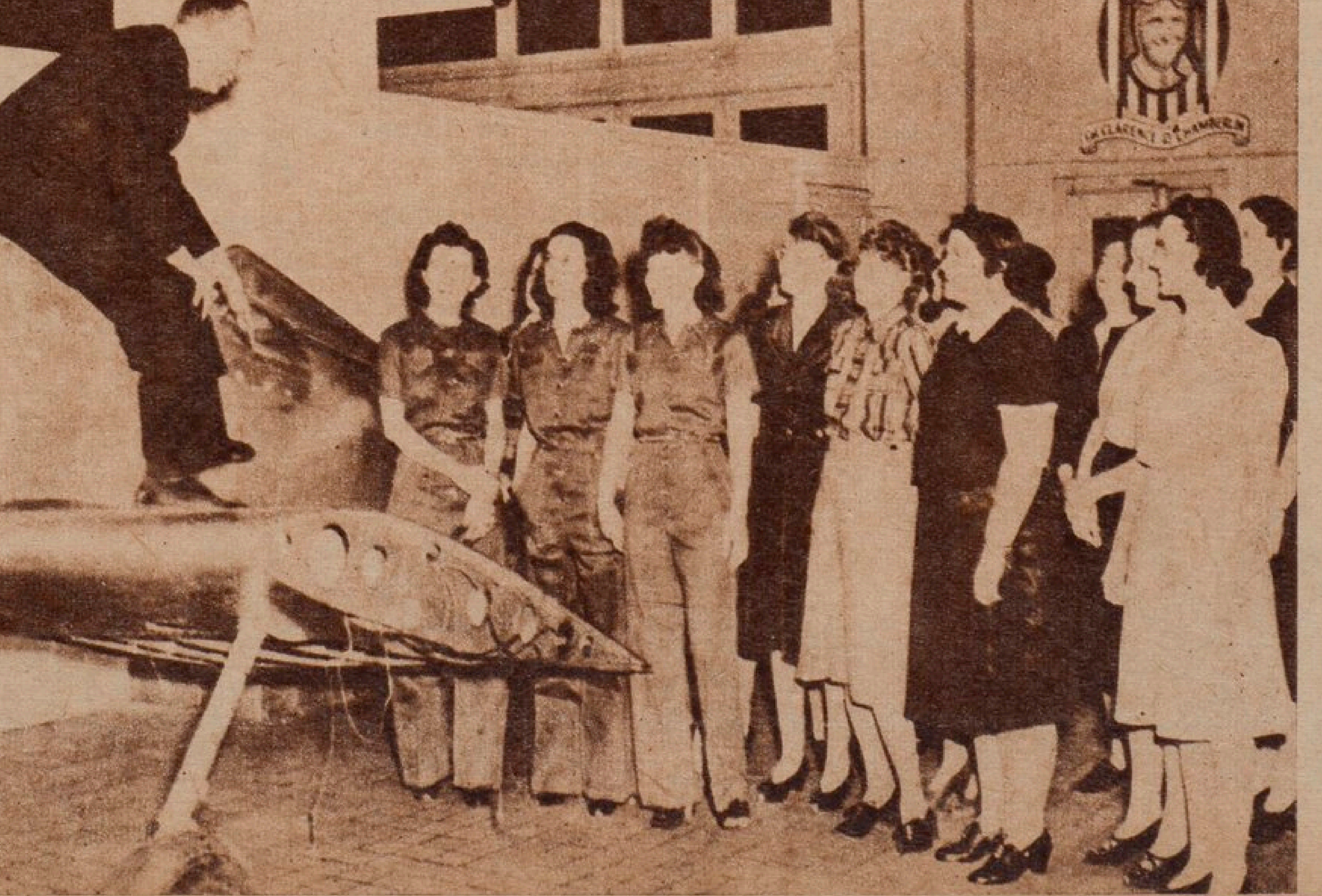
Le rythme de la production en Amérique ne se ralentit pas par suite du départ des soldats pour le front. De nombreuses femmes les remplacent dans les usines. Elles s'acquittent de leur tâche avec infiniment d'adresse et de doigté et sont très expertes dans les travaux électriques



Six jeunes filles étalent les différents uniformes de la défense passive américaine devant une assemblée composée de militaires. De gauche à droite : l'uniforme d'hiver des membres de la défense passive, une aide-infirmière, une ouvrière, une gardienne de jour, une gardienne de nuit, une serveuse de cantine. Ne dirait-on pas plutôt six jolies stars ?



A l'hôpital St. Vincent de New-York, des sisters et des nurses sont entraînées spécialement pour les mesures à prendre durant les alertes. Quand la sirène mugit, elles doivent suivre, en bon ordre, les instructions qui leur ont été données. Grâce à elles, nombre de vies humaines pourront être épargnées et nombre de misères soulagées.



← Des cours spéciaux de mécanique sont donnés aux femmes américaines qui, désormais, remplaceront dans une grande proportion les hommes dans les usines. Ici l'instruction est faite à un groupe de jeunes femmes par le fameux pilote transatlantique Clarence Chamberlin.

In

UN PAYS IMMENSE AUX

Dans la ville de Delhi, capitale poli
l'attention des habitants et des t
s'abaisser jusqu'aux peuples ; ce s
jusqu'à elle. C'est un bienfait qu'il fa
pleinement. » Aujourd'hui, la Grande-
ont atteint le stade de maturité qui leur donne droit
est en route vers les Indes, porteur du message de
frontière des Indes. Ce pays qu'ils convoitent depuis
Aussi les armées japonaises doivent à tout prix conti
toires fondre comme neige au soleil. Mais les Hindou
tants. Leur pays est riche ; il possède des fabriques

Un des plus beaux monuments de l'Inde, le Jama Masjid, sis à Bhopal, dont la construction ne dura pas moins de 25 années (1832 à 1857). Ses dômes et ses minarets peuvent être vus de plusieurs milles alentour et ses quatorze flèches d'or font l'admiration générale. Une vue intérieure du Jama Masjid.

Trois cent soixante-quinze millions d'hommes, un sixième de la population totale du globe, forment l'agglomération humaine qui peuple la péninsule hindoue. Dans ce pays immense, qui s'étend sur vingt-huit degré de latitude et vingt-quatre degrés de longitude, on trouve la plus grande variété de climats, de paysages, de faune et de flore. Grands froids et chaleurs extrêmes dans le nord, température subtropicale au centre, humidité suffocante, équatoriale au sud.

La diversité géographique du losange hindou est la cause directe de la diversité et de l'abondance de ses ressources naturelles.

Avant d'étudier plus avant les caractéristiques politiques et économiques de l'Inde en rapport avec la guerre qui a maintenant atteint le voisinage de ses frontières, parcourons l'immense contrée en voyageurs intéressés. Penchons-nous sur les caractéristiques saillantes de ces populations et de ces paysages dont nous avons toujours entendu parler, mais qui, malgré tout, sont restés entourés d'une sorte de charme mystérieux.

LA FRONTIÈRE DU NORD-OUEST

Dans presque toutes les informations qui sont parvenues au monde européen au cours de ces dernières années, chaque fois que la péninsule hindoue a été mentionnée, il a été question des provinces du Nord-Ouest et de la fameuse passe de Khyber. Les habitants de cette région ne pourraient pas vivre sans combattre. Aussi les luttes, les guérillas n'ont jamais cessé avant la guerre. Les Pathans musulmans, les Mohmands, les Afridi, les Wazirs, les Mahsuds, les Shinwari, les Orakzai, les Bhittani sont des tribus composées de descendants de races guerrières. Chaque garçon âgé de plus de dix ans porte toujours un fusil et ne manque pas une occasion de s'en servir. Des chefs énergiques et valeureux commandent ces hommes au sang chaud. Leur morale est très simple. Les seuls actes qui sont hautement répréhensibles pour tout habitant de la province du Nord-Ouest sont : le refus de l'hospitalité, la négligence de venger une offense, l'oubli ou le pardon.

La région de la frontière du nord-ouest fournit la presque totalité des effectifs qui composent les régiments pathans dans l'armée britannique des Indes. Ceci permet aux dirigeants britanniques de tenir fermement en mains ces populations naturellement portées à l'insoumission et aux révoltes. Lorsque, dans les collines, une tribu se rebelle, tous les hommes de ce clan qui font partie de l'armée régulière sont congédiés. Ce renvoi est considéré par eux comme la punition la plus terrible, sans compter que la tribu ne peut plus continuer à jouir des avantages matériels et pécuniers constitués par la solde que touchaient les hommes sous les armes. Plusieurs tribus coopèrent sincèrement avec les autorités, montant la garde sur les routes, accompagnant des convois de camions qui traversent la frontière en route pour l'Afghanistan, et surveillant les lignes télégraphiques et téléphoniques.

A part ces gardes « civils » ou « khassadars», une unité de constables pathans appelés éclaireurs, qui sont empruntés à l'armée, est chargée du maintien de l'ordre.

Mais la province du Nord-Ouest n'est pas totalement composée des régions montagneuses habitées par des tribus belliqueuses. Sur une grande échelle s'étendent de vastes plaines, peuplées de cultivateurs paisibles. A l'ouest se trouvent des territoires appartenant à des clans ; seules les routes sont la propriété du gouvernement des Indes. Les terres sont stériles, et les habitants sont souvent obligés de pourvoir à leur subsistance par des actes de banditisme. Les rapports entre ces tribus et les autorités sont établis par l'entremise d'agents politiques, délégués britanniques qui se chargent d'étudier les problèmes auxquels ces populations ont à faire face. Un agent politique, ainsi que tout Britannique occupant une charge quelconque dans la province du Nord-Ouest, doit savoir parler le pachtou, langage employé par les tribus de l'endroit et qui rappelle vaguement le persan.

La capitale de toute la région est Peshawar. Cette ville fortifiée est complètement entourée de barbelés. A la tombée de la nuit, Peshawar ferme ses portes.

LA RIANTE PROVINCE DE MYSORE

Allant d'un extrême à l'autre, voici la merveilleuse province de Mysore, la partie la plus attrayante de toute la péninsule hindoue. C'est dans cette région que les résultats des efforts de civilisation déployés par la Grande-Bretagne depuis plus d'un siècle sont le plus apparents : patronnés par les Anglais, les indigènes de Mysore sont parvenus à bâtir un Etat moderne et prospère.

Mysore compte 6.500.000 habitants. La province possède 7.000 écoles, y compris une université, 43 écoles supérieures et 357 institutions d'enseignement secondaire. Les « intouchables » ou « parias », qui représentent la caste la plus méprisée de l'Inde, ont droit à l'ins-



S.E. le Marquis Linlithgow, vice-roi et gouverne
pale de Delhi où le lait est distribué gratuitem
armés de leurs

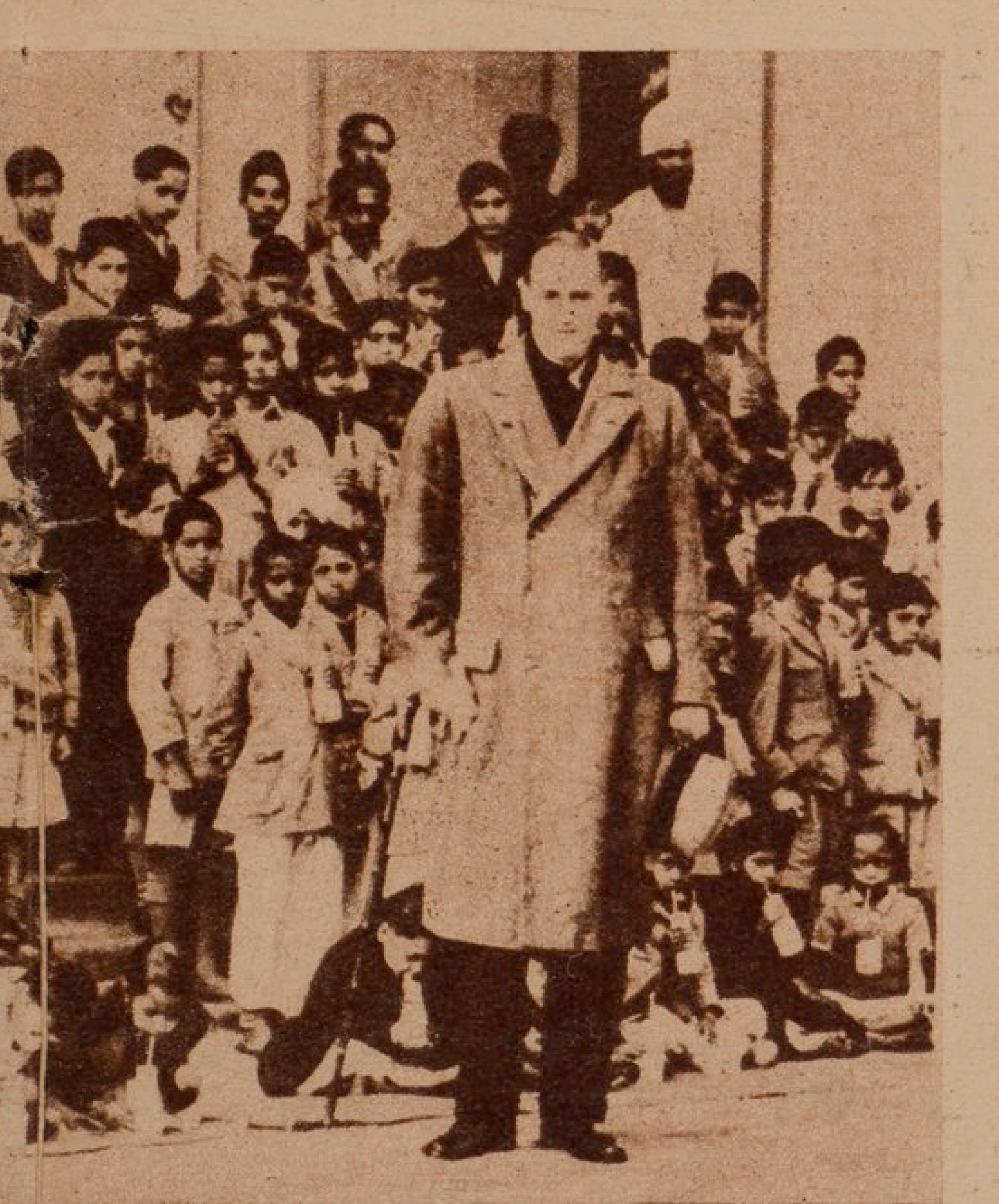


es
des

RESSOURCES ILLIMITEES

litique de l'Inde, une inscription attire istes : « La liberté ne consent pas à sont les peuples qui doivent s'élever aut avoir mérité, pour pouvoir en jouir e-Bretagne a reconnu que les Hindous à un régime autonome. Alors que Sir Stafford Cripps e liberté, les envahisseurs japonais sont arrivés à la s longtemps représente pour eux une menace constante. ntinuer à avancer, sous peine de voir toutes leurs vic- ous constituent une population de 375 millions d'habi- es d'armement et est défendu par de valeureux soldats.

L'armée des Indes est composée de soldats valeureux, particulièrement bien entraînés, et la tactique de défense de ce pays sera de contenir les Japonais en Birmanie. Une troupe hindoue en manœuvres dans une région de l'est.



rneur général des Indes, en visite à l'école munici- ement aux élèves. Le vice-roi parmi les écoliers urs bouteilles de lait.

truction gratuite. On leur enseigne avant tout à ne pas haïr les membres des autres castes, et ceux-ci également sont imbus des principes égalitaires que le monde occidental a adoptés.

Le gouvernement local du Mysore est un exemple frappant de l'état d'esprit à base de tolérance qui règne dans toute la province : le maharajah est un Hindou; son « Dewan », ou premier ministre, est un musulman persan. Le « Dewan » a pour collaborateurs un secrétaire pratiquant la religion catholique et un assistant brahmane. Le médecin de l'ancien maharajah était un juif autrichien et son secrétaire un Anglais.

La langue officielle de la province est l'anglais, bien que les habitants emploient un dialecte indigène, le « Kannada ». L'anglais est enseigné dans les écoles et 90% des livres qu'on voit à l'étalage des libraires sont écrits dans cette langue.

Le résultat de cette politique est vraiment spectaculaire. Mysore est peuplée d'une jeunesse compétente, à la mentalité large et propre. Les hôpitaux et les œuvres d'assistance sociale sont nombreux. Le Trésor dépense annuellement Lst. 500.000 pour l'instruction des masses. Près de 200 agglomérations possèdent des installations électriques. La ville de Mysore est plus propre et plus attrayante que bon nombre de villes européennes et américaines. Un système de réservoirs distribue une irrigation régulière à la banlieue. Les installations hydro-électriques sont ultra-modernes.

Mysore est également un centre industriel important. Elle possède une grande installation métallurgique et une usine de ciment qui produit 26.000 tonnes par an de ce produit. D'autres usines donnent du papier, du verre, de la porcelaine, des dynamos, des produits en bakélite, des produits chimiques, des engrais, du savon et de la soie. L'institut scientifique, fondé par le grand magnat de l'acier Sir Dorabji Tata, se trouve à Mysore.

Mysore, symbole des progrès accomplis par les Hindous, est aujourd'hui l'espoir de l'Inde entière, et la Grande-Bretagne peut être fière d'avoir été le promoteur de la civilisation de cette région.

•

370 MILLIONS D'HOMMES DIVISÉS PAR LA RELIGION

Le principe premier de l'Hindouisme est « dharma ». Par ce terme, on désigne la croyance que tous les gens ont le droit de vivre selon leur propre volonté et leurs coutumes, bien qu'ils ne soient pas nés égaux. Ce principe explique le fait que l'Inde a encouragé dans le pays l'expansion d'une douzaine de religions différentes, dont est résultée la division de la population hindoue proprement dite en 3.000 castes. Les deux croyances principales qui rivalisent avec l'Hindouisme aujourd'hui aux Indes sont l'Islamisme avec plus de 90 millions de pratiquants et l'animisme dont les adeptes adorent un manguier et croient que tout objet est vivant. Ces aborigènes sont opposés à Ghandi qu'ils essayent de combattre. Ils ont leur propre mouvement, le « Adi Basi ». Les musulmans ont fondé leur puissante Ligue, que dirige le combattif Jinnah.

Le chef-d'œuvre de divisions et de subdivisions que le monde ait jamais vu est constitué par l'Hindouisme. A travers des siècles, cette entité s'est subdivisée à l'infini, formant des milliers de congrégations religieuses séparées, appelées castes ou communautés, et a donné naissance à quelques schismes majeurs dont les principaux sont ceux des Sikhs et des Jains. L'Hindouisme a assimilé et adopté plus de 3 millions de divinités qui président à chaque opportunité et à chaque besoin. Quoique cette partie de la population, qui en groupe une large majorité, possède des idéaux et des croyances très élevés dans le cycle de la pensée humaine, les Hindous sont en grande partie responsables des divisions, des dissensions qui ont marqué l'histoire contemporaine des Indes.

Ghandi lui-même n'a pas fait beaucoup pour diminuer les divergences entre les différentes castes, divergences irréductibles. Il s'est contenté de mener une campagne pour que ses disciples ne considèrent plus les « intouchables » comme des animaux, et les traitent comme des êtres humains.

La population des Indes compte : 217.595.000 Hindous, 3.014.000 Sikhs, 1.248.000 Jains, 10.721.000 bouddhistes et 90.000.000 de musulmans.

Ces chiffres donnent une idée générale de l'immensité et de la diversité des sectes qui peuplent la péninsule hindoue.

•

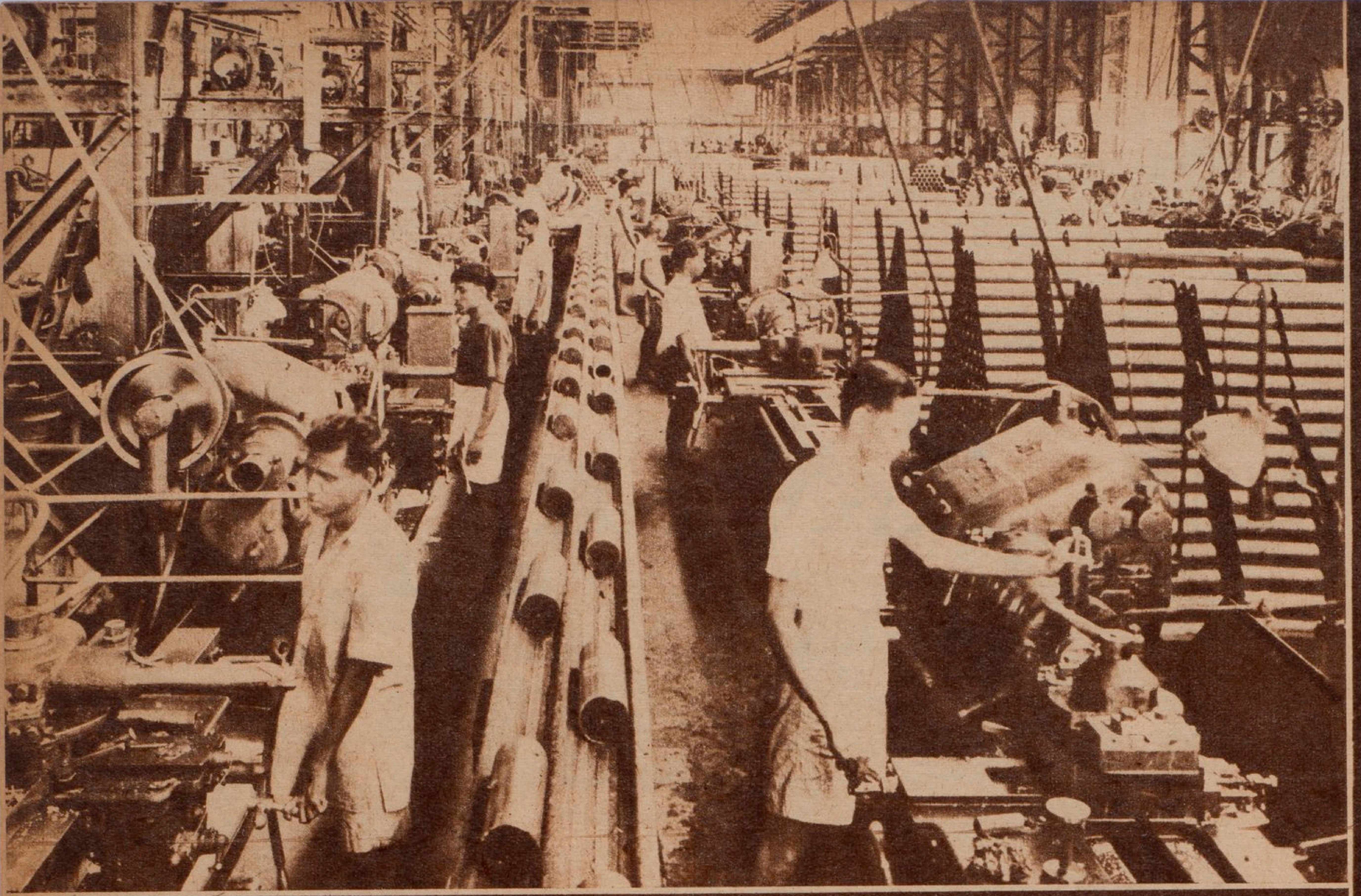
LA VIE DES BLANCS AUX INDES

La chaleur humide des plaines hindoues est difficilement supportable pour les Blancs. Aussi, les Anglais et autres Européens qui habitent le pays sont obligés, dès le mois de mai, de se déplacer vers le Nord, vers Simla, une région étrange qui ressemble à la fois à l'Angleterre, la Suisse, l'Ecosse et l'Inde réunies. A Simla, l'été est frais mais pluvieux. Les Européens aiment pousser encore plus au nord, et vont passer la saison chaude dans le royaume indépendant de Cachemire, que les Anglais cédèrent à son maharajah en 1846 pour la somme de Lst. 1.500.000.

A Srinagar, pour 10 shillings par jour, on peut louer une superbe maison flottante, y compris le service de trois domestiques. En général, ces embarcations, qui possèdent un pont supérieur pour les bains de soleil et dans lesquelles on a installé l'électricité, demeurent amarrées sur les rives de la merveilleuse chaîne de lacs et de canaux qui traversent la vallée de Cachemire. Elles sont ravitaillées par de petits bateaux qui font la navette entre les estivants et la ville.

Ceux qui préfèrent la montagne peuvent louer une « hutte » luxueuse à Gulmarg, station située à plusieurs centaines de mètres d'altitude. Avec la guerre, les fonctionnaires britanniques ont espacé considérablement leurs voyages périodiques en Angleterre. Aussi, toutes ces stations d'estivage sont encombrées.

En hiver, les officiels réintègrent leurs résidences dans les grandes villes : Delhi, Calcutta, Bombay, Madras.



L'effort pour la production de guerre a pris aux Indes des proportions considérables et de très nombreuses usines produisent avec intensité armes et munitions. Une grande fabrique de chemins de fer, entre autres, a été transformée en usine gigantesque d'où sortent toutes sortes d'engins et de matériel de guerre. Des obus à droite, des obus à gauche, des obus partout vont grossir l'effectif de guerre.

PRODUCTION DE GUERRE

Après six mois de guerre, à partir de septembre 1939, l'Inde avait fourni aux Alliés une quantité totale de produits équivalente à sa production de toute l'année précédente. Les mines, les usines, les moulins de l'Inde travaillent nuit et jour et débitent en grande quantité les produits nécessaires à la continuation de la guerre.

Aujourd'hui, l'Inde est à même de s'assurer la production nécessaire à sa propre défense. Dans le domaine de la métallurgie, des miracles ont été accomplis. Jamais aux Indes des plaques de blindages n'avaient été fabriquées. Actuellement, elles sortent des usines hindoues par milliers de tonnes mensuellement. Des châssis sont importés, sur lesquels on monte sur place des carrosseries cuirassées. En une année, l'Inde peut mettre sur pied trois mille véhicules blindés, qui seront affectés exclusivement à la défense locale. Déjà, une bonne partie de ces constructions est terminée, et les véhicules ont été livrés à l'armée. Des usines de matériel ferroviaire ont été adaptées à la fabrication des tanks. Les manufactures d'armes et de munitions travaillent à plein rendement. Les autorités sont en train de monter une usine qui produira des projectiles antitanks. Grâce aux ressources locales, des milliers de parachutes complets peuvent être fabriqués. L'industrie produit jour et nuit et par milliers des fusils, des mitrailleuses, des obus de petit calibre, des canons de 6 pouces et des obusiers. Depuis le début de la guerre, l'Inde a fourni plus de 120 millions de chargeurs de munitions légères, ainsi que de grandes quantités d'explosifs.

L'industrie de l'acier travaille à plein rendement, et peut actuellement faire face à toutes les exigences intérieures, tout en exportant d'importantes quantités pour la cause commune. Une seule usine produit mensuellement 50.000 outils de types différents pour les forces combattantes, sans compter des rails, des plaques galvanisées et un tonnage considérable de barres d'acier servant à la fabrication des obus. Des progrès énormes ont été réalisés dans les alliages servant à la confection des casques en acier pour les troupes hindoues, des boulets anti-blindages, des ressorts pour les mitrailleuses et des aciers pour fusils et armes automatiques.

Les effectifs des Indes et du Moyen-Orient sont actuellement ravitaillés sur une grande échelle par la production de l'Inde. Ce pays a fourni pendant la première année de la guerre 280.000 tonnes de bois, 12 millions d'uniformes, des tentes pour une valeur de 4 millions de livres, des tissus en coton et en jute valant 5 millions et demi de livres.

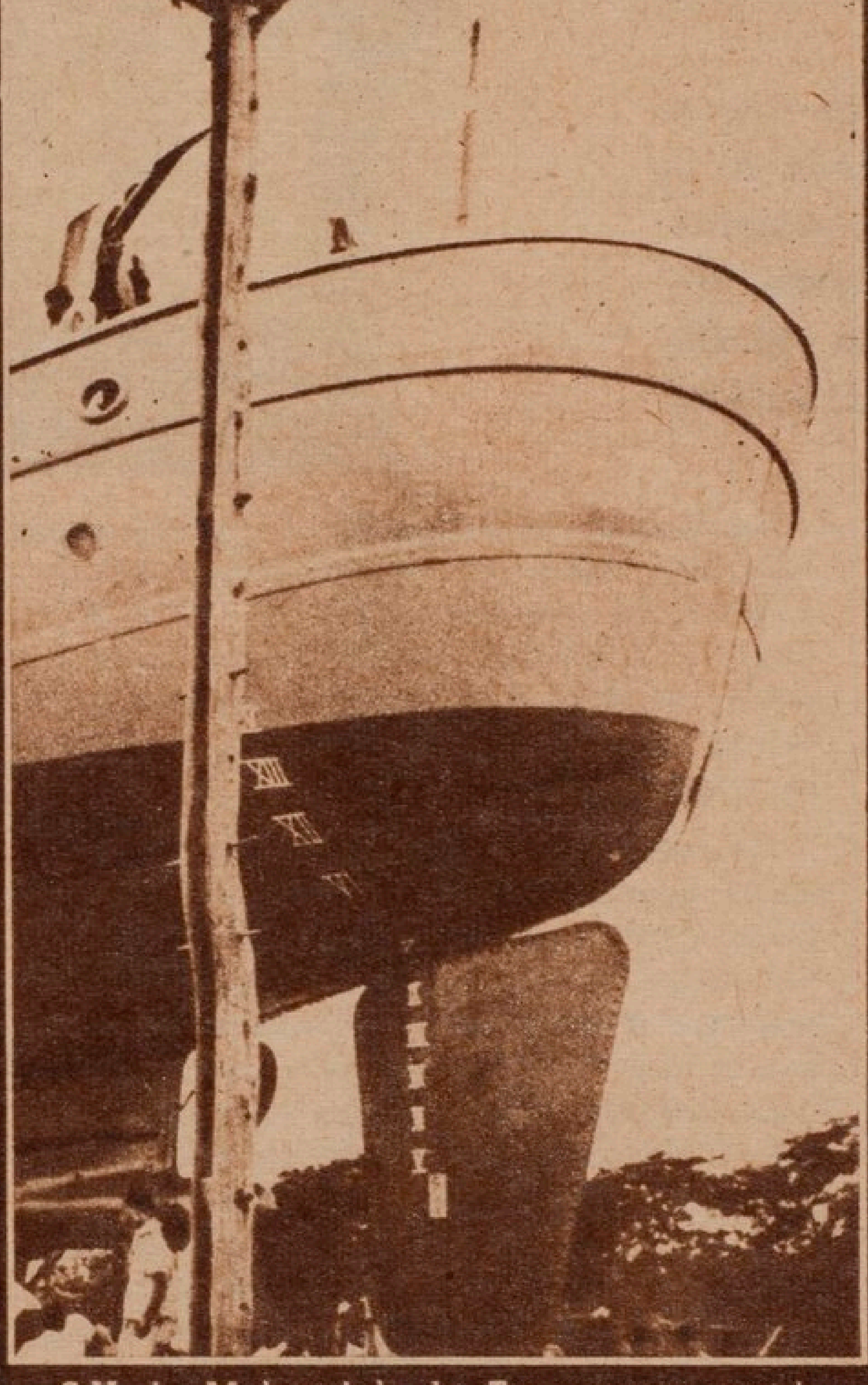
Dans les chantiers navals des Indes sont construits des bateaux puissamment armés et protégés. Des quantités considérables de câbles pour « dégausser » (isoler les mines magnétiques) les bateaux marchands ont été produites dans les Indes.

Le gouvernement des Indes a décidé que pendant toute la durée de la guerre, le Bureau des Recherches Industrielles concentrerait tous ses efforts en vue d'augmenter la qualité et la quantité des matériaux de guerre. Un budget spécial a été prévu pour la conduite de ces travaux de recherches et d'organisation, et pour l'installation de plusieurs centres expérimentaux. Des études très poussées ont été entreprises en vue de remplacer les huiles minérales employées pour les moteurs par des huiles végétales dont l'Inde est grand producteur. On découvrit ainsi que les huiles végétales pouvaient convenir parfaitement à la lubrification des moteurs à combustion interne. D'autres substituts ont été recherchés et introduits, de façon à rendre l'industrie hindoue aussi indépendante que possible des importations de l'extérieur.

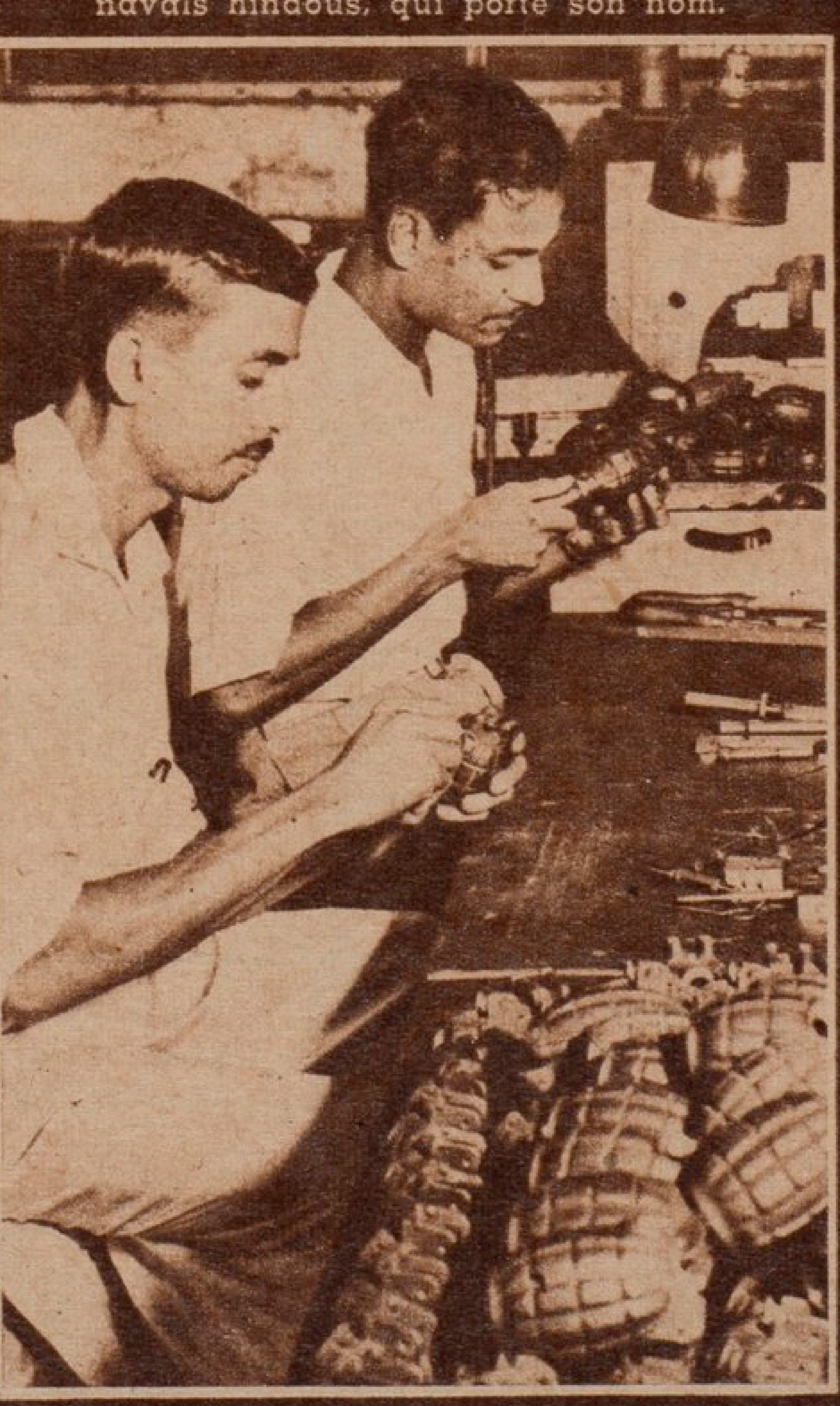
Les dirigeants de l'Inde ont déployé tous leurs efforts en vue de rendre l'armée des Indes indépendante des ravitaillements d'outre-mer. Ainsi, l'industrie des conserves a été mise sur pied et connaît déjà un certain essor. La production du lait condensé et du fromage a été intensifiée. Le Mysore et le Travancore produisent une substance tirée des écorces des noix de coco, employée dans les masques à gaz. La production de l'aluminium a été organisée. Des mesures ont été prises pour l'augmentation des stocks d'essence d'aviation et la fabrication locale des huiles lubrifiantes pour les avions.

Les résultats obtenus sont démontrés par une simple énumération de produits qui sont fournis par l'Inde à toutes les parties de l'Empire britannique depuis le début de la guerre : uniformes, rails, abris en acier, tentes, matériel pour les hôpitaux, machines, ventilateurs électriques, équipements téléphoniques, clous, fils de fer, joints en acier, réservoirs métalliques, produits chimiques, savon, charbon, coke, ciment, cigarettes, produits alimentaires, thé, sucre, coton et tissus en laine.

L'Inde, pays aux ressources infinies, après avoir contribué grandement à la conduite de la guerre en Europe et en Afrique, s'apprête à son tour à faire face à un ennemi qui menace ses frontières. Trois cent soixante-quinze millions d'hommes, désireux de continuer leur chemin sur la route du progrès, se dresseront contre l'agresseur.



S.H. le Maharajah de Travancore contribua personnellement aux frais de construction de ce navire, sorti des chantiers navals hindous, qui porte son nom.



L'inspection des grenades à main après leur fabrication.

Une terre fertile Un sous-sol riche

Les matières premières de l'Inde ont pris une importance capitale depuis la guerre, car elles contribuent à permettre à la Grande-Bretagne de maintenir et d'augmenter régulièrement son potentiel de guerre.

Sur le plan agricole, comme sur le plan minier, l'Inde est une source inépuisable de richesses, dont l'exploitation intensifiée peut faire de cette contrée un des pays les plus productifs du monde. Voici quels en sont les principaux produits :

LE COTON. L'Inde est le second pays producteur et exportateur du monde en ce qui concerne la précieuse fibre. Les plantations de coton s'étendent dans toute la région de terres noires du Deccan, qui comprend une partie des provinces centrales et une partie des environs de Bombay. D'autres cultures s'accommodent des terres fertiles de Khatiavar, du Mysore septentrional, de la partie sud de Madras, du Sind et du Punjab.

Les qualités produites sont inférieures à celles du coton égyptien, mais le coton hindou à fibre courte était particulièrement apprécié par l'industrie japonaise. Avant la guerre, le Japon était le principal acheteur du coton des Indes.

LE JUTE. Cette culture est le monopole de quatre provinces : Bengale, Assam, Bihar et Orissa, mais le Bengale à lui seul fournit le 90 % de la production totale. La culture intensifiée du jute a causé à un certain moment une crise assez grave, due à la surproduction de cette plante textile. Mais avec la guerre, la situation a pris un tout autre aspect et tous les établissements de culture et de filature du jute qui avaient dû fermer leurs portes travaillent aujourd'hui à plein rendement. Le jute s'est avéré le tissu d'empaquetage le meilleur marché et le plus solide. Il est largement employé par les Alliés et les pays de l'Axe ont été obligés de recourir à des ersatz depuis que le jute hindou leur est interdit. Récemment, l'Allemagne annonça qu'elle avait trouvé une fibre pouvant avantageusement remplacer le jute. Mais il est douteux que les résultats donnés par le nouveau produit soient aussi bons que ceux obtenus par le jute, surtout en ce qui concerne la confection des sacs.

LA LAINE. L'élevage des moutons est pratiqué sur une vaste échelle aux Indes, soit dans la partie tropicale, soit dans le Nord, au bord des régions désertiques ou sur les pentes basses de la chaîne de l'Himalaya. La laine hindoue est excellente, et dans tous le pays se trouvent des usines qui transforment la matière brute en couvertures et autres articles vestimentaires.

LES HUILES VEGETALES. L'industrie des graines oléagineuses est une des plus répandues à travers tout le territoire des Indes. Mais vu l'emploi domestique auquel la population destine une bonne partie des huiles végétales : cuisine, éclairage, etc., il est dif-

(Lire la suite en page 19)



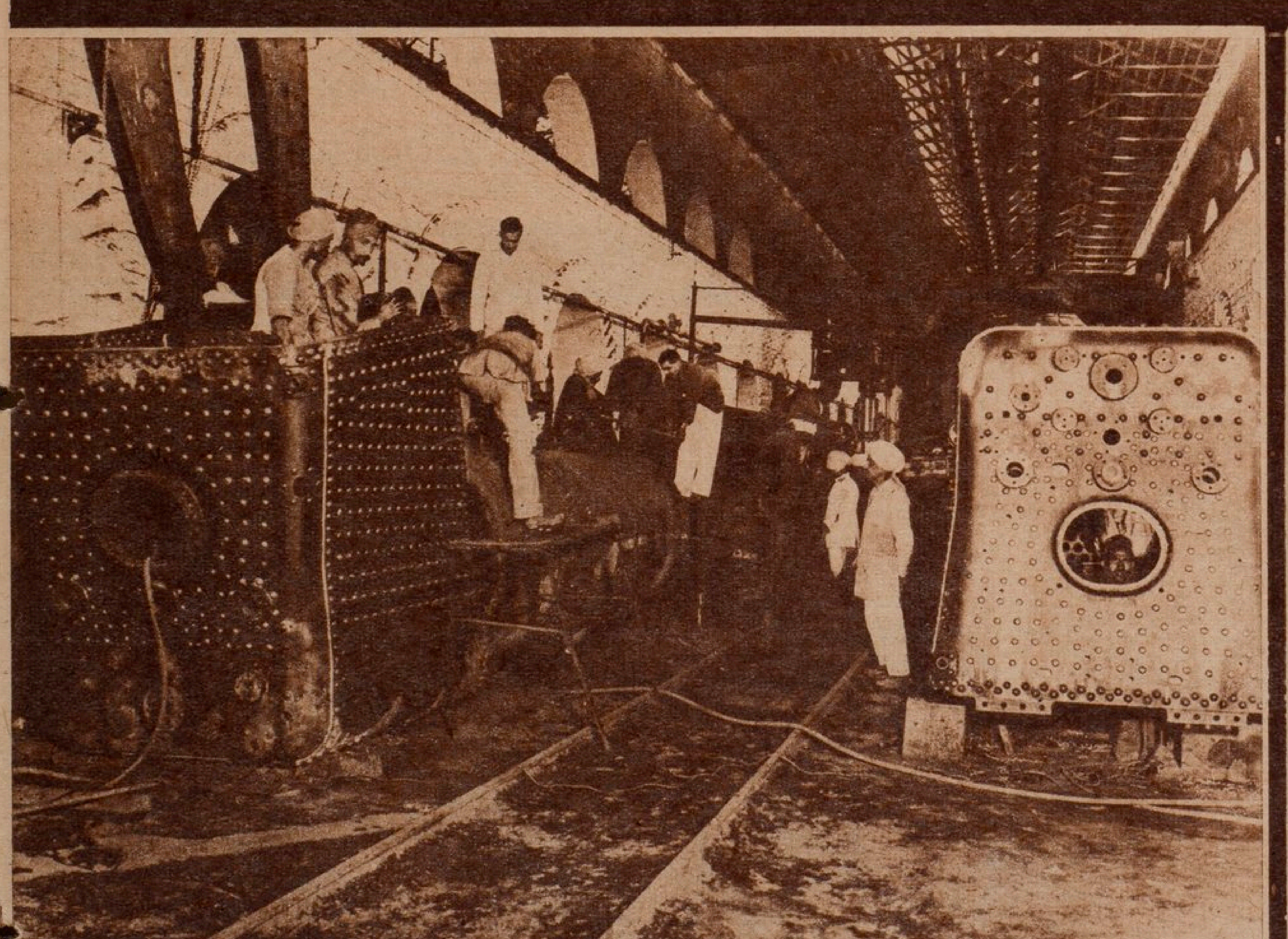
Des lorries, sortis de l'usine, prêts à être envoyés sur le front.

PROVINCES BRITANNIQUES
ETATS INDIGÈNES ET FÉODAUX

KASHMIR
SRINAGAR
PESHAWAR
RAWALPINDI
PUNJAB
QUETTA
MOULTAN
BALOUCHISTAN
DELHI
RADJPOUTANA
GWADAR
SIND
JODHPOUR
AJMER
LUCKNOW
PROVINCES UNIES
HAIDERABAD
KARACHI
ALLAHABAD
BENARES
PATNA
BHUTAN
ASSAM
IMPHAL
BIHAR
INDE CENTRALE
BENGALE
DACCA
AHMEDABAD
INDORE
JUBBULPORE
PROVINCES CENTRALES
CALCUTTA
MANDALAY
BIRMANIE
MER D'ARABIE
DIU
NAGPOUR
ORISSA
BOMBAY
POONA
HAIDERABAD
BASTAR
BAIE DU BENGALE
SHOLAPOUR
HAIDERABAD
RANGOUN
Vers Suez via Aden 4740 Kilomètres
GOA
MADRAS
Bombardée par l'Emden durant la dernière guerre
MYSORE
BANGALORE
MADRAS
ILES ANDAMAN
MADURA
TRAVANCORE
CEYLAN
KANDY
COLOMBO

LÉGENDE

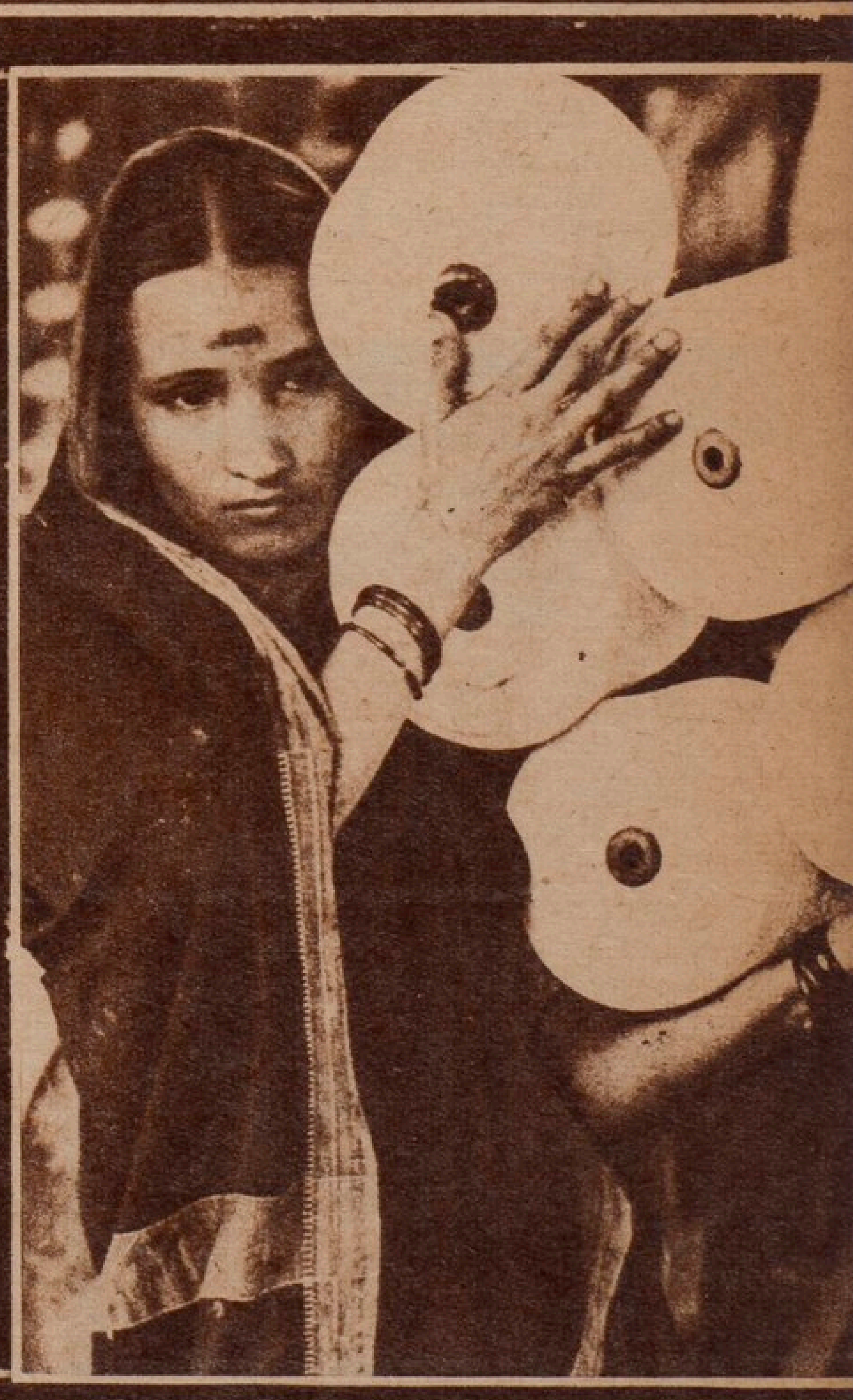
- Coton
- Blé
- Thé
- Riz
- Graines de Lin
- Noix moulues
- Orge
- Jute
- Canne à sucre
- Bajra
- Jowa
- Moutarde
- Or
- Charbon
- Minerais de Fer — I
- Manganèse — X
- Argent
- Cuivre — H
- Mica — M
- Bauxite — B
- Plomb
- Etain — E
- Monazite
- Sel
- Rubis — R
- Pétrole
- Chrome — C



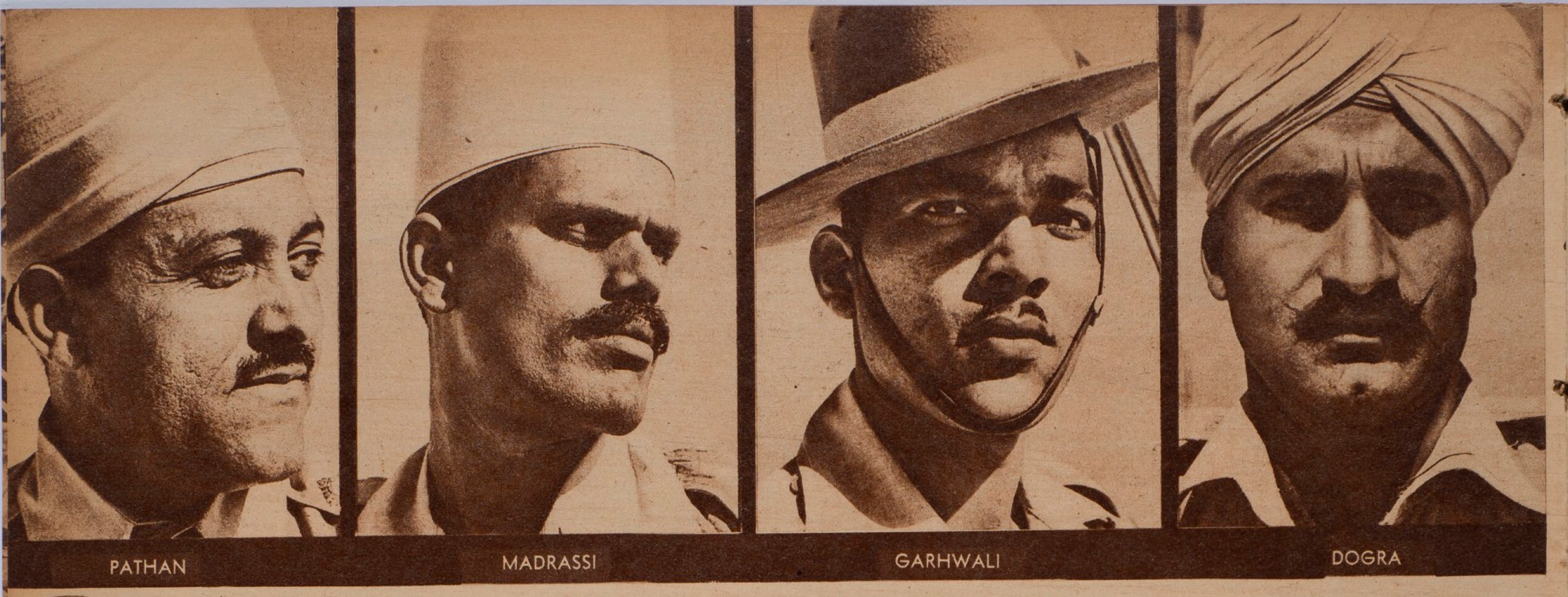
La pose des rivets pour maintenir les grosses pièces de métal. Des équipes spécialisées travaillent avec ardeur à la construction des locomotives.



Dans un coin de l'usine, le département de soudures électriques.



L'industrie textile aux Indes est des plus flo[...]santes. Une ouvrière transportant, dans une usi[...] des rouleaux de coton. La marque qu'elle po[...] sur le front est la preuve de son état de fem[...] mariée dont le mari est vivant.



PATHAN MADRASSI GARHWALI DOGRA

L'INDE SERA DEFENDUE

sur terre, sur mer et dans les airs

Le général Wavell, commandant en chef des troupes britanniques aux Indes, a organisé la défense de ce pays.

Depuis qu'il se trouve au commandement de l'armée des Indes, le général Wavell a dû envisager le problème de la défense du territoire sous tous ses aspects. Aujourd'hui, c'est la menace japonaise qui pèse le plus lourdement sur l'Inde. Mais Wavell ne pouvait pas se permettre de concentrer toutes ses défenses du côté oriental de la péninsule, négligeant un ennemi encore lointain, mais toujours dangereux, pouvant un jour accentuer sa menace aux portes nord-occidentales de l'Inde.

Ce n'est un secret pour personne que si l'Inde est considérée comme un morceau de choix par les impérialistes japonais propagateurs du plan Tanaka, Hitler a toujours caressé l'espoir de renouveler les exploits d'Alexandre le Grand. L'Inde conquise, la Grande-Bretagne reçoit un coup fatal. Les Japonais occupent aujourd'hui une position bien meilleure que les armées nazies embourbées en Russie. Mais l'armée des Indes veille à toutes les frontières.

Lorsqu'on jette un regard sur la carte de l'Asie, on peut difficilement admettre que Hitler puisse un jour se présenter avec ses hordes à la frontière du nord-ouest des Indes, et qu'il soit alors suffisamment fort pour créer une véritable menace. Mais, ne pouvant rien laisser au dépourvu, Wavell a été obligé d'envisager une pareille éventualité, aussi peu probable qu'elle fût.

Ayant pris toutes ses dispositions pour mettre la frontière du nord-ouest en parfait état de défense, Wavell s'est aussitôt attelé à la tâche de compléter la défense de l'Inde contre une attaque du Japon. Quels sont les instruments principaux de cette défense ? Quels sont les outils dont dispose le général Wavell ?

•

DE VALEUREUX SOLDATS

L'armée des Indes est composée de soldats magnifiques, très bien entraînés. Le territoire des Indes permet à une troupe d'achever sa préparation sur toutes sortes de terrains : en montagne comme en plaine.

Avant la guerre, l'armée des Indes comptait soixante mille soldats britanniques et cent cinquante mille soldats hindous. Depuis, ce chiffre a été considérablement augmenté, et les troupes indigènes ont vite atteint le demi-million d'hommes. Pendant la dernière guerre, les effectifs hindous se montèrent à 1.500.000 soldats, et il est très probable que l'organisation de Wavell ait mis sur pied une force aussi importante.

Dans le passé, le système de défense de l'Inde s'appuyait sur une espèce de ligne Maginot, comportant des positions fortifiées et des fortins défendant tous les centres importants. Pendant les dernières décades, de nouvelles positions fortifiées ont été construites, reliées par un système de routes aux voies de chemin de fer qui parcourent la partie péninsulaire de l'Inde.

Le général Wavell a entrepris en tout premier lieu la tâche d'adapter à l'ancien système une ligne de défense aménagée conformément à la stratégie moderne, consistant principalement en un système de défense en profondeur dont l'efficacité a été si bien démontrée au cours des opérations sur le front russe. La nature du terrain aux Indes se prête admirablement à ce système de défense.

De plus, on trouve aux Indes un réseau de rivières dont l'Indus forme la « pièce de résistance », et qui reçoit les eaux de tous les fleuves du Punjab. Les grands cours d'eau forment les meilleures lignes de défense contre un attaquant.

•

LA POPULATION SE DEFENDRA

Dès la déclaration de la guerre, les princes hindous ont mis toutes leurs ressources à la disposition de la Grande-Bretagne. Les populations de l'Etat de Hyderabad ont souscrit Lst. 100.000 pour l'aviation, suivant l'exemple de leur prince, le Nizam qui a offert Lst. 150.000 dans le même but.

Le fameux corps du Bikanir Camel, après avoir doublé ses effectifs, est en service actif.

La marine royale indienne, dont les officiers sont aussi bien Britanniques qu'Hindous, a été considérablement renforcée. Au début de la guerre, elle comptait seulement cinq unités d'escorte. Actuellement ses effectifs ont été augmentés dans une proportion de 200 pour cent, et elle a opéré un contact étroit avec la flotte britannique de la mer Rouge et de l'océan Indien.

Les clubs d'aviation ont entraîné plus de 1.000 pilotes déjà avant la guerre. Depuis le début des hostilités, ce chiffre a été considérablement augmenté : une seule école d'aviation entraîne 350 pilotes à la fois. L'Hindou possède une aptitude naturelle pour l'aviation, et la R.A.F. en Extrême-Orient dispose d'un matériel de premier choix.

La tâche du général Wavell se trouve facilitée par l'immensité des ressources dont dispose l'Inde. Ce pays est capable d'assurer sa propre défense sans presque avoir recours au matériel d'outre-mer.

•

DEVANT LA MENACE JAPONAISE

Il n'est pas facile de prévoir dès maintenant quels seront les prochains objectifs du Japon. Il se peut qu'il ait l'intention de s'assurer une position solidement tenue dans la zone ouest du Pacifique. Cette politique serait conséquente avec les principes de l'ordre nouveau en Asie, fréquemment énoncés par les dirigeants nippons. Si telle est son intention, il est possible que le Japon, au lieu de se lancer plus avant dans ses conquêtes qui deviennent de plus en plus difficiles, se contente de se retrancher dans le périmètre occidental et méridional du Pacifique, essayant de se maintenir en Birmanie, et en se fortifiant dans les îles qu'il a occupées.

Mais il est également possible que les vues japonaises visent à des objectifs plus grands, soit que l'état-major de Tokio agisse de concert avec ses alliés de l'Axe, soit qu'il ait l'intention de continuer tout seul sa poussée vers l'Ouest. Dans ce dernier cas, le prochain théâtre d'opérations sera constitué par les Indes que les Japonais essayeront d'attaquer.

Mais l'attaque de l'Inde n'est pas chose facile, ne fût-ce que du point de vue géographique. Le

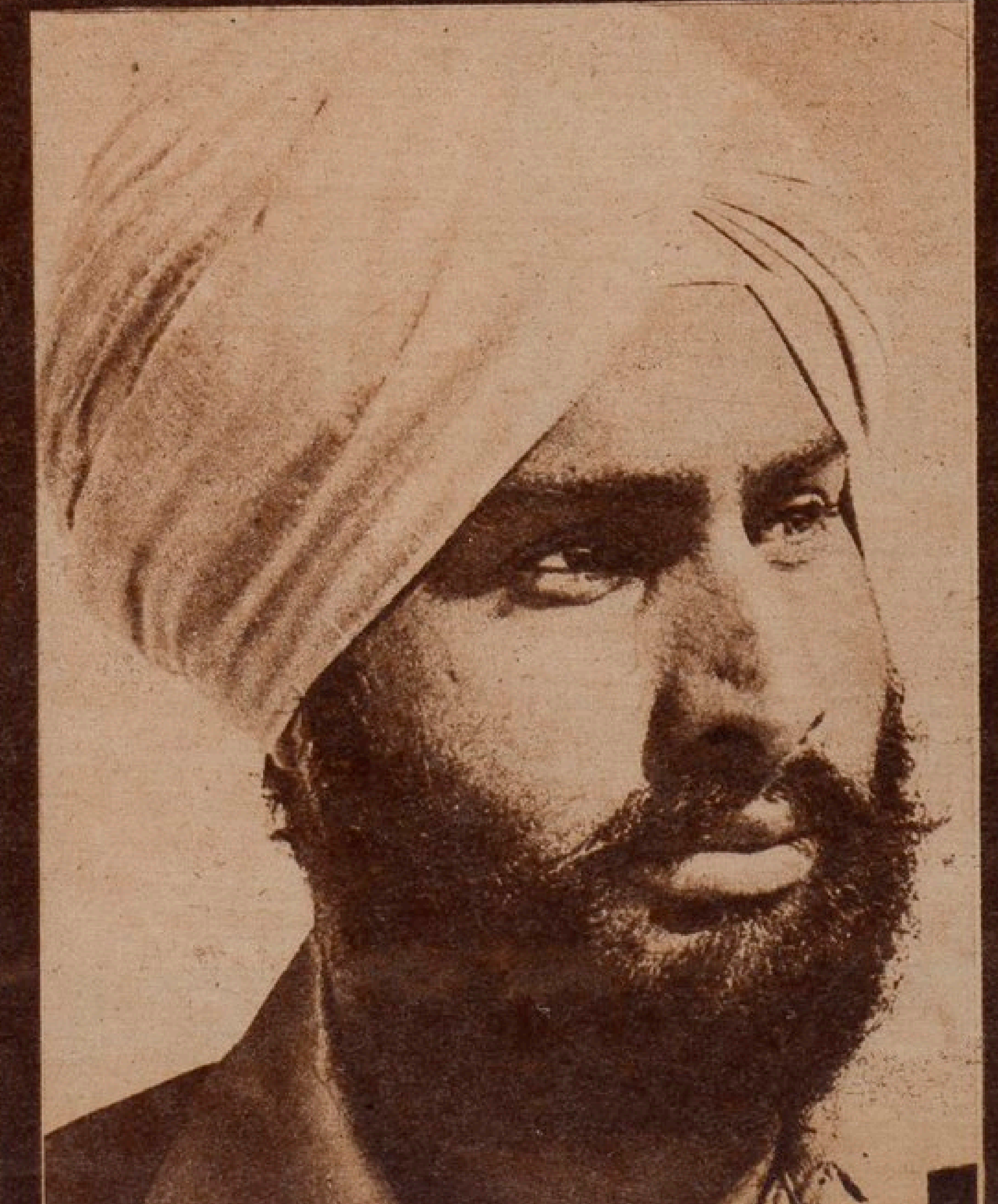
HAZARIWAL



JAT



SIKH



GURKHA





PUNJABI



MAHARATTA

Japon a pu mettre la main sur les bases de Hong-Kong et de Singapour. Il a occupé Rangoon, d'où une expédition contre les Indes peut être organisée. Mais toutes ces bases ne peuvent être que d'une utilité relative à la flotte japonaise qui devrait jouer le rôle principal de l'opération. Les Nippons ne peuvent entreprendre une action maritime que s'ils possèdent, à proximité du champ des opérations, des ports dans lesquels ils pourront faire réparer leurs unités navales endommagées. Or ni Singapour, ni Hong-Kong, ni Rangoon ne peuvent être ces ports. Les navires endommagés par l'action navale et aérienne des Alliés devraient aller chercher refuge dans des ports éloignés de plusieurs milliers de kilomètres.

Avant de pouvoir déboucher en force dans la baie du Bengale, l'armée japonaise devra constituer autour d'elle un périmètre de sécurité. Cette tâche est loin d'être achevée, car les Britanniques, luttant côte à côte avec les Chinois, tiennent encore une bonne partie de la Birmanie centrale et septentrionale. Cette présence ennemie constitue une menace constante contre les forces japonaises, menace qui peut devenir très dangereuse si les Nippons essayent de s'engager dans l'étroite bande de plaine qui, de la Birmanie, communique avec la grande plaine du delta du Gange.

Dès lors, le Japon se trouve devant l'alternative suivante : ou bien prendre le risque de tenter une action contre l'Inde et accepter tous les dangers qui pourraient en résulter, ou bien, en se servant des bases déjà conquises, commencer une guerre de harcèlement par des bombardements aériens suivis, dans le but d'ébranler le moral des combattants des Indes, d'interrompre les voies de communications et de ralentir l'effort industriel de guerre hindou.

Quelles seraient les possibilités d'une pareille tactique dans l'avenir immédiat? Déjà les navires de guerre nippons ont fait leur apparition dans la baie du Bengale et dans l'océan Indien, et il est probable que cette activité maritime augmente encore d'intensité, affectant les côtes orientales aussi bien que le littoral ouest des Indes. Ces activités peuvent être le présage de bombardements aériens sporadiques sur certaines villes côtières. La possibilité d'attaques mineures et de débarquements locaux sur les côtes hindoues ne doit pas être exclue.

Finalement, la partie nord-est de l'Inde se trouve à portée des bombardiers de Rangoon et des autres zones de la Birmanie tombées aux mains des Japonais. La ligne côtière orientale de l'Inde est longue de 2.000 milles environ et il serait malaisé d'arriver à localiser immédiatement une attaque sur une zone tellement longue. Mais le gouvernement des Indes a pris toutes les mesures nécessaires pour défendre cette côte dans tous les points qui pourraient être menacés, et pour faire face au danger partout où il se présenterait.

Une attaque par voie de mer ne pourra être tentée qu'avec l'aide de plusieurs bateaux de transport, escortés par une force de bateaux de guerre. Or il n'est pas facile de faire naviguer de pareils convois sans attirer l'attention des défenseurs. Les défenses du littoral de l'Inde comportent de puissantes batteries côtières placées aux points stratégiques et, en outre, une aviation, un service de garde-côte, des effectifs terrestres extrêmement mobiles et stationnés en tous les points pouvant éventuellement constituer des objectifs de l'attaque ennemie.

La tactique terrestre de défense de l'Inde consistera, selon toute probabilité, à contenir les Japonais en Birmanie. Le général Wavell n'a négligé aucun effort dans ce but et l'on peut être sûr que le débouché de l'étroite bande côtière qui suit la côte birmane, flanquée par des hauts plateaux, est solidement tenu.

Reste à discuter l'effet que produiront sur les populations civiles les bombardements des villes par l'aviation nippone.

Toutes les villes de l'Inde ont été pourvues d'une artillerie antiaérienne abondante, servie par un personnel entraîné à la perfection. L'aviation de chasse possède des appareils en nombre suffisant et des pilotes qui ont déjà fait leurs preuves. Quelques bombes pourront être lâchées, mais chaque bombardement coûtera très cher aux Nippons.

Finalement, la défense passive des Indes a été organisée depuis longtemps. Autorités civiles et militaires travaillent déjà depuis quelque temps en étroite collaboration.

Le Japon a déjà connu l'amère expérience de l'interminable guerre de Chine qui engloutit des armées nombreuses sans permettre une victoire décisive. Aux Indes, les Nippons trouveront une résistance encore plus acharnée qu'en Chine. Une armée de premier ordre, un matériel moderne abondant, des ressources inépuisables, un chef qui a déjà fait ses preuves en Afrique, et 375 millions d'hommes décidés à combattre et à vaincre.

RAJPUT

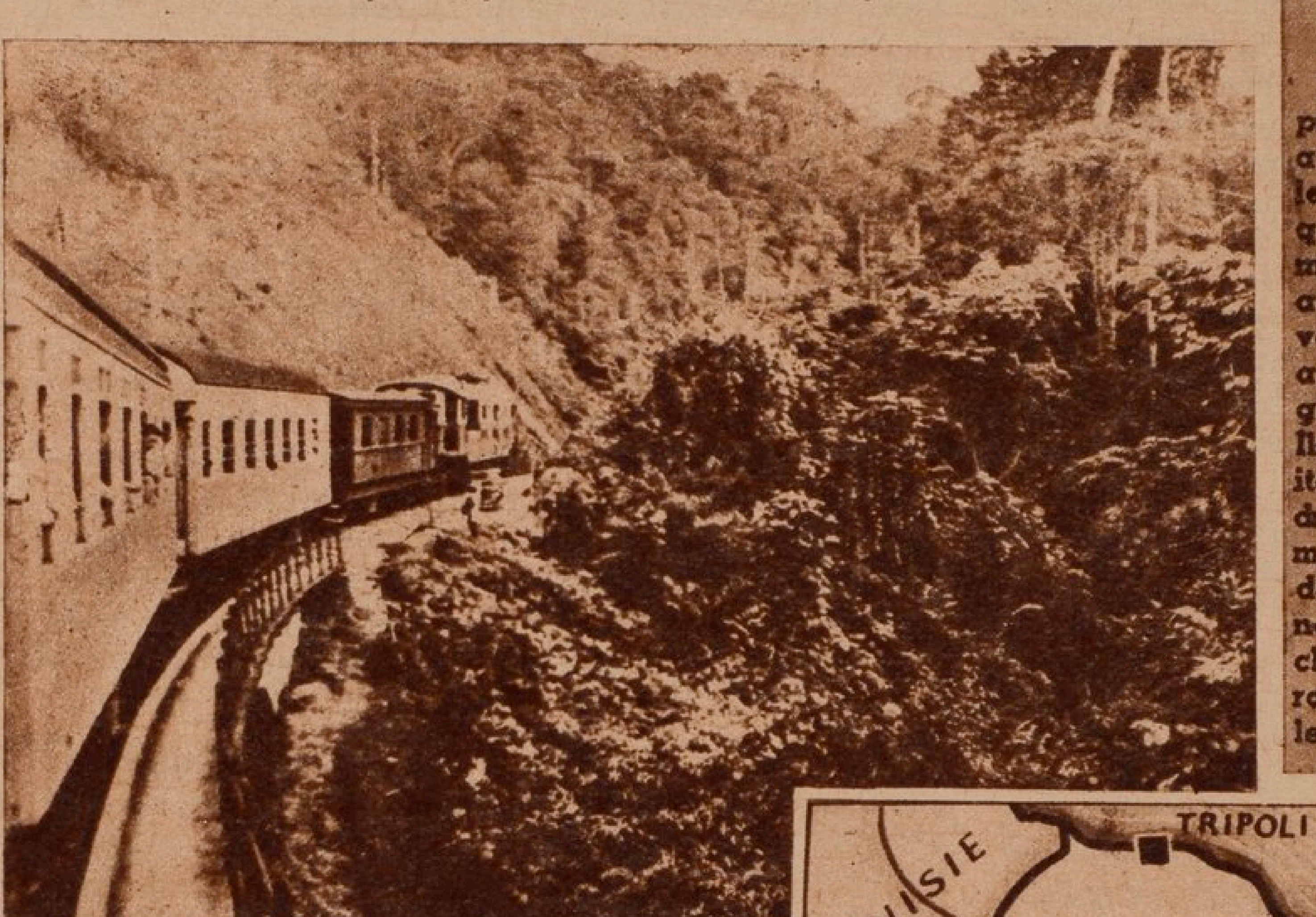
PUNJABI



FRANÇAIS LIBRES ARRIVANT A POINTE NOIRE, DANS L'AFRIQUE-EQUATORIALE FRANÇAISE.

LES HEROS DU FEZZAN

Les troupes françaises libres prennent une part de plus en plus active aux côtés des Alliés. Après leur brillante attaque il y a quelques mois à Koufra, les prouesses magnifiques réalisées par leurs aviateurs dans le désert de Libye, voici que les journaux nous ont appris récemment leur offensive glorieuse dans l'oasis de Fezzan. Ils réussirent à occuper cinq postes italiens, à détruire plusieurs aérodromes et de nombreux dépôts de munitions. Sous le commandement de leur chef, le général Leclerc, ils ne comptent pas s'arrêter en si bon chemin et bientôt, sans doute, aurons-nous l'occasion d'entendre parler de leurs nouveaux faits d'armes.



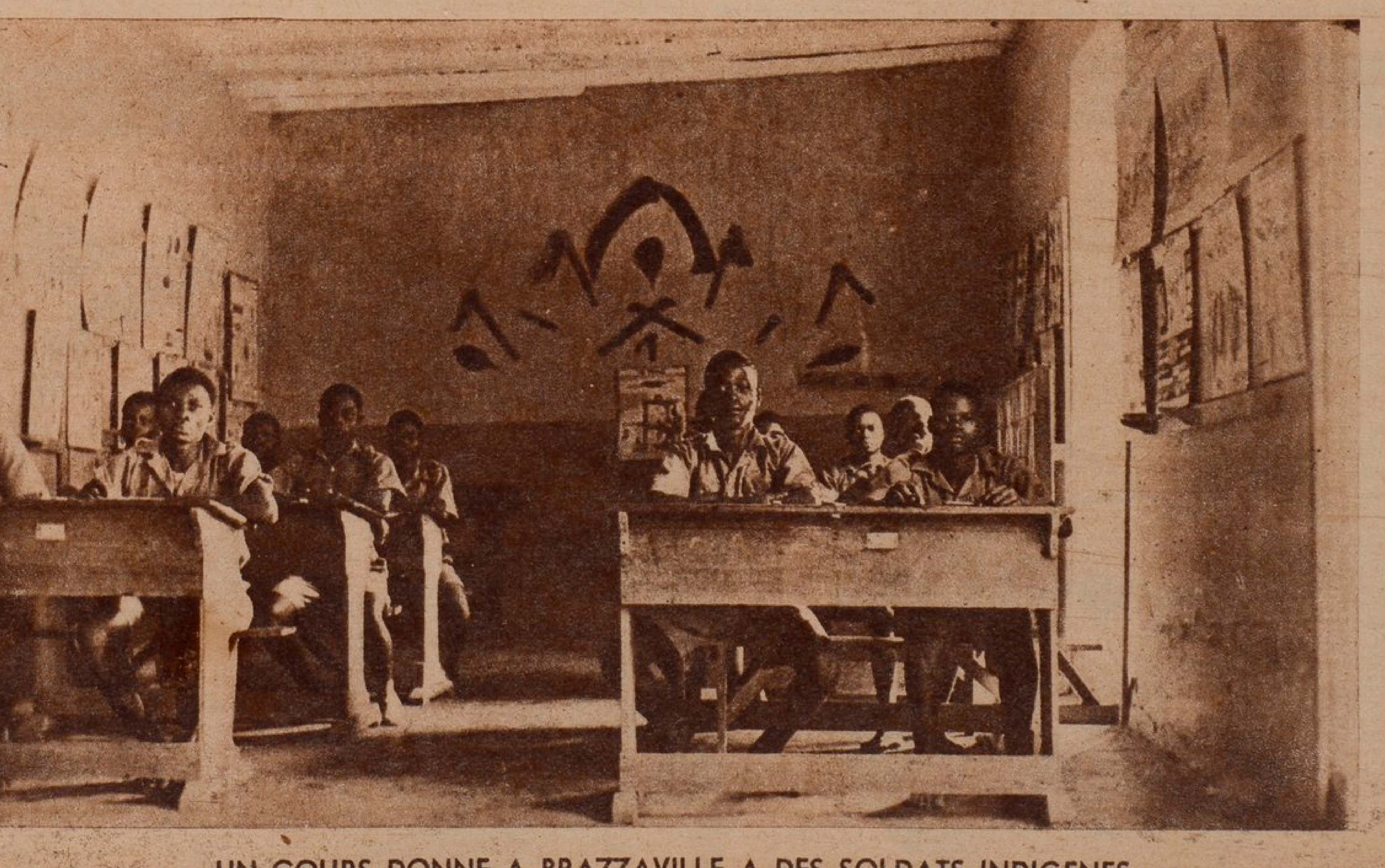
PAYSAGE SUR LE PARCOURS DU CHEMIN DE FER ENTRE POINTE NOIRE ET BRAZZAVILLE.

TUNISIE
TRIPOLI
BENGHAZI
Tobrouk
Solloum
El Agheila
Giaraboub
Augila
LIBYE
FEZZAN
Timessa
Oasis Mourzouk
Oasis de Koufra
El Gatroun
Tegerhi
El Ouigh
EGYPTE
A.O.F
0 250 500 Kms.
TCHAD
(France Libre)

C'EST DU TCHAD QUE LES FRANÇAIS LIBRES ONT DECLENCHE LEUR OFFENSIVE CONTRE L'OASIS DE FEZZAN.



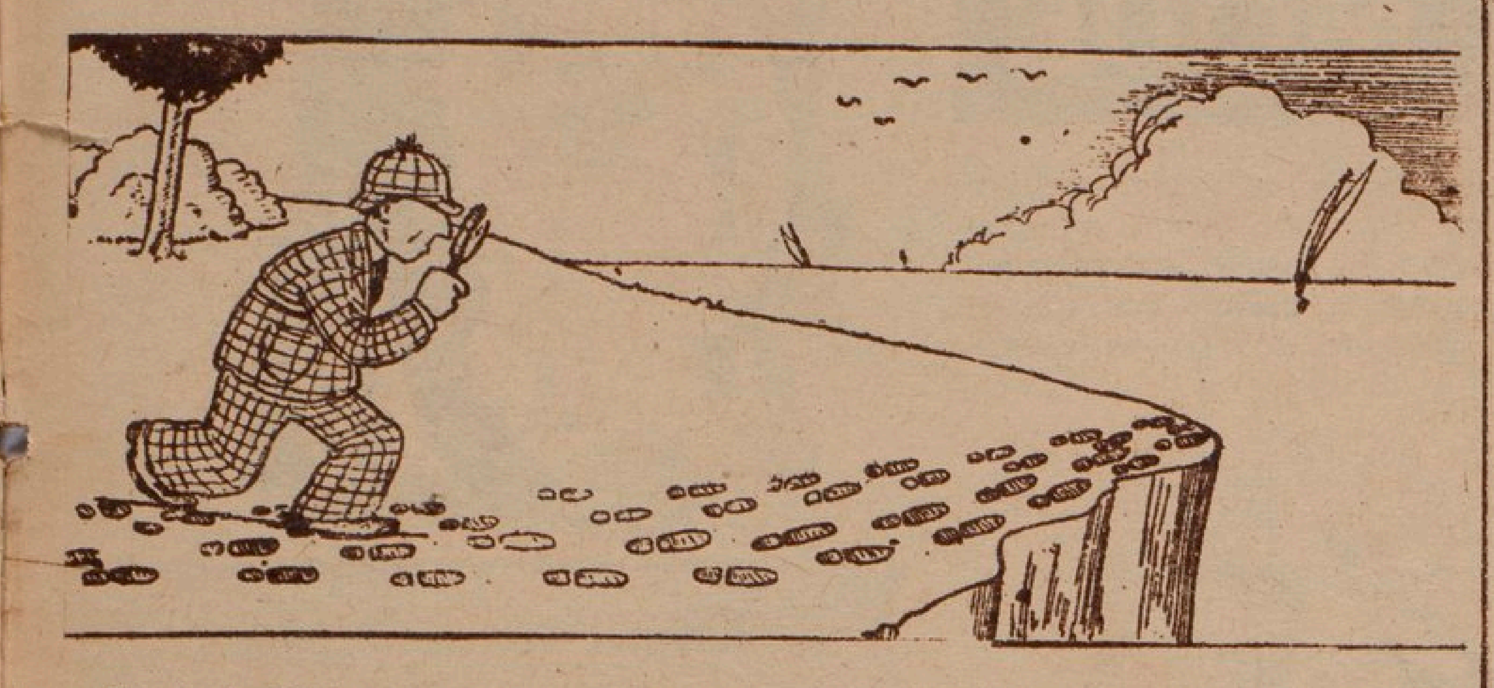
FANION ITALIEN PRIS A KOUFRA PAR LES TROUPES DE LA FRANCE LIBRE.



UN COURS DONNE A BRAZZAVILLE A DES SOLDATS INDIGENES.

Délassons-nous

AIDEZ SHERLOCK HOLMES



Sherlock Holmès, poursuivant deux criminels, constata que l'empreinte de leurs pas conduisait au bord d'une colline assez élevée.

— Où ont-ils disparu ? se demanda le détective... Sauter dans la vallée ? Impossible... cela aurait causé leur mort. Monter dans les airs ? Ils ne possédaient sûrement pas d'avion pour le faire. Retourner en arrière en marchant sur leurs propres pas ? Le contour net des empreintes démontrait clairement l'impossibilité d'une telle éventualité.

Le lendemain, on découvrit les criminels dans les parages de la colline.

Holmès redoubla de colère : « Comment donc, se demanda-t-il, ont-ils pu se déplacer sans laisser d'empreinte dans la boue ? » Pouvez-vous l'aider à résoudre ce problème ?

UN CLUB-ASSURANCE CONTRE LE CELIBAT

Au Danemark, il existe un club qui jouit d'une grande popularité et assure les jeunes femmes contre le célibat.

La « Société d'assurance contre le célibat » reçoit comme adhérentes des jeunes filles âgées de treize à vingt ans. Les cotisations sont peu élevées. Si l'adhérente se marie avant quarante ans, elle perd le montant de ses cotisations qui vient augmenter le fonds de la Société.

Si, à quarante ans, elle reste sans mari, elle commence à recevoir une pension proportionnée aux sommes qu'elle a versées...

Que dites-vous de cette solution ?... Et pourquoi ne l'adopterions-nous pas ?...

RIONS

— Qu'est-ce que tu dessines là, ma petite Jeannette ?

— Une chèvre dans un pré.

— Et où est l'herbe ?

— La chèvre a déjà tout mangé !

— Et je ne vois pas la chèvre...

— Ben, y a plus d'herbe, alors elle est partie...

* * *

Dans un compartiment de « non fumeurs » :

Le contrôleur. — Vous ne devriez pas fumer, monsieur.

Le voyageur. — C'est exactement ce que me disent tous mes amis.

Le contrôleur. — Mais il ne faut plus fumer, monsieur !

Le voyageur. — C'est exactement ce que me dit mon docteur.

Le contrôleur. — Je vous interdis formellement de fumer ici, monsieur.

Le voyageur. — Tiens ! C'est exactement ce que me dit ma femme !

* * *

L'auteur. — Quand on joue une pièce de moi, c'est la première et la dernière représentations qui me donnent le plus d'inquiétudes...

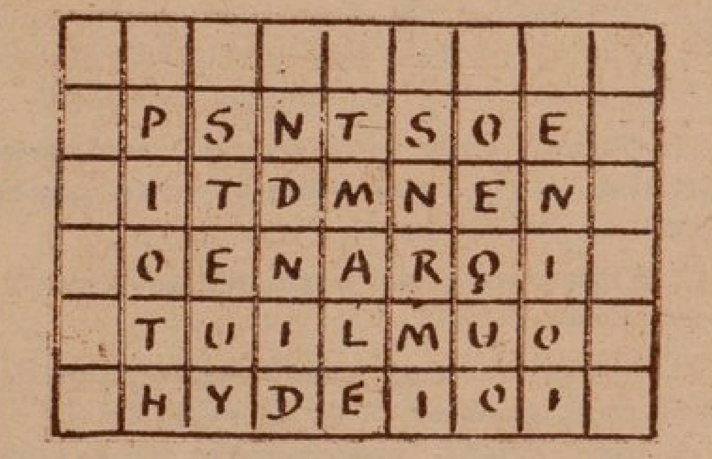
L'ami. — Surtout quand les deux tombent le même jour, je suppose.

QUI A DIT ?

1. *Un livre est un bon ami.*
2. *Qui veut voyager loin ménage sa monture.*
3. *Partir, c'est mourir un peu. C'est mourir à ce qu'on aime.*
4. *Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée.*
5. *Aux pauvres gens tout est peine et misère.*

JEUX D'ESPRIT

L'ERREUR DU CARRELEUR

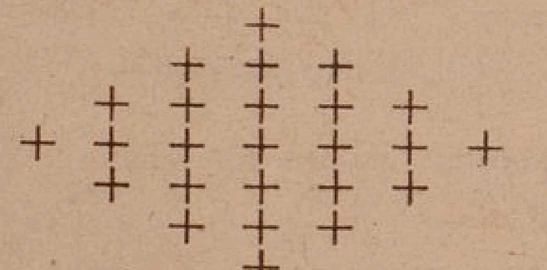


Dans un château de familles royales, un carreleur devait poser les carreaux qu'on lui donnait, de façon que l'on puisse lire deux devises bien connues.

Il les a posés comme ci-dessus.

Rectifiez son erreur, lisez les devises et posez les lettres afin que les devises et les blancs soient bien agencés pour l'œil du lecteur.

MOTS EN LOSANGE



Consonne — Partie du vêtement — Parler de quelqu'un dans un écrit — Grosse courge — Petit rongeur — Mets — Consonne.

SAVIEZ-VOUS QUE...

Autriche signifie Empire d'Orient ?
Augsbourg signifie ville d'Auguste ?
Aubervilliers signifie ville d'Albert ?
Arctique signifie Ourse (Nord) ?
Aral signifie mer ?
Anhalt signifie arrêt ?
Amsterdam signifie digue de l'Amstel ?
Altkirch signifie vieille église ?
Andrinople signifie ville d'Adrien ?
Antiparos signifie en face de Paros ?

SOLUTIONS

AIDEZ SHERLOCK HOLMES

Pour dépister le détective, le plus petit des criminels alla seul au bord de la colline en portant les chaussures de son complice. Arrivé là, il ôta ces chaussures, les remplaça par les siennes et retourna en arrière, faisant toujours face à la mer.

MOTS EN LOSANGE

P — Col — Citer — Potiron — Lerot — Rot — N.

QUI A DIT ?

1. Bernardin de Saint-Pierre (*Paul et Virginie*).
2. Racine (*Les Plaideurs*).
3. Edmond Haraucourt (*Ronde de l'Adieu*).
4. Victor Hugo (*Les Orientales*, XXXIII, 3).
5. Théodore de Banville (*Gringoire*).

L'ERREUR DU CARRELEUR

		H	O	N	N	I		
S	O	I	T			Q	U	I
		M	A	L		Y		
		P	E	N	S	E		
	D	I	E	U		E	T	
M	O	N		D	R	O	I	T



New-York
CENTRE MONDIAL DE LA MODE



La fabrication du "patron"

Depuis que New-York est devenu le centre mondial de la mode, après la chute de Paris, les expositions se sont multipliées à l'infini, à travers toute la ville. Au changement de saisons, ces parades de robes, étalant aux yeux d'un public féminin impatient les modèles qui seront portés, deviennent presque quotidiennes.

Il y a des réunions auxquelles n'importe qui peut assister et d'autres, réservées aux professionnels de la mode, se passant à huis clos. Nul ne peut y assister sans avoir au préalable montré patte blanche.

Aujourd'hui, l'exposition de mode est devenue un art. Dans le grand restaurant retentit soudain un son de trompette. Tout le monde fixe son attention. Un speaker annonce que le défilé des modèles va commencer. Toutes les lumières sont éteintes. Seul un projecteur dirige ses rayons vers une partie du local. Et l'une après l'autre, de merveilleuses jeunes filles, revêtues des dernières créations, font leur apparition.

Les mannequins de New-York sont les « beauties » qui, jusqu'il y a quelque temps, se taillaient des succès sur les scènes des théâtres de Broadway. Lentement, à petits pas mesurés, elles descendent les marches qui, de la scène, conduisent dans la salle du restaurant. Nul mieux qu'elles ne connaît la valeur des belles robes.

Les organisateurs du cortège ont dû mettre en valeur toute une technique pour organiser, avec toutes les transitions requises, la succession des déshabillés du matin, des robes pour le sport, et ainsi jusqu'à la robe du soir.

La parade n'est qu'une harmonie de couleurs qui se succèdent. De temps en temps, la voix du speaker interrompt le silence général : « La nouvelle robe pour le cocktail. » « La toilette pour aller danser, légère et vaporeuse ».

Blondes, brunes et rousses se suivent à pas rythmés, faisant déployer leurs jupes, ou bien relevant gracieusement leurs traînes. Bijoux, fourrures, fleurs sont employés à profusion pour donner la note de luxe aux robes exposées.

Mais allons voir ce qui se passe derrière le rideau d'où sortent ces jolis mannequins. Nous y trouvons une atmosphère tout à fait différente. Les huit ou dix jeunes filles, après avoir parcouru lentement la salle, viennent dans les coulisses : en quelques secondes, elles ont quitté une robe et enfilé une autre. Une touche de fard, pendant une fraction de seconde, alors que le magnat de la mode, nerveux, piaffe d'impatience. L'expert de publicité donne ses dernières instructions. Une minute d'indécision et de confusion, avant de soulever le rideau et d'apparaître encore une fois devant un public nombreux, et, de nouveau, chaque mannequin s'en va affronter des milliers de regards.

En général, une grande exposition de mode est précédée d'une séance réservée à la presse. Devant des journalistes spécialisés, cinq ou six mannequins défilent un grand nombre de fois, exhibant un minimum de 200 modèles. Ces avant-premières, qui sont longuement commentées dans les journaux, remplissent plusieurs buts, dont le principal est de guider le choix des femmes américaines. Toutes les innovations sont commentées en détail, et des conseils, émanant de spécialistes, sont diffusés aux quatre coins du pays.

Mais la publicité n'a pas seulement pour objet d'informer les lectrices des journaux des modèles qui ont été nouvellement créés pour elles ; elle sert également à établir une sorte de communication entre les créateurs des différentes maisons de modes. C'est une fausse idée de croire que les artistes créateurs de modèles s'enferment dans des bureaux hermétiquement étanches pour dessiner dans le plus grand secret. Mais ce n'est pas non plus vrai qu'ils se réunissent à plusieurs pour fondre leurs trouvailles en un seul modèle. Le dessinateur de robes est un artiste des plus personnels. Mais il sait que ses œuvres seront immanquablement copiées au moins une douzaine de fois chacune, par des dessinateurs n'ayant pas de génie créateur propre. Ils savent également, qu'ainsi, ils ne sont pas seulement des inventeurs d'idées originales, mais des précurseurs.

Il y a un an, une des plus grandes maisons de couture de New-York exposait un modèle audacieux : la robe, sur le devant, s'arrêtait un peu plus bas que les genoux, alors qu'elle se prolongeait, derrière, par une longue traîne. Quelques jours après, ce modèle était copié avec toutes les exagérations possibles et imaginables.

L'exposition de mode est le résultat de six mois de travail. Les couturiers et les dessinateurs commencent deux saisons à l'avance à préparer la série des modèles qu'ils comptent lancer. Souvent ils travaillent sur des tissus encore grèges, et envisagent des campagnes pour telle ou telle couleur, ou bien tels dessins d'imprimés. Après avoir déterminé la coupe, ils font appel à toute une armée d'aides-dessinateurs auxquels ils confient la tâche de créer tous les accessoires qui accompagnent les toilettes : boutons, ceintures, broderies, etc.

Trois mois avant que la robe ne soit exposée en vitrine, le dessinateur s'enferme dans son étude et se met au travail. Après avoir exécuté plusieurs dessins, il procède à l'opération qui consiste à draper des modèles en chair et en os, des différents tissus qui seront employés dans la nouvelle collection. Six semaines plus tard commence la campagne à l'aide des catalogues qui sont envoyés au public. Les mauvais modèles sont écartés, les bons adoptés définitivement, et les couturiers passent des commandes en masse auprès des fabricants de tissus, pour les robes qui sont considérées comme des « succès » probables.

Finalement, pendant les six semaines de temps qui restent, tout le personnel de la maison s'attelle à la production. Des robes sont coupées et assemblées par milliers, grâce à tout un outillage mécanique perfectionné, qui permet de faufiler, de coudre, de mettre la dernière main, de repasser, de plier et d'empaqueter en un minimum de temps. Les robes terminées sont alors expédiées aux différents magasins où elles seront exposées.

Aucune règle ne régit l'impondérable qui permet de créer une bonne collection, et qui s'appelle l'inspiration. Toujours, les nouveaux styles naissent de l'évolution. Le plus grand dessinateur de modèles n'oserait pas s'aventurer à créer des robes dont le style est en contradiction avec l'époque où il vit. Mais chaque



Toilettes finales

véritable génie est animé de l'étincelle qui lui permet d'interpréter d'une façon personnelle et unique son époque et de matérialiser son inspiration en des modèles qui lui assurent un succès total.

Les artistes trouvent leur inspiration chacun à sa façon. Certains la recherchent en voyageant ; d'autres dans des musées et des expositions artistiques. Partout, à New-York, où se tient une manifestation artistique, on peut voir une foule de dessinateurs de modèles. Ils assistent également aux ballets et à la représentation des opéras. L'un sera particulièrement sensible à l'audition d'une symphonie célèbre ; l'autre trouvera un aliment pour son imagination, en entendant un rythme nègre scandé par un jazz.

Les dessinateurs créent la mode, mais les femmes la confirment. Aucun effort humain, aucune puissance au monde ne pourra obliger une femme à porter une robe qu'elle n'a pas choisie. C'est ce que la femme accepte, les modèles qu'elle consent à porter, qui constituent les directives générales de n'importe quelle tendance.



Le défilé du mannequin

Aujourd'hui, New-York habille 70 pour cent des femmes de tous les Etats-Unis. Les robes produites vont de la luxueuse robe de bal que



L'exposition à la vitrine

l'on peut admirer pendant les entr'actes du Métropolitan Theatre, aux robettes que les jeunes filles des petites villes portent pour aller au travail. La couture new-yorkaise emploie annuellement plus de 450.000 kilomètres de tissus.

Les résultats obtenus par les créateurs américains sont tellement remarquables que notre époque, en matière de mode, peut s'affubler d'un nom qu'elle conservera dans l'histoire. Dans quelques années, on dira, en parlant des années que nous vivons, « l'époque aérodynamique », comme aujourd'hui nous parlons du style victorien ou de la décade Mauve.

Ainsi, la mode s'est déplacée vers le nouveau continent. La femme américaine, soucieuse d'être à la hauteur de sa nouvelle mission, ne néglige rien pour acquérir le goût, la grâce et l'élégance qui ont de tout temps caractérisé la Parisienne. Arrivera-t-elle à nous faire oublier sa concurrente d'outre-Atlantique ? L'avenir nous le dira.

Etes-vous UNE COMPAGNE AGREABLE?

Une lectrice m'a écrit cette semaine : « Je n'y comprends rien. Je suis jolie, élégante. J'ai ce que l'on appelle du sex-appeal. Mes relations sont nombreuses. Et, pourtant, on m'invite rarement. Je connais notamment un certain nombre de jeunes gens distingués qui semblent éviter de sortir avec moi. J'ai, par contre, une amie dont on ne peut précisément pas dire qu'elle est belle, ni très bien habillée. Elle ne sait pas où donner de la tête, tellement elle est invitée... »

Ma chère nièce « Etonnée », les hommes n'invitent pas toujours les femmes pour leur élégance ou leur beauté. Ils recherchent également autre chose. Ils veulent avoir avec eux des **compagnes agréables.**

En êtes-vous une ? Savez-vous vous tenir en société ? Faites un petit examen de conscience. Je suis persuadée qu'il vous expliquera bien des choses. Si vous ne savez pas comment procéder, voici un questionnaire qui vous aidera à mettre les choses au point.

1. Quand vous êtes au bal, remplissez-vous les poches de votre cavalier avec votre peigne, votre poudrier, votre rouge à lèvres et votre petite monnaie ?

2. Faites-vous, en dansant, de grands gestes pour illustrer ce que vous dites ?

3. Regardez-vous constamment par-dessus l'épaule de votre danseur sans écouter ce qu'il vous dit ?

4. En société, parlez-vous avec complaisance des hommes qui vous font ou vous ont fait la cour ?

5. Répétez-vous les potins ?

6. Demandez-vous aux hommes combien ils gagnent ?

7. Donnez-vous en public des petits noms d'amitié ?

8. Rappelez-vous à votre compagnon qu'il devient chauve ?

9. Quand on vous invite, remettez-vous votre décision en disant : « Je vous répondrai plus tard. Je ne sais pas encore si je serai libre » ?

10. Détestez-vous répondre que vous êtes libre quand on vous invite au dernier moment ?

11. Cherchez-vous à savoir d'abord où l'on vous emmènera ?

12. Quand vous sortez avec un compagnon qui a une auto, parlez-vous avec admiration des voitures plus neuves ou plus puissantes ?

13. Lui donnez-vous des conseils sur la façon de conduire ?

14. Au restaurant, mettez-vous longtemps à choisir le menu en changeant sans cesse d'avis ?

15. Choisissez-vous ce qu'il y a de plus cher ?

16. Laissez-vous des traces de rouge à lèvres sur les serviettes ou le bord des verres ?

17. Avez-vous l'habitude de vous décommander quand on vous propose quelque chose de plus agréable ?

18. Vous faites-vous attendre ?

19. Faites-vous des réflexions à voix haute dans la rue ?

20. Prenez-vous un air de martyre quand le spectacle ou la réunion à laquelle vous assistez vous ennuient ?

21. Vous donnez-vous beaucoup de mal pour faire croire que vous avez un succès fou ?

22. Avez-vous toujours l'air de penser que, quoi qu'on fasse, pour vous être agréable, c'est un hommage qui vous est dû ?

23. Mettez-vous de grands chapeaux au cinéma ?

24. Passez-vous votre temps à arranger votre maquillage ou votre coiffure ?

25. Si vous rencontrez des amis à vous, les invitez-vous à « venir prendre quelque chose » ?

Pour chaque réponse OUI, inscrivez 2 points en face de la question. Pour chaque réponse NON, inscrivez 0. Faites le total. Si celui-ci varie entre 0 et 10, vous êtes d'une nature exceptionnelle. S'il varie entre 10 et 20, c'est bien. De 20 à 28, c'est normal. De 28 à 34, vous avez encore quelque espoir d'être invitée. De 34 à 42, c'est très mauvais. Enfin, de 42 à 50, il vous faut définitivement renoncer à recevoir des invitations.

Messieurs, *attention !*

Vous avez l'habitude de dire, Messieurs, que certaines de nos actions ou de nos manières de vivre vous crispent. Vous nous critiquez à tout bout de champ et voulez nous donner l'impression que vous êtes parfaits.

Pourtant... Pourtant, nous aussi nous n'aimons pas du tout vos façons de vous tenir ou de vous conduire dans certaines circonstances. Mais nous n'essayons jamais de prendre ces petits airs supérieurs qui vous sont si chers pour vous dire que nous réprouvons telle chose ou telle autre.

C'est surtout après le mariage, Messieurs, que vous vous laissez le plus aller. Tant que vous êtes amoureux et essayez de conquérir le cœur de l'élue, vous êtes parfaits. Mais lorsque vous avez obtenu ce que vous désirez, vous commencez déjà quelque peu à vous relâcher... Voilà comment :

● Vous êtes retenu au bureau. Vous savez que votre épouse vous attend à la maison. Vous n'essayez pas d'envoyer un petit mot pour vous excuser de votre retard. Vous vous dites « elle attendra ». Elle attend, en effet, mais, au fond de son cœur, elle vous en veut pour votre manque de tact à son égard.

● Savez-vous que, sur 50 lettres de femmes, 35 au moins parlent de la négligence des maris à l'égard de leur cravate et de leur col ? Vous aimez voir votre épouse toujours parfaitement mise. Pourquoi vous promenez-vous donc avec un col en accordéon et une cravate dont le nœud est tout de travers ? Croyez-vous donc que votre compagne n'a pas le sens de la critique aussi développé que le vôtre ?

● Pourquoi cessez-vous de vous préoccuper de plaire une fois marié? Vous voulez que votre femme soit coquette, bien habillée, etc... mais pour vous, affirmez-vous, « ce n'est pas la même chose ». Pourquoi donc? Bien des ménages seraient plus heureux si les maris prenaient un peu plus de soin de leur personne.

● Votre femme a préparé un bon petit déjeuner, elle a fait mijoter un plat que vous aimez bien, elle se réjouit de vous le servir. Et vous, que faites-vous ? Après un baiser distrait, vous vous installez à table et, tranquillement, vous dépliez votre journal... Et vous vous étonnez ensuite de voir se décourager les meilleures volontés ?

● Une fois, il y a longtemps de cela, vous aviez l'habitude de tenir le manteau de votre femme, de vous effacer pour la laisser passer, de vous lever lorsqu'elle entrait dans un endroit public où vous vous trouviez. Qu'est-ce qui vous a donc fait aujourd'hui changer d'attitude ? Pourtant, c'est toujours la même femme que vous avez !

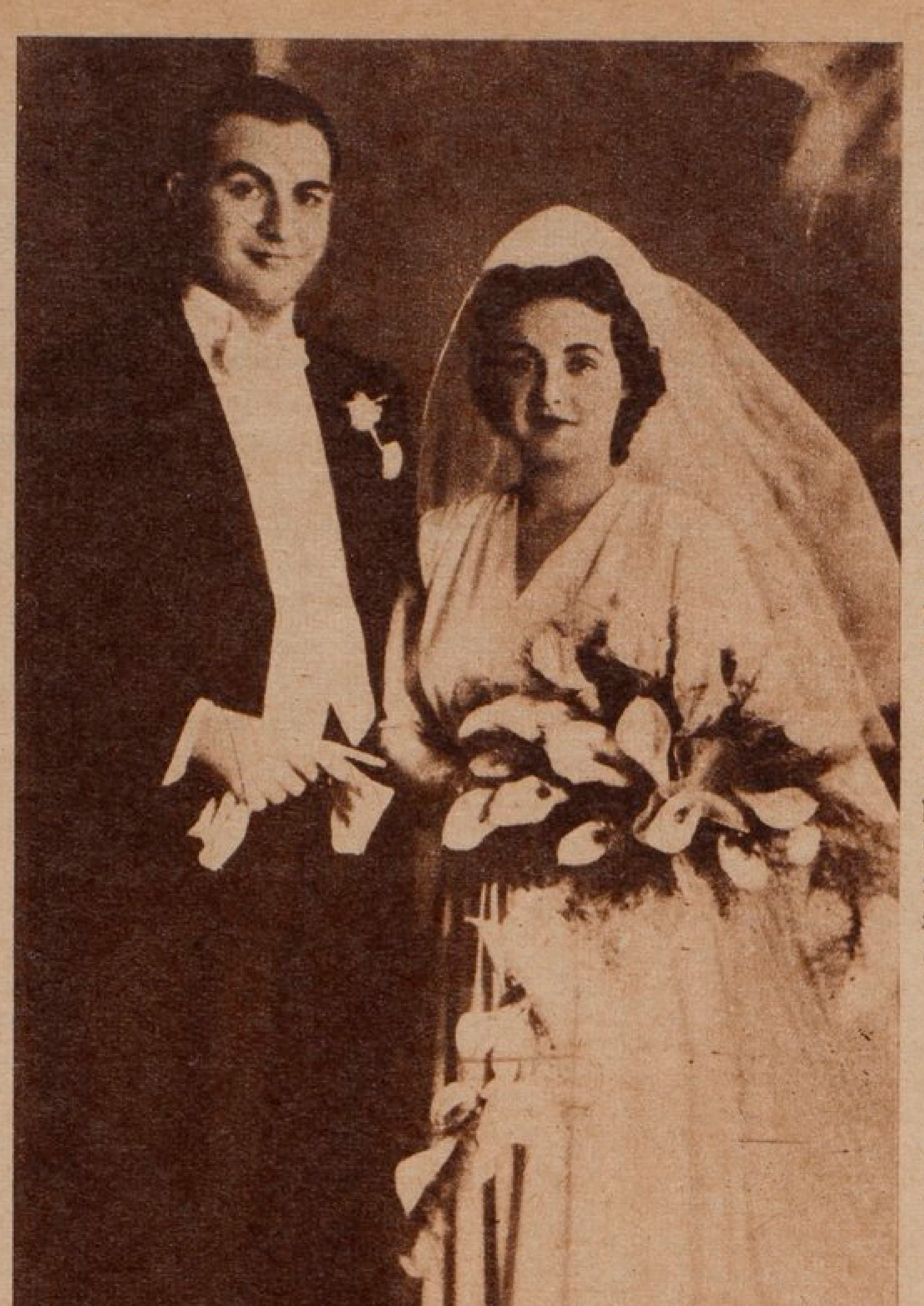
● Lorsque vous êtes en société, vous pérorez, vous essayez de plaire à tout le monde. Vous êtes peut-être un brillant causeur et obtenez des succès enviables, mais est-ce là des raisons suffisantes pour abandonner votre épouse dans un coin et ne pas lui adresser la parole de toute la soirée ?

● Il vous arrive parfois de « faire de l'œil » à une jolie femme. Croyez-vous que votre compagne soit aveugle et ne le remarque pas ? Si elle ne vous en fait pas l'observation, c'est qu'elle espère que vous cesserez vos manèges. Si vous persistez, elle commencera à s'intéresser, elle aussi, à d'autres hommes, et c'est ainsi que plusieurs ménages vont à leur ruine.

● Jusqu'avant votre mariage, vous aimiez le monde, vous alliez danser, vous fréquentiez les cinémas et les cabarets. Mais, depuis que vous vous êtes casé, vous avez changé toutes vos manières de vivre. Vous préférez rester chez vous et lire le journal... Je ne vous critique pas, mais n'oubliez pas que votre femme a besoin de distractions et finirait par s'ennuyer de se voir ainsi négligée.

● Vous êtes jaloux. A tout bout de champ, pour un oui ou pour un non, vous faites des drames. Pourquoi n'essayez-vous pas d'avoir confiance en votre épouse ? Je suis sûre qu'elle le mérite. Vous pouvez, certes, la surveiller sans en avoir l'air, mais ne vous transformez pas en un Othello qui lui empoisonnerait la vie.

ANNE-MARIE



UN GRAND MARIAGE

Le samedi 14 févier eut lieu le mariage de M. Gamil Hanki, fils de Me et Mme Aziz bey Hanki, avec Mlle Denise Bahari, fille de M. et Mme Sélim Bahari. La bénédiction nuptiale leur fut donnée en l'église Arménienne Catholique du Caire au milieu d'une nombreuse affluence de parents et d'amis.

(Photo Alban)

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Avez-vous lu dans la chronique de ces jours derniers l'histoire de cette mendiante qui vint dans une banque ouvrir un compte-courant ? Transportant avec elle des bidons pleins, non de pétrole, mais de pièces de bronze, de nickel et de cuivre sonnantes et trébuchantes, elle se vit refuser par le caissier le soin de les compter.

Mais là n'est pas la question, ma cousine. Ce qui nous intéresse et nous laisse rêveurs, c'est le total des sommes amassées sur la voie publique par la bonne femme, qui se montent à deux mille livres égyptiennes.

Décidément, non seulement il n'est pas de sot métier, mais il en est qui, pour être moins reluisants, n'en sont que plus lucratifs, et la condition de ceux qui vivent d'aumônes est loin d'être à dédaigner. Que de fonctionnaires, voire d'avocats, de médecins, d'ingénieurs qui ne peuvent aspirer, après plusieurs années de travail, à mettre de côté une somme semblable ! Et je vous certifie qu'un journaliste, fût-il le moins bohème et le plus économe, serait bien heureux de pouvoir un jour se retirer avec un pareil capital dans son sac. Qu'en ferait-il ? Je n'en sais rien, mais, du moins, serait-il à l'abri des surprises, quelques années encore, et pourrait-il faire figure honorable parmi les retraités de la carrière.

Car l'argent, ma cousine, « formule idéale de la liberté » comme a dit je ne sais plus quel sage, s'il ne fait pas le bonheur, y contribue pour une large part. Mais, pour en revenir à notre mendiante, la chose ne laisse pas d'être décourageante pour ceux qui, comme vous et moi, avons la main largement tendue et le gousset largement ouvert. Désormais, sachons être plus circonspects. La vraie misère, ma cousine, est celle qui se cache, que l'on n'ose étaler au grand jour, qui, sous le couvert d'une existence décente, souffre et pleure en silence. C'est celle-là que nous devons assister et je ne saurais trop louer l'initiative d'un confrère faisant appel à ses lecteurs pour venir en aide à des détresses dont il a pu contrôler le véritable état.

* * *

Je m'en fus l'autre matin, sur votre demande, chez votre amie Gilberte. Elle se trouvait en plein remue-ménage. Prenez la chose au sens figuré. Ne sachant plus contenir sa colère, elle tint devant moi des propos incohérents, sans liaison aucune, à telle enseigne que je me demandai si elle possédait bien toute sa lucidité d'esprit. Pourquoi tout cela ? Pour la simple raison que son mari, devant prolonger son séjour au Caire, elle sera obligée de passer une partie de l'été dans la capitale.

— Je déteste Le Caire, me dit-elle sans ambages, et les Cairotes aussi (charmant !). Pour moi, il n'est qu'une ville au monde : et c'est Alexandrie.

Encore une fois, voici élevé l'éternel parallèle entre les deux principales villes d'Egypte.

— Cependant, fis-je pour la calmer, il me semble que l'existence que vous menez ici est loin d'être désagréable et que...

— Non et non, m'interrompit-elle. Je ne puis supporter votre ville et encore moins ses habitants (re-charmant !). Quant aux manières et aux coutumes des gens d'ici, n'en parlons pas. Vous qui avez vécu à Alexandrie, vous devez vous rendre compte de la différence.

Puisqu'elle me prenait à partie, je lui fis carrément savoir que je n'en voyais aucune.

— Sauf que vous avez la mer. Mais que pensez-vous de notre désert avec ses nuits étoilées et son espace infini ? Nos femmes ne sont pas moins élégantes que les vôtres, bien qu'elles se perdent dans la masse, et nos jeunes gens...

— Inutile de discuter, m'interrompit-elle encore une fois, nous ne pourrions pas nous comprendre.

Voilà, ma cousine, le résultat de ma visite. Je n'en suis pas très fier comme vous le pensez bien, d'autant plus qu'elle tint encore d'autres discours pas très bienveillants à l'égard de mes co-citadins que je défendis le plus bravement que je pus, relevant leurs avantages, prônant leurs qualités, vantant et louant leur manière d'être et de vivre. Ce fut peine perdue. Renonçant à la convaincre, je la quittai, bien décidé à ne jamais plus la revoir, et je compte sur vous, ma cousine, pour lui faire une bien verte semonce.

Et je vous saurais gré, à l'avenir, de ne plus me charger de visites de ce genre.

Sans rancune !

Votre toujours dévoué cousin,
SERGE FORZANNES

CONSEILS A MES NIECES

Nièce « Impatiente pour la réponse »

Vos cheveux pourront repousser si vous les soignez convenablement. Brossez-les régulièrement matin et soir avec deux brosses assez dures. Une fois chaque dix jours, enduisez-les d'huile d'amande douce ou d'huile de noix de coco, enveloppez-les d'un chiffon que vous garderez toute la nuit. Lavez-les, le lendemain, avec un bon shampooing. Vous serez émerveillée des résultats obtenus.

Nièce « Ninette »

Les deux méthodes indiquées par vos amies blondiront vos poils, mais ne les feront pas tomber. En dehors de la « halawa », il n'y a que des dépilatoires à employer. Rien ne fait tomber les poils d'une manière définitive sauf la dépilation électrique. Pour vos cheveux, voici ce que vous ferez : achetez dans une droguerie une lotion à base d'eau de quinine. Appliquez-en un peu sur votre cuir chevelu chaque matin et frottez énergiquement en employant vos dix doigts pour ce massage. Lorsque vous aurez fini, prenez deux brosses dures et brossez très énergiquement vos cheveux. Au bout de trois ou quatre semaines de ce traitement régulièrement suivi, vous serez étonnée de constater à quel point votre chevelure est devenue normale.

Nièce « Mon premier amoureux »

Votre problème est facile à résoudre. Dites à vos parents que vous ferez un double mariage : le premier à l'Eglise orthodoxe et le second à la sacristie de l'Eglise catholique. De cette manière, tout le monde sera content. Ne vous tourmentez pas comme cela, vous verrez que tout s'arrangera pour le mieux.

Nièce « Nellie »

Mon adresse est: «Tante Anne-Marie», c/o Revue « Images », Post Office Bag, Le Caire. N'écoutez pas trop ce que les gens vous disent et suivez un peu plus la route vers laquelle votre cœur vous pousse. Rien ne prouve que vos enfants seront bruns. D'autre part, c'est à la femme de diriger les domestiques. N'attachez pas trop d'importance à ce signe caractéristique de son visage. Rien ne prouve que ce soit vrai. En ce qui concerne votre futur époux, on peut souvent commettre des erreurs dans ce domaine. Bonne chance, petite nièce.

Nièce « Mobilisée »

Je préfère un poste stable dans un des deux établissements en question. Il pourra faire son chemin. Vous êtes jeune, vous pourrez l'attendre. Je ne vois pas du tout pourquoi vous épouseriez un homme ayant 14 ans de plus que vous et gagnant 15 livres par mois seulement pour faire plaisir à quelques membres de votre famille. Attendez. Lorsque la situation de celui que vous aimez sera stabilisée, vous pourrez vous marier et vivre heureuse.

Nièce « Soucieuse »

Comme je regrette ce déplorable accident, ma pauvre amie! Je ne puis, hélas, rien vous indiquer. Il n'est pas possible que, passé un mois, votre nez soit encore gonflé sans raison. N'hésitez pas à retourner chez le spécialiste qui vous a opérée. Il ne faut pas négliger ce mal.

Nièce « Sophie »

Les cheveux sont décidément à l'ordre du jour. Employez de l'huile d'amande douce ou de l'huile de ricin en friction, une fois par semaine. Lavez ensuite vos cheveux avec un bon shampooing. Employez toujours une brillantine de première qualité. Chaque soir, avant d'aller au lit et le matin au réveil, brossez énergiquement vos cheveux.

Nièce « Future Wife »

Puisque vous ne voulez pas essayer le henné, je vous recommande de vous adresser à un bon coiffeur qui vous fera un léger rinçage roux. Je ne puis vous donner ici d'adresses, mais si vous m'envoyez vos nom, timbres et adresse, je vous tirerai d'affaire.

Neveu « Sirou Trebor »

Vous êtes tous les deux bien trop jeunes pour envisager déjà le mariage. Vous pouvez avouer votre amour à cette jeune fille, mais elle devra attendre jusqu'à ce que vous ayez une situation qui vous permettra de l'épouser. Vos parents ont raison. On ne se marie pas à vingt ans...

Neveu « L'affligé »

Je comprends très bien votre désespoir. Puisque vous avez essayé — sans résultats — tous les traitements externes possibles et que, malgré tout, ces boutons continuent à paraître sur votre visage, je vous conseillerai d'aller voir un docteur des maladies internes. Faites bien examiner votre foie, votre estomac, vos intestins et vos reins. Très souvent ces boutons proviennent d'une mauvaise circulation interne ou d'une constipation chronique. Bonne chance, cher neveu, et si vous êtes encore dans l'embarras, n'hésitez pas à m'écrire de nouveau.

TANTE ANNE-MARIE

LA COLLABORATION
de l'industrie française avec l'Allemagne

(Suite de la page 6)

re. Joachim Ribbentrop et Otto Abetz étaient venus à Paris où ils avaient eu, à ce sujet, des contacts avec des magnats de l'industrie française. Ribbentrop avait, ensuite, eu une entrevue secrète avec Laval, alors ministre des Affaires Etrangères. C'était le 2 décembre 1934. Laval avait donné l'assurance que le plébiscite se déroulerait comme le désirait le Reich, à condition que ce dernier renonçât définitivement à ses revendications territoriales à l'égard de la France.

•

A certains moments, la collaboration de l'industrie française prit une forme plus active encore. En 1933, à la réunion annuelle du parti radical-socialiste français un des délégués présents, Sennac, déclara qu'il avait la preuve que le groupe Schneider-Creusot avait — quelque temps auparavant — fourni à l'Allemagne quelques-uns des plus récents modèles de tanks, lesquels avaient été acheminés à travers la Hollande pour éviter tout soupçon.

Au mois de mars 1940, à l'une des séances secrètes de la Chambre française, il fut révélé, de même, qu'après le mois de septembre 1939, la France avait livré à l'Allemagne d'énormes quantités de minerai de fer et avait reçu en échange un lot important de charbon. La voie de transit avait été la Belgique. Vers la même époque, un des membres du groupe Max David Weil fut arrêté sous l'inculpation d'avoir vendu à l'étranger, lire l'Allemagne, des modèles d'avions français.

Durant les dix mois que dura la « drôle de guerre », la grosse industrie française limita dans une large mesure l'effort de guerre du pays en maintenant, d'une part, sa production à un rythme de temps de paix et en s'opposant, de l'autre, à ce que des commandes d'avions fussent passées aux Etats-Unis, sous prétexte que la fabrication nationale devait être protégée avant tout. Elle imposa Bonnet à Daladier. Elle fit nommer l'un des siens au sein du gouvernement Reynaud. Nous voulons parler de Jean Prouvost, propriétaire de « Paris-Soir ».

Au cours des quelques jours qui précédèrent l'armistice, les grands industriels furent parmi les premiers à accepter l'idée d'une capitulation qui sauvegardait leurs propriétés et leurs intérêts. Ils multiplièrent les interventions et les intrigues, déclarant qu'une victoire allemande était préférable à une levée communiste, chargeant leurs plus fidèles agents, les Laval, les Marquet, les Bonnet, de faire pression sur le gouvernement et de lui arracher la décision fatale.

•

Tels sont, dans leurs grandes lignes, les dessous de la collaboration avec l'Allemagne de la grosse industrie française, de cette industrie dont Clémenceau, dans l'autre guerre, déclarait avec une certaine amertume que son pouvoir était supérieur au sien.

Le tableau que nous venons de brosser constitue une illustration frappante du fait que la France a été vaincue plus par l'intérieur que par l'extérieur. Pendant des années, les magnats du fer, du charbon, de l'acier ont fait passer leurs intérêts personnels avant ceux de leur pays et joué, souvent avec imprévoyance, le jeu de l'ennemi.

Aujourd'hui, beaucoup parmi eux sont sans doute revenus de leurs illusions. Mais l'emprise allemande est trop forte et c'est pourquoi ils continuent à imposer à leur pays une collaboration qu'il ne veut pas, qu'il ne voudra jamais.

Jusqu'à quand ?

UNE TERRE FERTILE...

(Suite de la page 14)

ficile de dresser des statistiques quant à la production totale. Néanmoins, l'Inde se trouve placée au second rang comme exportateur mondial de graines oléagineuses, la première place, en temps normal, étant occupée par la Chine.

LE CAOUTCHOUC. Avant la guerre, les plantations de caoutchouc étaient réglementées par des restrictions dues à des accords internationaux entre les puissances intéressées. La production principale de ce précieux produit incombait presque totalement aux Indes Néerlandaises, et les plantations hindoues n'étaient pas extrêmement développées. Néanmoins, leur production a plus que doublé en moins de dix ans. Aujourd'hui, les circonstances sont différentes. Toute la région tropicale et subtropicale permet la culture intensifiée du caoutchouc, matériel de guerre de première importance. L'Assam et le Malabar sont les principaux centres de culture. Si l'on considère que les Hollandais ont pris soin de détruire complètement leurs plantations des îles avant l'arrivée des Japonais, et que les Britanniques ont agi de même en Malaisie, les démocraties sont à même de maintenir leur avantage initial en ce qui concerne le ravitaillement en caoutchouc, grâce à l'Inde.

LE CHARBON. Le sous-sol hindou est extrêmement riche. L'Inde est le second producteur de charbon de l'Empire britannique, venant directement après la Grande-Bretagne. Les principaux centres d'extraction se trouvent dans le Bengale, à Bihar, dans les provinces centrales, dans l'Etat de Hyderabad. L'Assam, le Béloutchistan, Orissa, le Punjab et le Rajputana possèdent des mines d'importance secondaire. Mais à part les régions exploitées, l'Inde possède d'immenses gisements de charbon dont l'exploitation n'a pas encore commencé.

LE FER ET L'ACIER. L'industrie métallurgique des Indes s'est développée d'une façon miraculeuse. En très peu de temps, la production hindoue est venue prendre la seconde place dans le débit total de l'Empire En effet, l'Inde possède en grande quantité des gisements de minerai extrêmement riche en fer. A l'heure actuelle plus de trois millions de tonnes de minerai sont extraites annuellement, la majeure partie provenant de Singhbhum, dans le Bihar, et du voisinage des Etats de Keonjhar et de Mayurbhani. Dans le Mysore, 35.000 tonnes furent extraites en 1938. En 1938, le Japon était le principal client de l'Inde.

LE MANGANESE. L'Inde fournit environ un tiers de la production mondiale de ce précieux minéral. Le manganèse est un produit très important pour la métallurgie, et les meilleurs aciers sont obtenus grâce à une adjonction de ce métal au fer. Avec le développement de l'industrie métallurgique aux Indes, la production de manganèse a trouvé un débouché sur place. Le surplus était exporté dans divers pays du monde. Actuellement, les Alliés en ont l'emploi exclusif.

La liste des matières premières produites par l'Inde est loin d'être close par l'énumération qui précède. L'Inde est grand producteur de laque, de résine, de peaux, de mica, de cuivre, de bauxite, de chrome, de magnésium, et son sous-sol renferme plusieurs gisements pétrolifères.

Toutes ces ressources sont aujourd'hui mobilisées pour la conduite de la guerre.

NOS CONTES

Voyage sans retour...

La nouvelle de mon départ vous a été sans doute déjà communiquée ; les journaux en ont d'ailleurs longuement parlé. Lord Slingsby m'a demandé — il m'a prié plutôt — de l'accompagner dans son expédition aux îles récemment découvertes dans le sud du Pacifique. Je ne pouvais naturellement refuser de participer à une telle expédition qui offre en perspective la possibilité d'études scientifiques de la plus haute importance.

Des exclamations jaillirent de toutes parts autour de Sir John. Ses amis le félicitaient bruyamment. Il les remercia d'un regard ému et continua :

— Vous n'êtes pas sans savoir également que ces îles sont habitées, pour la plupart, par des tribus particulièrement sauvages dont la férocité n'a jamais été égalée. L'expédition a pour but principal d'étudier les rites et les coutumes de ces tribus.

« Vous désirez peut-être à présent connaître le but de mon invitation. Eh bien ! la nature de cette expédition laisse fort douteuse l'éventualité de mon retour. »

Un murmure de protestations s'éleva du cercle d'amis qui entourait Sir John. Plusieurs hochèrent la tête d'un air mécontent. Mais Sir John les fit taire d'un geste poli.

— Pourquoi cacher la vérité ? Ce sont d'ailleurs précisément les risques que comporte une telle expédition qui m'ont engagé à accepter l'offre de lord Slingsby. Je suis fort âgé, j'irai même à dire que mes jours sont comptés. Or j'entends bien mourir comme j'ai vécu : en faisant face au danger.

« Mais en quittant pour toujours cette vieille demeure où j'ai vécu tant d'heureux moments, en disant un dernier adieu à cette ambiance familière pleine de doux souvenirs, j'ai voulu que toutes les collections que j'ai ramenées de mes expéditions passées, que tous mes meubles, que toutes ces choses dont je ne jouirai plus reviennent à vous, mes chers amis, parce que vous savez mieux que quiconque la valeur que j'y attachais.

« Vous n'ignorez pas que je suis sans héritier. J'ai décidé par conséquent de distribuer entre vous toutes mes possessions mobilières. »

Le vieil homme se tut, car l'émotion l'étreignait. Les cheveux blancs qui couronnaient son visage à l'air bienveillant lui donnaient plus l'apparence d'un auguste patriarche que d'un explorateur intrépide. Ses yeux bleus parcoururent affectueusement le groupe d'amis en compagnie desquels il avait passé de si agréables moments. Innombrables étaient en effet les soirées au cours desquelles ils s'étaient raconté mutuellement les aventures qui leur étaient arrivées aux quatre coins du globe.

Les amis de Sir John s'étaient tus également. Ils avaient réalisé à présent que leur chef allait partir au loin pour ne plus revenir. La vie d'aventures le rappelait... Ils revoyaient la jungle... la brousse... les explorateurs coiffés du casque colonial obligés de se frayer un passage, armés de coutelas, à travers les buissons. Soudain des flèches commencent à voltiger de tous côtés. L'attaque des cannibales ! Puis la riposte, les coups de feu qui retentissent faisant s'envoler canaris jaunes et perruches multicolores... Puis c'est la nuit qui enveloppe la forêt. Les habitants ailés de la jungle dorment dans leurs nids de plumes. Le silence n'est entrecoupé de temps en temps que par le rugissement du lion et par l'effroyable miaulement du tigre. On attend l'aube avec anxiété.

Toutes ces scènes se déroulent devant les yeux où brillent alternativement des lueurs de mélancolie et de regret.

Sir John rompit le premier le silence et reprit d'une voix redevenue calme :

— Comme je vous le disais donc, cette maison est assez spacieuse. Elle comprend seize pièces. Or vous représentez exactement ce nombre. Chacun prendra par conséquent possession du mobilier d'une pièce. C'est un cadeau que je vous saurais gré de vouloir bien accepter en souvenir de moi.

Emus plus qu'ils n'osaient se l'avouer par ce noble geste dont le côté sentimental et intellectuel à la fois ne pouvait leur échapper, les amis de Sir John continuaient de le regarder sans proférer un mot.

James Colett, l'ami le plus rapproché et le confident de Sir John, fut le premier à surmonter son émotion.

— En vérité, Sir John, dit-il lentement, nous ne savons vraiment quoi admirer le plus, votre science incomparable ou votre grand cœur...

— Tra-la-la ! Trêve de compliments inutiles. Tout autre à ma place aurait agi de même. Mais procédons par ordre. Ma rencontre avec lord Slingsby doit avoir lieu dans deux heures, à Londres. Le temps presse, je vais par conséquent opérer immédiatement la distribution des lots. Je crois que la méthode la plus correcte et la plus expéditive serait de les tirer au sort. Jim, soyez assez aimable pour me passer votre chapeau. Merci. Voici donc seize morceaux de papier d'égale grandeur. Chacun porte un nom. Je les ai préparés moi-même. Je vais les rouler devant vous et les placer dans le chapeau de Jim. Le premier nom qui sortira prendra possession de la chambre numéro un, qui est en l'occasion la chambre avoisinante. Le second prendra la chambre numéro deux, et ainsi de suite. Etes-vous d'accord, gentlemen ?

Tous approuvèrent mélancoliquement de la tête.

— Allons, Jim, reprit Sir John, voulez-vous tirer les noms ?

Le cercle se resserra autour des deux hommes. Cette loterie originale avait éveillé la curiosité de chacun qui, dans son for intérieur et malgré la tristesse du moment, espérait gagner la meilleure chambre, la plus richement meublée.

— Une minute, Messieurs, se ravisa Sir John. Nous avons entièrement oublié cette pièce, siège de nos réunions et témoin silencieux de nos discussions, cette pièce où nous ne nous réunirons peut-être plus...

Une lueur nostalgique passa dans tous les yeux.

— Comme cette pièce n'est pas comprise dans les lots, continua Sir John, qui faisait des efforts surhumains pour surmonter l'émotion qui le gagnait de plus en plus, je vais en partager immédiatement l'ameublement. Jim, à toi la table. Je te serais reconnaissant de vouloir bien m'aider à la mettre de côté afin d'éviter tout encombrement. Herald, je t'offre ces cinq pots de fleurs de lotus apportés d'Egypte. Spencer, ces trois fauteuils d'osier t'appartiennent désormais. Prends-en bien soin, il n'en existe pas de pareils en Grande-Bretagne. C'est un cadeau d'un chef de tribu habitant les tropiques. George, ce crâne humain m'a été remis par une personne dont je tairai pour le moment le nom. C'est le crâne du fils de Livingstone.

Un à un, Sir John énuméra les divers meubles et bibelots qui garnissaient le living-room. Ses amis n'avaient pas perdu de temps. Chacun d'eux s'était déjà emparé de l'objet qui lui avait été dévolu. Ceux qui avaient reçu des meubles s'efforçaient de les diriger vers la sortie. Certains étaient assez lourds et leur donnaient quelque peine.

La porte s'ouvrit à ce moment et, dominant le tumulte qui régnait dans la salle, une voix au ton rude se fit entendre.

— Que se passe-t-il donc là-dedans ?

Un homme en uniforme apparut. Le domestique de Sir John apparemment.

— Ce sont mes amis, répondit Sir John avec hauteur. Y a-t-il quelque chose ?

Et il sortit avec l'homme en refermant la porte derrière lui.

— Mais, Monsieur, pourquoi déménagez-vous cette pièce ? demanda l'homme d'une voix devenue déférente et radoucie quand ils furent dehors.

— C'est que je pars pour un très long voyage, et j'ai très peu d'espoir de revenir. Au lieu de laisser ici toutes mes précieuses collections, je les ai offertes à mes disciples, qui sauront bien les conserver, car ils en connaissent toute la valeur.

— Tout cela est fort bien, reprit l'homme, mais le Premier Ministre désire voir Monsieur.

— Le Premier Ministre ? demanda Sir John pensivement.

— Parfaitement, une dépêche vient d'arriver à l'instant.

— Vraiment ? fit Sir John d'un ton joyeux. Puis-je la voir ?

— Elle se trouve chez le secrétaire de Monsieur, qui ne tardera pas à l'apporter à Monsieur d'un instant à l'autre. D'après ce que j'ai cru comprendre, cette invitation du Premier Ministre a pour but de vous dissuader de tenter ce périlleux voyage. Le pays ne peut se priver dans les circonstances actuelles d'une personne aussi précieuse que Monsieur.

« Si j'ai un conseil à donner à Monsieur, c'est d'avertir ses amis de l'arrivée de cette dépêche. »

Les deux hommes retournèrent au living-room. Les amis de Sir John attendaient avec une sorte d'anxiété la fin de l'entrevue. L'un d'eux même, quand la porte s'ouvrit, était occupé à soulever une console qu'il tint suspendue en l'air quand les deux hommes rentrèrent.

Très brièvement, Sir John mit au courant ses amis inquiets de la situation. Ceux-ci disparurent en un clin d'œil.

— Et maintenant, je voudrais vous faire remarquer, fit l'homme quand ils furent seuls, que c'est la troisième fois cette semaine que se renouvelle cette tentative de déménagement. Toujours sous votre instigation. Si cela continue de la sorte, je serai obligé de sévir.

— Mais mon expédition, les îles du Pacifique... protesta faiblement Sir John.

— Il n'y a plus d'îles du Pacifique, rétorqua l'homme d'une voix brusque, elles ont toutes été occupées par les Japonais.

Et comme l'expéditeur ne bougeait pas :

— Je vous conseille une dernière fois de regagner votre chambre et de laisser les autres tranquilles.

Sir John courba la tête et quitta lentement le living-room.

Et le silence régna à nouveau dans cet asile d'aliénés.

(Adapté de l'anglais)



IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel. Tél. 27412
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

"J'ai travaillé pour le Japon"

(Suite de la page 9)

fais ces déclarations. Les dieux ne mentent jamais. Le destin du Japon a été tracé par les dieux. Rien ne pourra empêcher le Japon de devenir le plus grand empire sur terre.

« Le monde ne doit pas être induit en erreur par notre agitation interne, nos meurtres politiques, nos problèmes économiques. Ce ne sont pas là des signes de corruption ; au contraire, ce sont des indices de patriotisme. Ne soyez pas surpris lorsque je vous demande de surveiller les officiers japonais désireux de faire rapidement fortune. Ils ne se rendent coupables d'aucun délit, car ils reçoivent de l'argent d'êtres inférieurs, appartenant à une race condamnée à disparaître ; de plus, l'argent qu'ils encaissent arrive en définitive au Japon, entre les mains du gouvernement.

AUCUNE MISÉRICORDE

« J'allais oublier autre chose. Plus de 40.000 citoyens soviétiques vivent en Mandchourie, dont 22.000 environ sont employés des chemins de fer. Ce sont pour la plupart des communistes qui font de la propagande. C'est notre devoir de les harasser continuellement. Nous ne devons nous laisser aller à aucune pitié, aucune miséricorde. Nous devons travailler avec le principe qu'il vaut mieux punir mille innocents, plutôt que de laisser un seul propagandiste s'en tirer. Si le gouvernement soviétique refuse de nous vendre ses droits sur le chemin de fer, nous le prendrons de force et chaque Russe barbare sera déporté.

« A part les Russes, il existe plus de 7.000 Juifs en Mandchourie. Avec eux notre tâche sera plus délicate. En dépit du fait qu'ils sont tous originaires de Russie, plusieurs d'entre eux se réclament de nationalités étrangères : anglaise, américaine, française. D'autres sont Turcs, Italiens, Polonais, etc... Il est évident que nous ne pouvons pas les attaquer ouvertement et directement, surtout ceux qui appartiennent à une nationalité jouissant de droits exterritoriaux. Mais indirectement, nous pouvons leur rendre la vie intenable. Si nous ne pouvons pas les atteindre à cause de l'ex-territorialité, nous pouvons frapper durement ceux qui traitent des affaires avec eux. Tout Russe ou Chinois convaincu d'avoir entretenu des rapports d'affaires avec les Juifs sera arrêté sous un prétexte ou sous un autre.

« Ces instructions que je vous ai données, je les ai également communiquées aux autres chefs du Service Secret japonais en Mandchourie du Nord. Je suis le seul qualifié pour vous donner des ordres, et vous ne devez rendre des comptes à personne, sauf à moi-même. Aucun de vos subordonnés ne devra savoir, ni même suspecter, que vous travaillez pour moi, que je suis votre chef. Et vous ne saurez jamais de qui je prends mes ordres. Il en sera de même pour vos assistants directs : ils ne devront jamais dire à leurs agents que vous êtes leur chef ni que leurs ordres émanent de vous. Notre Service Secret ne doit pas être une sorte de chaîne. Un maillon ne doit pas conduire à un autre. Notre organisation doit être composée d'une série de centres travaillant en harmonie, mais sans aucun contact immédiat. Ainsi, si l'ennemi attrape un homme, cela ne lui servira de rien pour découvrir d'autres membres de l'organisation. »

Il me congédia en me serrant la main.

* * *

En rentrant chez moi, il me semblait vivre un rêve. J'étais face à face avec la réalité toute crue. Le loup avait jeté sa peau de mouton ; le masque était tombé, révélant les Japonais tels qu'ils sont : un peuple dur, cruel, incapable d'un sentiment quelconque.

Seul l'espoir d'arriver un jour prochain à recouvrer ma liberté me permit d'endurer les horreurs auxquelles je dus par la suite assister et de supporter les humiliations auxquelles les autorités japonaises, ignorantes, fanatiques et arrogantes, se délectaient à soumettre ceux qui ne pouvaient se défendre et se trouvaient complètement à leur merci.